ᵉ Année. N° 36. 1er DÉCEMBRE 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

PROPOSITIONS

A l'occasion de son centenaire on a beaucoup parlé de Théophile Gautier, et singulièrement démesuré son importance.

Je ne reproche point à Gautier cette doctrine de "l'Art pour l'art", en dehors de quoi je ne sais point trouver raison de vivre ; mais d'avoir réduit l'art à n'exprimer rien que si peu.

Je ne lui reproche point d'avoir proclamé roi le poète, mais au contraire d'avoir si misérablement rétréci son domaine ; ni d'avoir farouchement aimé livre ou poème, mais au contraire de leur avoir préféré le tableau.

Je lui sais gré d'avoir honni l'art utilitaire, mais je ne puis lui pardonner de n'avoir reconnu qu'utilitaire la pensée ; ou de ne l'avoir pas connue du tout.

Je ne lui reproche point d'avoir uniquement voulu écrire de belles œuvres ; mais bien d'y avoir si mal réussi.

Je ne lui reproche point d'être immoral, mais au contraire d'avoir peint l'immoralité plus sotte encore et plus ennuyeuse que la vertu. Oui, je reproche à cette immoralité d'être d'aussi piètre ressource. Son indulgence n'est qu'apathie.

L'ennui, le dédain du réel, du présent, la mécon-

naissance de ce qui ne vient pas de très loin, de ce qui n'a pas été payé très cher, ou de ce qu'on n'a pas reçu de seconde main — voilà qui nous valut peu après l'embardée du naturalisme.

Et je ne reproche point aux héros de ses romans ou de ses contes l'irrégularité de leurs actes, mais bien que ce soit l'ennui seul qui les pousse à s'échapper de la continuité du réel, l'ennui toujours, qui prête à leurs excès cette allure saugrenue, où certains voudront voir je ne sais quelle impertinence aristocratique, où l'on ne sent jamais (comme du moins dans l'ennui de *René*, de *Lara*) l'excès turbulent de la vie.

*
* *

Dans un de ses derniers et plus admirables romans, Dickens, préparant l'histoire d'un meurtre, peint le mortel effort du meurtrier pour y atteindre ; aucun " laisser-aller "; c'est, dit-il au contraire, un nageur fatigué qui s'exténue vers une rive ; la rive c'est le crime, qu'il lui importe, si péniblement que ce soit, de gagner.

Dans *la petite Dorrit*, à travers l'excessive épaisseur de la pâte, on croque tout-à-coup le surprenant épisode de la petite Tattycoram, qui jette son bonnet par dessus les moulins aussitôt qu'elle apprend que sa mère, qu'elle vénérait, n'était pas une " honnête femme " (ainsi fera Régine dans *les Revenants*)...

Mais de telles indications restent aussi rares chez Dickens qu'elles sont fréquentes chez Dostoïevsky. Ce n'est point qu'il en soit incapable ; mais il préfère

d'ordinaire s'en tenir à une psychologie de convention qui ne risque point de lui aliéner le lecteur. Bons ou mauvais, et du meilleur au pire, ses personnages s'échelonnent et, suivant qu'ils sont plus près de l'enfer ou du ciel, ils regardent de bas en haut ou de haut en bas, mais c'est toujours la même hiérarchie.

Dès lors que de prise ils s'offrent les uns aux autres ! Ils se cognent, se chatouillent, s'embrassent ou se meurtrissent tout le long du livre et tout le large de leur surface, et ne connaissent point de plan fuyant par où échapper au contact.

* * *

L'œuvre de l'artiste ne m'intéresse pleinement que si, tout à la fois, je la sens en relation directe et sincère avec le monde extérieur, en relation intime et secrète avec son auteur. Flaubert a mis un point d'honneur à ne réaliser que la première de ces deux conditions ; mais son œuvre, malgré qu'il en ait, ne nous touche profondément que par les points où elle lui échappe pour ainsi dire, et raconte plus qu'il ne veut.

* * *

On a beaucoup cité, et l'on a retourné contre moi, le mot que me disait Oscar Wilde : " N'écrivez plus jamais : *Je* ". — Ce mot on l'a fort mal compris.

Il n'est pas un littérateur dont l'œuvre soit, à la bien entendre, plus constamment confidentielle que celle de Wilde ; de *Dorian Gray* au *Mari Idéal*, des

Poèmes en prose à *la Femme de peu d'importance* (en exceptant à peine : *Intentions*) j'oserai même dire que la qualité ou l'intérêt de ses contes et de ses comédies, que la valeur des boutades et des aphorismes de son dialogue, est presque toujours en raison directe de la quantité de secret qu'il y a pu faire tenir.

Mais l'art, selon Wilde, ne commençait qu'avec la transposition, et disons même : l'hypocrisie (je n'attache ici aucune défaveur à ce mot). Ce n'est pas d'occuper de moi que reprochait Wilde à mes livres, mais bien de m'y montrer sans masque — tant il attachait de prix à la feinte, et tant la nature de son secret, tant la contrainte des mœurs lui rendait celle-ci nécessaire. N'est-ce point là ce qui fait de l'art de Wilde la plus curieuse et spécieuse, la plus intéressante mais aussi la plus factice parure qui soit.

Ce mot est à rapprocher de cet autre, que je rapportais dans le même écrit : " Je n'aime pas vos lèvres : elles sont droites comme celles de quelqu'un qui dit toujours la vérité. Je veux vous apprendre à mentir, afin que vous ayez de belles lèvres tordues comme celles du masque antique ".

L'art de Wilde est né du besoin de cacher. Et si l'art, dans son œuvre, cesse de m'intéresser dès que Wilde cesse d'y transparaître, il cessait, lui, de s'intéresser à l'art dès que celui-ci prétendait exprimer directement la réalité — qu'elle fût extérieure ou intime.

Mais on n'est pas encore prêt à revenir de cette

erreur : d'associer l'idée de romantisme à celle de la confidence — comme si jamais en art importait le choix du sujet ; comme si Montaigne ou Stendhal n'étaient pas aussi antiromantiques en se peignant eux-mêmes dans *Henri Brulard* ou dans les *Essais*, qu'un Hugo éloigné du classicisme, fût-ce dans la plus " objective " de ses descriptions !

Que l'objet soit le monde extérieur ou soi-même, c'est l'attitude devant l'objet qui importe, la soumission du métier au modèle.

* * *

En 1895 (*Un Jour*, de Francis Jammes) la littérature étouffait encore dans les cafés et les salons. Depuis, les poètes se sont jetés sur la campagne, et aujourd'hui l'honnête homme n'est nulle part moins seul qu'en plein champ.

Au demeurant, ces questions de priorité artistique méconnue et la considération de l'injustice, ici, ne sauraient chagriner que des esprits sans patience ; non point qu'avec le temps le premier en date reprenne nécessairement l'avantage pour être le premier en date, mais parce que, comme le dit admirablement Signoret : " *Il n'est de parfait que ce qui est senti et exprimé d'une certaine manière pour la première fois* ". — Les seules bonnes raisons en art, ce sont des raisons d'excellence.

ANDRÉ GIDE.

POÈMES (1)

LA GRANDE NOUVELLE

Nous étions beaucoup autour d'une table
Tu étais là, toi ; et vous aussi et d'autres ;
Nous avions appris une grande nouvelle
Et nous la fêtions en mangeant et buvant.

La grande nouvelle était plus heureuse
Que tout ce qu'on peut rêver de plus heureux ;
Nous la connaissions déjà depuis des heures
Et elle nous donnait le vertige encore.

Elle nous possédait par instants comme une vague
Et nous soulevait dans un grand ravissement ;
On se tendait les mains par dessus la table
On riait avec un besoin de larmes.

C'était une nouvelle comme jamais
Il n'en fut proclamé sur aucune terre.
C'était l'Eden rendu, c'était la pleine lumière
Et c'était plus encore et cela atteignait
Chacun de nous à travers tout lui-même.

(1) D'une suite au *Livre d'Amour.*

On savait que le temps était coupé en deux :
Avant la grande nouvelle, après la grande nouvelle ;
Et l'on se demandait comment l'on avait pu
Se croire heureux parfois et rire et aimer sa vie.

Une femme, les yeux grands ouverts sur le bonheur
Murmurait en pressant ses doigts entrecroisés :
— Faut-il que cela soit, faut-il qu'enfin cela soit !
Un vieil homme s'étant levé battait des mains
Et il criait : Tout est sauvé, à jamais sauvé !

Nous avons fait comme lui. Alors il s'est formé
Une solide ronde autour de la table ;
Et la ronde baignait dans la grande nouvelle
Comme un brasero dans son air chaud qui tremble.

Nous n'allions pas vite à cause des vieilles femmes ;
Puis nous étions tous faibles de trop d'allègement.
Nous n'allions pas vite, mais tendions bien la ronde
Et frappions bien le sol, tous ensemble à petits pas
Pour donner la mesure au plus beau chant du monde
Qui naissait de nos voix et ne se trompait pas.

Nous chantions en nous appliquant, de tout notre cœur ;
Nous entendions de notre bouche, mais sans surprise
De limpides mots que nous n'avions jamais appris
Mais qui depuis toujours, en nous, attendaient cette heure.

Au-dessus de nous dans la maison
Et au-dessous et à côté,
Des rondes frappaient de tous leurs talons
Et notre chanson avait trois échos
Assourdis et enchevêtrés ;

Et notre chanson eut dix et vingt échos
Et la ronde éclata d'être trop dilatée
Et courut par lambeaux aux fenêtres ouvertes
Pour chanter la chanson de la grande nouvelle
Avec toute la rue, avec toute la ville,
Et à toute la Terre.

* * *

Le plus beau dans ce rêve-là
C'est qu'en parcourant tous les continents
C'est qu'en traversant des hameaux perdus
Sur chaque rivage de chaque Océan,
Nous n'aurions pas pu trouver un seul homme
Qui ne fût grandi de joie et de chant
Pour la même cause que nous-mêmes.

Le plus beau, vois-tu, c'est qu'il aurait suffi
D'aller sur un coteau dans la campagne
Et de regarder au loin un village
Enfoui dans ses blés et dans la lumière
Pour bien percevoir, émanant de lui
La grande nouvelle,
Comme une rumeur et une fumée.

Le plus beau, vois-tu, c'est que rien ne pouvait
Soustraire personne à la communion.
Tous les autres bonheurs et les plus grandes peines
Que l'on porte tout seul ou que l'on porte à deux
Auraient été défaits par la grande nouvelle
Comme sont les ruisseaux en pays submergé.

Le cœur n'avait plus rien pour se fermer aux autres
Et l'on avait tout le monde pour épancher son cœur ;
Et les riches eux-mêmes connaissaient une joie
Qu'ils ne dégustaient pas strictement entre eux
Qui n'était pas marquée au feu de l'or :
Cette grâce enfin leur était donnée
De partager la richesse des pauvres...

* * *

Avec les jours et les saisons
Des nouvelles arriveront
De pauvres nouvelles sans flamme,
Des nouvelles pour tous les gens
Qui voudront en prendre leur part,
Et s'en réjouir et s'en distraire
Ou s'en attrister un instant.

Nous les refuserons souvent
Et quand nous les accueillerons
Elles ne pénétreront pas
L'intimité de notre cœur.

Elles seront le cri des rues
Que l'on entend sans le vouloir
Malgré les fenêtres fermées.

Mais chacun de nous en attendra une
Faite pour ses seules oreilles
Et bonne pour sa seule vie ;
Une juste assez grande pour emplir
Toute une demeure bien close.

Celle-là qui sera la tienne
Te donnera de nouveaux yeux
Sans avoir fait lever les miens.

Pourtant, de loin en loin viendront
Comme il en est venu déjà
Des nouvelles assez puissantes
Pour posséder toute une ville
Tout un pays et transfigurer
Tous ses hommes, tout un jour plein.

Pendant un jour dans ce pays
Les gens entre eux ne seront pas
Ou presque pas des étrangers.

Mais un pays n'est qu'un pays...

Mais le soir avant de dormir,
Chacun retiré dans ses murs
Sentira renaître en lui-même
L'avide souci de la veille.

Sentira renaître et dominer
D'un bourdonnement grandissant
L'essaim de ses menus destins.

Même, qui sait, quand lui viendra
Le souvenir de la nouvelle,
Il en ressentira peut-être
Un peu de honte et de colère :
Il pensera qu'il a perdu sa journée
A badauder et s'enivrer
Avec des gens qu'il ne connaissait pas.

GLOIRE

Il avait su gagner à lui
Beaucoup d'hommes ensemble,
Avec un cri qu'ils aimaient tous entendre
Avec un haut fait dont ils se parlaient.

Il y avait un morceau du monde
Où l'on connaissait sa vie,
Ses actes et son visage.

Il se dressait devant la foule
Et connaissait l'enivrement
De la sentir soumise à sa parole
Comme les avoines le sont au vent.

Il la faisait se recueillir,
Il la rendait chaude et heureuse,
Il la faisait hurler et rire
Ou haleter soudain.

Et son bonheur était de croire,
Quand il avait quitté la foule,
Que chacun des hommes l'aimait
Et que sa présence durait
Innombrable et puissante en eux,
Comme en des braises dispersées
Les dons et la marque du feu.

Or un jour il en suivit un
Qui retournait chez soi, tout seul,
Et il vit son regard s'éteindre
Dès qu'il fut un peu loin des autres.

Une autre fois il reconnut l'un d'eux
L'un de ceux qui l'avaient aimé
Avec le cri de toute leur face
Avec l'élan de tout leur corps
Debout, devant lui, tout un soir ;
Il s'approcha, il lui parla ;
L'homme connaissait bien son nom,
Mais n'avait rien gardé de lui
Dans son esprit ni dans son cœur.

Et même, il vit une foule,
Une foule comme les siennes
Qui se pressait, ivre et séduite
Autour d'un autre
Habile à faire des grimaces.

Alors il connut qu'il avait conquis trop
Et trop peu...

Que pour faire une âme de foule
Chaque homme ne prête un instant
Que la surface de son âme.

Il avait régné sur un peuple,
Mais comme un reflet sur de l'eau ;
Mais comme une flamme d'alcool
Qui ne sait pas où s'attacher
Et qui brûle ce qu'elle frôle
Sans le réchauffer.

Et c'est alors qu'il s'appliqua, comme à vivre,
A connaître le plus d'êtres qu'il put,
A les connaître lentement et un à un,
En demeurant et devisant avec chacun
Quand ils étaient bien eux, quand ils étaient bien seuls.

Son secret fut de posséder
Quelque chose avec chacun d'eux
Quelqu'humble trésor qui leur fût bien cher.

Son bonheur fut de possèder
En commun avec chacun d'eux
Le souvenir secret d'un seul instant
Mais d'un instant élargi d'une telle joie
Qu'ils en pouvaient vivre bien des soirs.

Et tous ceux qu'il connut ainsi
Conservèrent tout isolée
En leur pudeur
Certaine image d'eux-mêmes
Où ils aimaient se reconnaître
Et qu'ils ne pouvaient regarder
Sans retrouver ses traits parmi les leurs.

CHARLES VILDRAC.

D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI

II

26 avril, *d'Insalalè à la Modjo.*

Réveil à cinq heures et demie, sous un ciel gris, tourmenté, qui traîne bas au-dessus de la plaine. Une épaisse calotte de brume pèse sur les cimes lointaines. Poussés par le vent, les nuages viennent se déchirer contre l'arête dressée de l'Errer, plus dur, plus âpre que jamais sous cette aube livide et qui ne se débarrasse pas. Déjà, à grand renfort de coups et de cris ainsi qu'à l'ordinaire, on charge les mulets. A peine l'ai-je quittée, ma tente en un clin d'œil est abattue, pliée, roulée, cependant que sur une petite table dressée à l'écart, je me hâte d'expédier mon déjeuner avant l'averse qui menace. Mais comme nous décampons à six heures trois quarts, elle se met à tomber, bruine flottante, impalpable, qui tout de suite s'alourdit et fond en eau. Pour sortir au plus tôt de la zône pluvieuse, je lâche la caravane et avec deux ou trois hommes, pars au galop, droit devant moi.

Une côte raide, semée de pierres et de blocs rocheux, nous mène au sommet d'un des premiers contreforts de l'Errer. La lourde montagne, de là-haut, se découvre toute entière et comme d'une seule pièce. Des gorges

étroites et boisées en coupent les pans massifs, creusent dans ses flancs des déchirures profondes et qui paraissent presque noires. A droite, en contre-bas, s'ouvre l'immense plaine des Addas : elle s'étend, se développe, occupe tout l'horizon jusqu'aux pâles montagnes qui, enfin, au fond du paysage, limitent la vue et que le soleil délicatement illumine. Car il fait beau temps, là-bas : les feux tendres du matin éclairent les grands carrés bruns et verts que les cultures font parmi les herbes jaunes. On distingue le gris léger des mimosas qui, partout, dans l'ample espace, multiplient leurs bouquets ronds. Ici, cependant, il pleut toujours : je suis trempé. L'interprète, affectueusement, enlève son bernous, me fait enfiler, la tête la première, cette espèce de pèlerine de feutre qui ne se boutonne ni ne s'agrafe et vous emprisonnerait comme une camisole de force si une fente latérale ne laissait passer le bras. — Mais subitement la pluie s'arrête ; nous avons dépassé les nuées dont elle dégouttait : nos bêtes à nouveau foulent un sol sec et poudreux.

La piste autour de l'Errer décrit un large demi-cercle, en recoupant les ravines abruptes dont les assises de la montagne sont sillonnées. Dans chacune, il nous faut descendre. Quand la muraille de terre, rongée à la base par les érosions, est trop à pic, on gagne le lit du torrent par une sorte de couloir étroit et sinueux, taillé dans l'épaisseur de la paroi. C'est à l'issue de ces passages, où l'on n'avance qu'à la file, qu'autrefois les pillards Gallas, me dit-on, guettaient les muletiers : au premier qui surgissait une lance brandie, un prompt coutelas avaient tôt fait de trouer la peau. Un autre couloir, ensuite, tout pareil au premier, ramène au niveau du sol. — La brousse,

autour de nous, commence à se garnir. Des touffes d'aloès rouge et vert jaillissent entre les roches ; les fourrés épineux se rapprochent et se confondent. J'aperçois les premiers mimosas-parasols : de toutes parts, les petites fleurs roses des acacias nains répandent ce parfum fragile et suave qui ne s'exhale qu'au matin et vers le soir. On ne voit plus la plaine des Addas. L'écran d'une haute falaise, qui se développe sur notre droite, parallèlement à l'Errer, nous masque peu à peu l'horizon. Dans l'ample vallée ainsi creusée, la route, parmi les broussailles et les aloès, descend, s'incline, suit une pente de plus en plus rapide. Un coude brusque, et nous nous engageons dans un étroit cañon, une crevasse béante, ouverte dans la terre noire et qui graduellement s'élargit entre des berges fouillées, creusées par le flot qui, à la saison pluvieuse, se déverse des hauteurs. De grands arbres poussent sur ses bords, à dix mètres au-dessus de nous : leur ombre fine flotte sur les sables, les bancs de cailloux, les laisses de broussailles et de branches, tout cela qui est roux de cuivre, desséché, couvert de poussière. Sortis de là en grimpant au long d'un éboulis, nous nous trouvons inopinément dans la plaine des Addas, qui resplendit sous la clarté chaude. Derrière nous, haut dans le ciel, l'arête aiguë de l'Errer, toute éclatante de soleil, se dresse contre l'azur serré : une dernière nuée blanche s'effiloche à son sommet. — A cinquante pas devant moi, sur la piste, une compagnie de pintades paît tranquillement. On n'en voit que les gros dos en boule, d'un bleu de prune, qui se pressent. Au premier coup de feu, la bande s'enlève en graillant, prend le large, puis se laissant glisser dans l'air, les ailes en faux, s'abat à nouveau. Je les suis en me défilant derrière les

buissons, les roches où grincent les clous de mes semelles. A mon approche, les stupides oiseaux relèvent la tête, s'interrogent, s'agitent un peu; il faut une nouvelle détonation pour les convaincre de se disperser. Mon boy entre-temps a ramassé les victimes qui sursautent encore. Il tire son couteau et hâtivement leur scie le cou. Sur la peau coriace et bleue, la lame crie : quelques gouttes de sang coulent enfin : mes hommes, dès lors, pourront tâter de ce gibier égorgé suivant la loi.

A 10 heures, nous mettons pied à terre pour abreuver nos bêtes dans un affluent de la Modjo qui roule son eau, pure comme l'air, sur des bancs de grès bleuâtre, de toutes parts ombragés par des mimosas bien fournis. Un jardin plein de bananiers, de rosiers, et qu'entoure une haie de cactus s'étend au long de la rive. Il est désert et charmant. Point de porte : on se faufile entre les raquettes hérissées de poils piquants. Les bananes ne sont pas mûres, mais les roses abondent. Elles s'effeuillent, inutiles et délaissées, dans cette solitude où s'étend leur parfum délicat. Une chute, non loin, fait grand bruit. En vain, je la cherche des yeux. Elle se dissimule derrière les fourrés, les amas de roches et les parasols déployés des mimosas ; je ne la découvre qu'au moment où le lit de la rivière brusquement fait défaut, s'affaisse à pic, laissant le courant, limpide et dru, glisser dans le vide. Un étroit bassin de pierre, enfermé entre deux parois de granit s'arrondit au-dessous du flot qui s'y abat, s'y amasse, puis file en écumant parmi les blocs épars, où croissent de minces lauriers blancs. En regagnant le gué, tiré un couple de canards qui s'attardaient dans une anse

tranquille. Cette fois, c'est le cuisinier somali qui se précipite le couteau à la main, malgré les protestations des boys. Il lui tarde moins de s'emparer des halbrans que de s'assurer le droit exclusif d'en manger ce soir, car si viande saignée par un abyssin est impropre à la consommation d'un croyant, ce qu'a touché le musulman est impur désormais pour le chrétien abyssin...

Mes hommes sont assis à l'ombre ou se lavent les jambes dans l'eau courante. De merveilleux merles métalliques, au-dessus d'eux, volètent dans le feuillage transparent et serré des mimosas. Il fait chaud. On s'arrache avec peine à la fraîcheur de l'ombrage et de la rivière. La route regrimpe, contourne, en s'élevant peu à peu, un épais mamelon, hérissé de broussailles d'où partent devant nous de criardes compagnies de pintades. Admirable horizon spacieux, d'une clarté précise et douce. Quel relief y prennent les pentes étalées des montagnes qui, à gauche, prolongent l'Errer. Dans la vallée, nombreux villages : paillottes rondes, toits pointus, les meules de paille font des bosses dorées à côté des huttes moins hautes qu'elles ; une zériba d'épines et de branchages secs entoure le tout. La Modjo, à 11 heures, nous arrête. Elle coule, abondante et profonde, encaissée entre des berges herbeuses. Nos bêtes, en la traversant, ont de l'eau jusqu'au poitrail. C'est non loin du passage, dans une boucle, au milieu des mimosas, que nous campons sous la lourde chaleur d'un ciel qu'encombrent d'éclatants nuages blancs. Au haut d'un arbre mort, un grand aigle brun nous regarde, immobile. Le bruit des mulets qu'on décharge, les cris des nagadis, les coups de maillets sur les piquets de tente ne l'émeuvent pas ; à peine, de temps en temps, d'un

mouvement vif, tourne-t-il la tête vers nous. Je descends jusqu'à la Modjo; l'eau limpide et lisse est ridée par la brise, des libellules volent en zig-zag au-dessus des roseaux. Mais, entre les talus des berges, il fait étouffant: je remonte. Ma tente, déjà dressée, est tout proche de la rivière, du seuil je l'entends, je la vois. Les mimosas touffus donnent aux prairies qu'elle traverse en aval l'aspect aimable d'un verger. Un mont isolé, aux formes carrées, se tasse au fond du paysage, grand trapèze de grès que la lumière bleuit. Mon boy m'affirme que les antilopes y pullulent: " Bezou Medafiel ". Ah, c'est bien possible, mais je ne m'en soucie guère, tout au délice du repos et de la détente. Les hommes, eux-mêmes, se tiennent cois ; allongés à l'ombre, ils sommeillent ou mangent sans mot dire. Assemblés autour d'un arbre, les mulets s'émouchent avec leur queue. Parfois, j'entends le sifflement léger et doux des milans : il m'éveillait à Addis-Abeba, il m'endort aujourd'hui...

Vers la fin de l'après-midi, je gagne à pied, par la plaine couverte de hautes herbes, le petit lac salé de Heddé. Il s'arrondit, solitaire et secret, au fond de la cuvette que forment les collines qui l'entourent. Du côté de l'est, elles sont coupées droit et la falaise trempe dans l'eau ; à l'ouest, une molle plage basse s'allonge au pied de dunes grisâtres. De haut, le lac apparaît d'un vert profond et riche d'aigue-marine; ce n'est qu'en mettant le pied sur la grève qu'on s'aperçoit de l'opacité, du trouble de ces eaux saumâtres et croupies, pareilles à une purée d'absinthe. Le vent soulève de courtes lames, elles viennent battre le sable noir, les dépôts de sel jaunâtre

accumulés sur le bord. Partout, dans le sol spongieux, s'entrecroisent les traces de ces oies sauvages qui devant moi s'attardent à brouter de maigres gazons pelés ou bien demeurent alignées au long de la rive, rengorgées et sans méfiance. Les canards, eux, n'attendent point le plomb. Ils ont pris le large, leurs flottilles se balancent au creux des vagues. Je longe la plage morne, le sel craque sous mes pas. Le site est désert, exaltant et désolé. Les oies, par bandes, s'ébranlent pesamment. Je les dédaigne et n'ai d'yeux que pour une bande de flamants enfoncés jusqu'à mi-cuisse dans l'eau glauque, sur quoi éclatent le rose tendre de leur col en tuyau, le cramoisi de leurs ailes. Mais ils ne me permettent pas d'approcher. Les grandes pennes rouges soudain s'étalent et claquent ; sans un cri, d'un mouvement unanime, ils prennent leur vol et tout de suite se mettent en file. Pendant un quart d'heure, ils évoluent à la queue-leu-leu au-dessus du lac. Le cou tendu, les pattes allongées dans l'axe du corps, ils ont l'air d'échalas que soutiendrait dans le vent le battement d'une voile pourpre. Impossible d'atteindre la falaise où enfin ils se posent. Un épais fourré de roseaux, hauts et noués comme des bambous, me barre le passage. Au premier pas, ils s'écartent, se referment en rideau derrière moi, au second s'enchevêtrent, forment muraille. J'enfonce en même temps et perds pied dans la vase. Il faut reculer précipitamment. En rebroussant chemin, abattu une petite aigrette, d'un blanc neigeux sur les sables grisâtres, mais elle est toute jeune, les plumes précieuses commencent à peine de pousser ; on distingue sa peau noire entre les flocons d'ouate qui recouvrent son cou délicat et qui ploie entre mes doigts.

Le soir tombe. Une clarté rose adoucit les lignes dures des roches dressées. Les bandes d'oies, une à une, s'envolent et disparaissent en criant. Pour couper au court, je monte la colline droit devant moi, au milieu des pierres qui se détachent et roulent. L'ovale vert du petit lac, dans son cadre de sable et de sel, apparaît, sitôt qu'on s'élève, d'une beauté qui saisit : une sorte de brume nocturne déjà se répand sur ses eaux balancées. — Au sommet de la colline, petit cimetière galla : des tas de cailloux marquent les tombes ; un amas plus haut, c'est celle d'un chef, un cordon de grosses pierres l'entoure. Une lumière tranquille et dorée emplit la plaine. Les mimosas jettent une ombre distendue sur les herbes jaunes où l'on entend les pintades se rallier à grands cris pour le jucher du soir.

Au campement, tandis que je prends un tub en plein air, devant la tente, les nagadis s'occupent de brûler un mulet. Le bât a fendu l'échine. Pour que la plaie ne s'envenime pas, ils la cautérisent. Cinq hommes pèsent de toutes leurs forces sur l'animal renversé, ficelé comme un paquet : deux tiennent la tête, deux autres les pattes, le cinquième est assis sur la croupe, tandis que le maître-muletier enfonce son fer rouge dans le trou de la blessure. La bête se débat faiblement. Ses flancs creux halètent, elle souffle, et une odeur affreuse de viande et de cuir brûlé empoisonne l'air suave de la nuit.

... Limpides et précises étoiles, je vois leur reflet vif étinceler dans le courant de la Modjo qui fait un bruit doux à mes pieds. Une brise délicate pénètre par la porte large-ouverte de la tente où je m'attarde, fondu dans la douceur de cette heure délicieuse. La flambée de mes

hommes aujourd'hui est énorme. Elle ronfle comme un volcan, elle illumine tout le campement. Le boy m'explique que les nagadis, qui devaient nous amener ce soir des mulets de renfort, n'ont pas encore apparu et sans doute sont égarés. Ce feu rougeoyant sert de phare. Toutes les cinq minutes, en outre, un homme grimpe au plus haut de la berge et décharge son fusil. Le bruit longuement se répercute et roule dans la plaine. Quand il s'éteint, on n'entend plus que le glissement de la Modjo, et le broiement monotone des mulets qui mâchent. Vers 10 heures, enfin, une détonation au loin répond. Tout va bien ! En hâte, on disperse, on étouffe la flambée dont l'éclat empêchait les hommes de dormir : l'obscurité aussitôt se refait autour de nous, bleue, silencieuse et transparente...

III

27 avril, *de la Modjo à Samasambat.*

Aube limpide. Sous la fragile et perçante lumière, on aperçoit au-dessus de l'horizon, comme suspendues dans le ciel, les cimes rosées, fondantes et à demi-effacées de l'Errer. L'air est vif, la brise souffle. Tandis que je déjeune dans un coin, une félicité toute physique, une sorte d'allégresse des muscles et du sang m'envahit et me soulève. Promesses de plaisir partout répandues : comme l'étape d'aujourd'hui les décevra !... Dès six heures, tous les mulets sont chargés : il y a progrès ; le maître-nagadi tient à venir lui-même me le faire observer. J'admire l'air d'heureuse fourberie de son visage intelligent et fin. Il a

les pieds nus dans des sandales de bois, le bernous noir sur l'épaule, son feutre à la main. A son cou se balancent une petite croix et une minuscule cuiller d'argent dont il se sert aux instants de loisir pour dégraisser ses oreilles. Le jeune Chankalla aux yeux rieurs se tient derrière lui, son roseau sous le bras.

A six heures et quart, nous partons et d'abord longeons le cirque où s'enclôt le lac salé. Entre ses plages jaunâtres, il est, ce matin, d'un bleu de pervenche. Le vent y pousse de molles lames en demi-cercles ; déjà, sur ses bords, les bandes d'oies se pressent, immobiles, mais de temps en temps agitant leurs larges ailes grises. — Non loin de la route, une caravane est campée. Elle a dû arriver cette nuit. Sous quelques mimosas rabougris, les charges sont mises en tas, couvertes de peaux de mouton brunes et noires. Pas un gardien en vue ; sans doute les hommes reposent derrière les ballots. Alentour, une vingtaine de dromadaires tondent le gazon rare ou, le cou dressé, mâchent l'épineux feuillage des arbres. Ils ont les pattes de devant entravées : pour s'écarter devant nous, il leur faut sautiller gauchement, à pieds joints. Nous gravissons un plateau, puis descendons dans un pli qui nous cache désormais la plaine des Addas. Point d'arbres, mais des broussailles autour de quelques mamelons nus, et, partout, sur le sol noir, des touffes d'herbe éparses. L'endroit est inculte et dépouillé : pourtant, j'y découvre des villages, paillottes misérables qu'entoure une clôture de branchages. Devant la zériba, des enfants, à notre passage, s'arrêtent, nous regardent, prennent brusquement leurs jambes à leur cou, puis s'arrêtent encore pour nous considérer. — La piste, de temps en temps, escalade une colline semée de

pierres où les mulets buttent ; du moins, alors, on ne sent plus le vent âpre et sec qui souffle sur le plateau, mais on le retrouve au sommet et durant la descente qui, mornement, nous ramène à quelque profonde crevasse fouillée par les eaux, à un lit de torrent tout encombré de rochers. Pendant trois heures, le même décor se prolonge autour de nous, solitaire et maussade. Les hommes qui me suivent ont cessé de parler. A cause de la brise, ils ont revêtu le bernous noir, remonté jusqu'au nez. Pour secouer l'ennui, parfois je mets pied à terre, tous à l'instant m'imitent, ainsi que l'exige l'étiquette ; mais la marche parmi les cailloux et les ronces, au long d'une côte malaisée, a tôt fait de me rebuter. Je remonte sur ma bête, continue avec lassitude de gravir la colline, assuré de découvrir de l'autre côté un paysage pareillement étroit et monotone. Durant ces trois heures, pas aperçu un passant. Pas un troupeau, et d'ailleurs que mangerait-il ? Pas une aile blanche d'oiseau au-dessus des fourrés... Mais qu'il est beau, à ma droite, le Zoucouala bleu ! Dégagé des menues hauteurs qui, hier encore, en masquaient les abords, il dresse dans le ciel son cône ample et pur, creusé autrefois par les coulées de laves. Et puis, il y a aussi cette limpide, cette cristalline lumière dont la finesse semble faire la chaleur moins pesante : mais au long de cette hargneuse étendue, sa vivacité languit ; trop souvent, du reste, il faut baisser la tête sous le vent qui cingle et cheminer les yeux fermés, à l'aveugle.

Passé le nœud montagneux de Debogodjo, qu'à peine on remarque parce que nous le contournons à flanc de coteau, la route suit une plaine en pente, s'enfonce ensuite dans une gorge rocheuse, rapide, où les mimosas

rapprochés font de l'ombre. Nombreux bouquets de ces acacias nains dont les grappes roses répandent un parfum suave. A mesure que le passage s'incline et s'encaisse entre les parois de grès bleu, la verdure se fait plus abondante et plus fournie. Des oliviers sauvages croissent aux bords de la piste, quelques génévriers, aussi, au feuillage spacieux et arrondi. Au fond de la vallée, entre les blocs épars, la rivière n'est pas tout à fait tarie ; il reste un peu d'eau dans le creux de certaines roches aplaties en forme de dalles. Sa limpidité est admirable. Elle est immobile et luit comme un miroir. Buissons abondants autour de la rivière et où on ne saurait s'engager. Des tourterelles cachées y jettent leur long roucoulement perçant et saccadé. Nous gagnons, enfin, le lit que nous franchissons sans nous mouiller les pieds. Sur l'autre bord, s'ouvre dans la brousse une sorte de clairière, une pelouse ombragée par de très hauts mimosas ; nous nous y arrêtons.

Il est midi et demi. La chaleur est étouffante dans ce fond partout abrité : tant pis ! j'aime mieux ça que le vent cruel qui, toute la matinée, nous a gercé la peau. Les parasols inclinés des mimosas sont pleins d'oiseaux ; ils crient et ne s'envolent pas ; je reconnais avec surprise, au milieu de cet étourdissant bavardage, l'appel inattendu d'un moineau. — Je me suis assis sur ma selle au pied d'un arbre. Les mulets autour de moi tondent avidement le gazon dru. Avec quel amour, le cuisinier somali, efflanqué et solennel comme toujours dans son uniforme khaki et ses molletières de toile bleue, s'occupe de sa monture ! Il est vrai qu'elle est sa propriété. Il la bouchonne, lui inspecte la bouche, écrase les mouches collées

aux plis de l'aine, lui fait boire l'eau fraîche qu'il est allé puiser pour elle à la rivière. Mes hommes en font des gorges chaudes. " Si ta femme était avec toi, lui dit le boy, la soignerais-tu de même ? ", et tous de rire. Mais Djamma, demeure impassible : sans répondre, il ramasse du bois mort, des brindilles, puis, son feu allumé, s'asseoit à côté. Notre arrivée, cependant, a été signalée. Des hauteurs, et sans que le moindre village soit en vue, descendent des bandes d'enfants. Ils surgissent tout à coup dans la clairière, rieurs et confiants, apportant des œufs dans le pan de leur robe, des calebasses pleines de lait, des artichauts, des figues de Barbarie. Des discussions véhémentes, les pires marchandages s'engagent entre ces trafiquants de dix ans et mes abyssins. Nulle violence, du reste, sinon verbale ; pas un ne songe à s'approprier de force ce qu'il lui suffirait de toucher du bout des doigts pour l'arracher aux mains de ces gosses. J'admire une petite fille, vêtue d'une longue robe sale tombant jusqu'aux pieds, largement ouverte sur la gorge qu'entoure un collier de verre bleu. Elle est charmante, de grands yeux gais, le nez retroussé, la bouche délicate : elle porte les cheveux coupés court, presque ras, sauf une bande qui fait le tour du crâne. Quand toutes leurs denrées sont écoulées, les enfants s'éloignent, traversent la rivière, puis accroupis sur les pierres, s'arrêtent à considérer le " Frengi " (c'est l'Européen qu'on appelle ainsi là-bas), le toit blanc de la tente qu'on hisse, et les gestes du cuisinier qui casse des œufs dans une poële et, avant de rejeter les coquilles, y passe le doigt qu'il suce ensuite.

Durant tout le déjeuner, les cris d'oiseaux au-dessus de

ma tête, ne cessent pas. Dans les buissons, les tourterelles s'appellent éperdument, en roulant les r. La chaleur les exalte : elle m'alourdit. Dès la table enlevée, je m'assoupis honteusement, en face du paysage éclatant. Sommeil épais dont je ne sors qu'à 4 heures, étourdi et comme poissé — mais à cause des mouches qui s'insinuent sous la moustiquaire, la tente n'est plus tenable. Je me secoue et sors. Dans le cercle de mes hommes assis, un grand Galla, enveloppé de haillons, nu-tête, l'air énergique et dur de sa race, est debout, appuyé sur son bâton plus haut que lui. Il offre de me faire voir un couple d'antilopes qui a établi ses quartiers non loin d'ici. J'accepte bien volontiers, et tout aussitôt, nous nous acheminons à sa suite vers les collines rondes et boisées qui dominent la gorge.

Les oliviers se font plus abondants, non plus buissons comme ce matin, mais arbres noueux, au tronc trapu, stériles d'ailleurs. A peu de distance du campement, la rivière à demi-desséchée fait un coude brusque et disparaît dans une ample vallée broussailleuse, toute rayonnante de soleil. Des pintades filent sous nos pieds. En franchissant le lit poudreux de la rivière, j'en découvre une trentaine, immobiles sur les rochers aussi bleus qu'elles. Elles nous regardent et ne bougent pas. Je passe outre ; ce n'est pas sur ce gibier-là que nous sommes lancés. A peine, du reste, nous sommes-nous engagés sur le versant pierreux qui s'élève devant nous, le guide, tout à coup, s'arrête et du doigt, sans mot dire, me montre à quelque cent mètres, les deux antilopes juchées sur un roc isolé et broutant le feuillage aride du mimosa qui les ombrage. De temps en temps, elles s'interrompent, tournent les yeux autour

d'elles, ou bien rejetant la tête en arrière, se grattent l'épaule de la pointe de la corne. La balle de ma carabine Lebel frappe la pierre entre les pattes de l'une d'elles, que les éclats, le bruit, un instant, étourdissent. Avant que j'aie pu armer à nouveau, elle a bondi des quatre pieds et disparaît. Nous nous lançons au galop derrière elle, au travers des fourrés où je ne vois rien que des herbes, des épines, des feuilles brûlées, mais où notre Galla, d'un œil sûr, discerne les traces des sabots légers. Sur le roc où tantôt l'antilope était dressée, je distingue l'éraflure de la balle d'acier — " Ah, c'était un beau coup ! ", me dit sans rire l'interprète en passant le doigt dans le trou. Pour un Abyssin peut être, aux mains de qui le fusil n'est qu'un instrument à faire de la fumée et du bruit!... — Le Galla, cependant, nous presse de le suivre. Haletante ascension ! Il ne doute de rien, le gaillard ; il court comme en terrain plat, s'avance jusqu'à l'extrême bord de la falaise en s'accrochant des mains et des orteils à la paroi. Ma carabine m'embarrasse, mon casque aussi. Je suis à bout de souffle. Je continue néanmoins, mais au sommet fais halte. L'ample vallée du Dabo s'ouvre à mes pieds. Je suis des yeux la rivière qui la traverse. Les gros blocs de grès dont elle est encombrée luisent parmi les buissons jaunes. De la base à la cime, les oliviers recouvrent la montagne d'en face qui élève sur le ciel ses lignes pures, nettes et sans fantaisie. Au fond, s'étend la plaine de Bossette, lumineuse, comme rosée et toute criblée des taches rondes qu'y fait l'ombre des mimosas. L'éperon rugueux d'un massif caché par la chaîne qui nous porte, s'y enfonce et referme l'horizon.

Quelque temps, je suis la crête où, avec tant de peine,

nous nous sommes hissés. Au milieu des hautes herbes et des taillis se distinguent les restes d'une enceinte faite de rochers: à l'intérieur, quelques pans de murailles achèvent de crouler : sans doute tout ce qui subsiste d'un de ces fortins qu'autrefois les Abyssins établissaient sur les hauts-lieux, à l'époque où ils refoulaient devant eux les Gallas non encore assujettis. Derrière les ruines, la montagne s'abaisse et continue, coupée de ravines et de gorges boisées. — Quand je rejoins mes hommes, le soleil décline. Une ombre oblique obscurcit déjà la vallée ouverte au-dessous de nous, s'allonge sur le penchant des hauteurs d'en face. Une buée légère et bleue flotte sur la plaine de Bossette : le grand éperon qui la coupe au loin est du violet le plus délicat. Comme nous commençons à descendre, j'aperçois sur la crête, à quelque distance des ruines, l'une de mes antilopes. Elle paît tranquillement, à demi cachée sous un buisson qui forme tonnelle autour d'elle. Je passe l'arme à la bretelle et tire ma lorgnette. La bête ne nous a pas éventés, elle flâne et semble jouer; son petit bout de queue ne cesse de s'agiter ; parfois d'un mouvement souple, elle saute sur place. Enfin, elle dresse ses larges oreilles, tourne la tête vers nous et détale aussitôt...

Le soir s'étend avec douceur sur le paysage éteint. A cause des beaux arbres, des bouquets d'oliviers et des pelouses qui l'entourent, notre campement, que nous découvrons d'ici, a l'air installé dans une façon de parc anglais, magnifique et désolé. Mais sitôt que nous nous retrouvons parmi les pierrailles du lit de la rivière, l'illusion s'évanouit. — L'obscurité et le froid enveloppent les tentes lorsque nous y arrivons, guidés par l'éclat des

feux. Mes hommes et les nagadis fraternisent autour de la flambée. Ils parlent. Interminables conversations dès l'aube engagées, qui jamais ne s'arrêtent, durent toute l'étape, sont reprises après midi et la nuit continuent encore. J'ai beau interroger les boys, ils n'arrivent pas à me dire de quoi s'alimentent ces palabres. " Ils font des suppositions, Monsieur " me répond-on comme j'insiste. — La chevauchée du matin, l'escalade du soir, le chaud puis le froid, m'ont éreinté. Je ne sors point de ma tente. Vers 9 heures, sitôt les feux éteints, j'entends les premières hyènes. L'une d'elles, non loin, du côté de la rivière, prolonge son hurlement lugubre et poltron, puis se tait brusquement, pour approcher à la muette...

IV

28 avril, *de Samasambat à Ararti.*

Au premier filet de jour, tous les oiseaux se mettent à crier et à chanter dans les arbres au-dessus de ma tête. J'ouvre au large les portières de la tente, fais quelques pas dans l'exquise clarté du matin qui brille, pur et frais comme une eau. Du lit de la rivière, sur notre droite, sort une bande de pintades. Un instant, elles s'attardent parmi les pierres que le soleil commence à chauffer, puis, le dos en boule, s'éloignent lentement, penchées sur l'herbe où scintille un reste de rosée. Dès six heures trois quarts, nous levons le camp et sortons de la gorge pour regagner les plateaux. Roue de charrette abandonnée au bord de la piste : le premier mulet qui l'aperçoit s'effare, fait un brusque tête à queue ; tous les autres, en dépassant l'objet insolite,

imitent son exemple. Grand brinqueballement à nouveau dans mes cantines secouées. A mi-côté, Gabregzier et Nago, qui rentrent à Addis-Abeba, s'arrêtent pour me faire leur adieux. Gabregzier est ému ; pendant six mois, il m'a servi d'interprète ; ainsi que tant d'autres de ses pareils, Abyssins décriés, il fut pour moi presque un ami : je ne m'en sépare point sans peine. Avant de prendre congé, il refait les plis de sa chamma, se drape dans son bernous dont il rejette le pan sur l'épaule, prenant ma main ensuite il la presse sans mot dire sur son front. Derrière lui, Nago, l'ex-marmiton, se tient debout, tout droit dans son vêtement blanc par-dessus quoi il porte invariablement un gilet noir de coupe européenne. Il a une petite larme au coin de l'œil, tandis qu'il m'adresse en amharique un long discours que Gabregzier traduit à mesure. Enfin, il s'avance, s'incline jusqu'à toucher ma botte de son visage. Et tous deux s'éloignent en tirant leurs mulets par la bride et de temps en temps se retournant pour nous saluer encore.

Du plateau, l'on domine l'ample vallée de la Bourka, pleine d'arbres et d'ombrages et qu'une fine lumière bleuit délicatement. Une suite de collines l'encaisse à droite, mollement ondulées et qu'une à une nous allons gravir. A gauche, carrée et plate, se dresse la falaise du Mindjar qui durant vingt kilomètres prolonge en ligne droite sa muraille de pierre, sans pli et sans arêtes, pour mourir devant le massif du Kassam dont les cimes pointent à l'horizon. Admirable et spacieux paysage : tout y est limpide et allègre. Des deux côtés de la route, des cultures sont éparses : la moisson est faite, il ne reste plus

qu'une courte éteule jaune, quelques touffes aussi de pois chiches. Les mimosas isolés projettent sur le sol nu leur ombre précise, comme tracée au pinceau. Au faîte des collines, des villages sont groupés. A cause du courant d'air qui sans cesse balaie l'étendue ouverte, chacune des paillottes qui les composent, est abrité par une haie touffue de singulières plantes sans feuilles, ni branches, toutes en tiges courtes et grasses qui, jaillies d'un pied unique, se dédoublent, se multiplient, finissent par élever à six pieds au-dessus de terre un treillis de pousses roides et hérissées.

Les plus belles, les plus nourries, entourent la petite église, où vers dix heures, pour laisser souffler nos bêtes, nous nous arrêtons un moment. Derrière la première clôture de gousses vertes et se mêlant avec elle, des oliviers, des koussos, des mimosas forment bosquet : par dessus leur masse étagée, on voit passer le toit de chaume pointu et sa petite croix de fer portant, embroché, un œuf d'autruche, tout blanc, au bout de chacune de ses six branches. Il faut tâtonner quelque temps avant de trouver un passage dans le fouillis des ramures tombantes. Calme délicieux, parfaite tranquillité de l'enceinte gazonnée où la brise ne souffle plus. Des merles métalliques au croupion rouge s'ébattent parmi les houpettes blanches des mimosas : on entend les tourterelles roucouler doucement dans le tiède silence. Au milieu de l'enclos, sur un soubassement de pierres grossières, s'élève l'église de bois et de torchis, crépie à la chaux et dont une galerie découverte fait le tour. D'admirables euphorbes à chandelles, près du petit escalier qui y mène, dressent leurs longs candelabres de bronze vert, tout fleuris de roses jaunes,

pareilles à ces bouches de pierre qui s'ouvrent autour des branches du corail. Je ne pousse pas la porte que ferme mal un verrou arabe, enfantin et compliqué. Je ne trouverais à l'intérieur qu'une muraille circulaire, délabrée et salie, et derrière cette muraille, une autre cloison abritant le tabernacle où le prêtre seul a le droit de pénétrer au moment des offices et où, tout le jour, les pigeons nichent et dialoguent. J'aime mieux m'asseoir tout bonnement sur une pierre à respirer l'odeur longue et sucrée des mimosas et des koussos. Dans un coin, à demi-dissimulées par le rideau des feuillages, deux ou trois huttes où vivent des prêtres. Au bruit que font les hommes restés sur la route, ils sortent un à un de leur retraite. Ils sont vieux et cassés, le dos voûté fait bosse sous le bernous noir, trop large pour eux. Ils portent le haut bonnet de toile serré sur les tempes et s'appuyent sur des bâtons à béquille de fer ou de cuivre. Quelque temps, ils me considèrent en silence, puis, rassurés par mon immobilité, se dispersent lentement sous les ombrages. Une vieille religieuse demeure seule devant moi, rabougrie, décrépite, affaissée sur sa béquille. Elle a un chapelet d'ambre roulé autour du poignet ; de sa main gauche, elle agite inlassablement un miteux chasse-mouches en crins de mulet. Non loin de la trouée qui m'a livré passage, je distingue une paillotte sans porte : le seuil ouvert est barré par un fagot d'épines jeté en travers. C'est, me dit-on, la tombe d'un parent du Ras Makonnen. Accroupi contre la muraille, un prêtre, que d'abord je n'avais pas aperçu, récite des prières, tire de sa chamma un vieux petit bouquin crasseux et se met à nasiller à mi-voix. Il ne s'interrompt pas quand je le dépasse pour rejoindre nos bêtes attachées à la clôture.

Nous repartons. Promenade sans fatigue et sans effort. Il n'y a qu'à laisser aller les mulets. Mais le vent est violent et cingle : du moins fait-il tolérable la chaleur qui tape sur ces coteaux dépourvus d'ombre. La route ne cesse de longer la spacieuse vallée qu'elle surplombe De l'autre côté, à une demi-douzaine de kilomètres, les parois rectilignes de la falaise du Mindjar se découpent, âpres et massives, sur le ciel éclatant. — Villages qui se succèdent. De loin, ils apparaissent comme des îlots de verdure. Nous croisons des femmes qui reviennent de la corvée d'eau. Elles marchent pliées en deux sous la lourde jarre qu'elles portent au creux des reins. En m'apercevant, elles pressent le pas ; à distance respectueuse, ensuite, elles s'arrêtent, interdites et curieuses, pour me considérer. Cette piste n'est guère fréquentée par les " Frengi " : mon aspect, aussi bien, cause quelque sensation. Ce n'est plus l'Abyssine effrontée et coquette d'Addis-Abeba, à la chevelure finement nattée : celles-ci sont sans grâce, et sans race d'ailleurs, le sang impur du nègre en épaissit les traits, aplatit et déforme les bras qui sortent nus de la robe sans manche. L'une d'elles, pourtant, attire mon regard par son air de gaîté, de vivacité, de jolis yeux et ses épaules rondes qu'elle ne craint pas de laisser voir. Tout de suite, elle se met à rire, me dévisage, puis jette quelques mots aux boys qui rient aussi et n'osent traduire. Au tournant du chemin, rencontre d'une dame de qualité, montée sur un mulet dont un petit esclave tient la bride. Derrière, un vieil homme qui porte un fusil. Un grand feutre sur la tête, le bernous croisé devant le visage, on ne découvre d'elle que les yeux et le nez. L'orteil seul, à la mode du pays, est posé sur

l'étrier : autour des chevilles, elle porte de légers bracelets d'argent qui tintent et soulignent la délicatesse des attaches d'un ton havane-clair. — Longue descente par un chemin large, presque excellent, si uni qu'on y roulerait en voiture, et que des arbustes aux belles ombelles violettes bordent des deux côtés. Entre leurs bouquets, on aperçoit une plaine broussailleuse où des mimosas de toutes parts, arrondissent leurs parasols penchés. Innombrables nids accrochés aux branches. Les uns balancent au bout d'une tresse de paille leur grosse boule renflée, percée d'un trou noir ; d'autres sont faits de deux bourses accolées, suspendues dans le vide, l'oiseau entre par celle-ci, sort par la seconde : en approchant, je distingue parfois au seuil une petite tête inquiète et qui me regarde. A gauche, dans une éclaircie, apparaît au bout de la plaine, la faille de Baltchi. L'abrupte falaise que, depuis ce matin, nous longeons à distance, est fendue de haut en bas par une gorge étroite, toute noire dans la muraille bleuâtre qui, un instant interrompue, reprend, mais a perdu son aplomb, se mouvemente, dégénère en fouillis rocheux. C'est à l'extrême bord de cette cassure que serpente et s'élève la route du Mindjar : je reconnais de loin les blocs croûtants, les éboulis, où l'an dernier, à l'aller, j'ai passé. Nous lui tournons le dos, coupons à droite par un plateau faiblement incliné où alternent la brousse et de maigres cultures disputées aux ronces. Gros mamelon tout pelé que nous grimpons ensuite : un interminable village en occupe le sommet. Pendant cinq minutes, nous marchons à l'ombre que font les haies de plantes sans feuilles. Quelques genévriers aussi et des eucalyptus. Au faîte des toucoules luisent les grosses

jarres de terre rouge dont tous les toits abyssins sont coiffés. Les carrés de verdure garnissent toute la crête : pourtant nous ne rencontrons âme qui vive, sinon quelques chiens gallas au museau effilé, au poil roux qui flairent d'un air méfiant les jarrets de nos bêtes. — Nous regagnons la plaine en descendant d'énormes bancs de grès qui forment l'ossature du mamelon et sortent à demi de terre, comme des gradins disposés tout exprès.

Campement au pied de la colline dans un taillis de mimosas grêles dont l'écorce vert-clair, se décollant par places, laisse voir l'aubier couleur de sang. Leur feuillage transparent, d'un blanc laiteux, n'arrête pas le soleil. Une fine dentelle d'ombre flotte sur les épines, longues d'un doigt, dont l'herbe chaude est jonchée. Point d'eau courante aujourd'hui, mais une mare stagnante et bourbeuse, qu'une banquette de terre et une zériba défendent jalousement. Comme nous en approchons, un chacal file devant nous, éperdu, la queue basse, et disparaît dans le fourré. L'endroit est affreux ; de toutes parts exposé aux flammes de Midi ; mais l'eau est rare dans la région : ici, du moins, l'abreuvoir nous en fournira à suffisance. — Quelques seaux qu'on y puise, cependant, créent un incident. Brusquement, nous voyons dévaler du haut de la colline un grand vieillard, la barbe au vent, l'air furieux, si agité que son manteau se soulève tout droit derrière lui. En un moment, il est sur les boys et les prenant par l'épaule, tirant l'un, poussant l'autre, les rejette vivement loin de la mare, non sans leur adresser les plus volubiles et véhéments reproches. Un instant interdits, mes gens se ressaisissent bientôt et protestent. Le vieux ne cède pas ; il frappe le sol avec énergie du bout de son bâton et

fait à lui seul autant de bruit que les cinq gaillards qui l'entourent. Comme un de mes hommes fait mine de lever sur lui la crosse de son fusil, il se met à pousser des cris stridents, pareils aux you-yous arabes. Deux ou trois femmes, sorties on ne sait d'où, surgissent tout à coup, se rangent à ses côtés. Je me suis levé, inquiet : un geste maladroit, et la querelle se fera bataille. Mais Djamma, le cuisinier, qui passe à ce moment, me rassure : " Ce ne sont que paroles d'Abyssins ", me dit ce Somali avec un tranquille mépris. Et désignant le bidon qu'il porte : " Laissez-les disputer : j'ai de l'eau pour vous ". Cela ne fait pas assurément l'affaire des autres qui continuent à interpeller sans douceur le vieillard intraitable.— Tandis que je déjeune, sous la tente dont la toile est brûlante au toucher, la discussion se prolonge. Les voix de femmes aiguës et irritantes se mêlent aux voix masculines. Exaspéré enfin, je m'approche du groupe, impose silence et propose au vieux de lui payer son eau. A peine a-t-il entendu tinter les thalers, il se plie en deux, et se confondant en excuses, tient à écarter lui-même les épines de la zériba pour laisser passer mes hommes. Du coup la tranquillité de ma sieste est assurée...

A quatre heures et demie, au réveil, la chaleur, sous la tente trop bien close, est suffocante. Quand j'en sors, j'aperçois dans le cône d'ombre qu'elle projette sur le sol, une dizaine d'hommes accroupis, tassés les uns sur les autres, qui mangent en silence. L'un d'eux, pour me suivre, se lève à regret, quitte son chapeau et ses sandales, mais prend son sabre, son fusil, sa cartouchière. — Le paysage n'est guère engageant : à perte de vue, les mimosas nains hérissent leur

feuillage blanc, leurs troncs verts aux gerçures écarlates ; à terre, une herbe jaune, sèche, qui craque sous les pieds. C'est le désert le plus morne : pas un oiseau là-dedans, pas un bruit, pas un soupir d'insecte. Le ciel même paraît vaste et désolé. La tranchée profonde d'un oued, enfin, m'arrête. Impossible d'avancer ou de descendre ; l'abrupte muraille s'abaisse à pic d'une quinzaine de mètres, et d'ailleurs à quoi bon descendre ! Il y a longtemps qu'il ne coule plus d'eau parmi les cailloux qui encombrent le lit rougeâtre, trop large, et quand il en coule, comme elle doit être vite bue par cette terre avide, si desséchée qu'elle en a perdu toute compacité ! Perchés sur une pierre, deux toucans au gros bec recourbé s'agitent, poussent des cris atroces, inutiles et qui font paraître plus morne la solitude; brusquement, ils s'envolent en ouvrant, toutes larges, leurs ailes noires et blanches. — Tandis que je retourne sur mes pas, une ombre impalpable, une sorte de buée gris-perle adoucit les angles de la chaîne du Kassam qui s'élargit et monte à l'horizon, au delà du monotone moutonnement des mimosas. Avant de rentrer, fait un crochet pour explorer un creux dont l'abondante broussaille m'attire ; je n'y trouve rien, du reste, sinon de nombreuses tanières de porcs-épics, forées dans le talus où l'on relève la trace de leurs ongles tranchants; le sol est semé de piquants.

Au campement, les hommes préparent leur dîner. Dans leurs marmites de route, pareilles à des boucliers, ils font cuire ces espèces de crèpes, mi-graisse, mi-farine, épaisses et coriaces, qui forment la base du repas abyssin. Le vent est tombé ; la fumée, la flamme des feux monte toute

droite vers le ciel déjà obscurci. Du fond de la tente, je suis des yeux Djamma en train d'accommoder des pintades. Sur le coin de la caisse malpropre où il est assis, il étale les filets détachés habilement, les racle du couteau, puis, pour les attendrir, les aplatit en tapant dessus avec une bouteille vide. Il les jette ensuite dans la friture où ses doigts, tranquillement, les retournent. Entretemps, il épluche une salade, non sans y donner un coup de dent en passant. A le voir, appliqué, digne et solennel, comment croire qu'il soit susceptible des passions les plus vives ? Une personne de mœurs faciles ayant, à Addis-Abeba, accepté de lui un thaler sans accorder en échange les faveurs dont cette somme représentait le prix, il n'hésita point, pour obtenir, non le remboursement de son thaler, mais l'exécution des obligations souscrites, à la traîner devant le tribunal de l'Affa-negous qui, surpris tout d'abord, instruisit gravement la cause, en vue de son amusement personnel, je pense. Cuisinier remarquable, au surplus, je lui rends cette justice. — La nuit est fraîche, tranquille et vide. Les feux jettent un long reflet rougeâtre sur les feuillages pâles ; dernière nous, la colline dresse une masse compacte sur la nue transparente. Le village est invisible et sans lumière. Des grillons de tous côtés font une musique métallique : afin que le concert pas un instant ne s'arrête, ils se relaient, et si l'un se tait, un autre à dix pas reprend la phrase au point tout juste où le premier l'avait laissée. De loin en loin, un glapissement aigu et furtif de chacal. On devine qu'à peine il l'a lâché, l'animal détale, comme effrayé de son audace et du bruit qu'il a fait.

V

29 avril, *d'Ararti à Ménabella.*

Toutes les femmes du village, dès 6 heures, descendent à la file de la colline pour aller remplir à l'abreuvoir leurs gombos que soutient une bretelle passée sur la poitrine. Le vieillard entêté qui nous disputa si âprement l'accès du point d'eau veille devant la zériba, attentif à ne pas laisser entrer tout le monde à la fois. Quand j'approche à mon tour, il s'incline servilement et me fait place. Autour de la mare, à l'ombre de l'enceinte de branchages, les femmes sont agenouillées ou assises et parlent éperdument, cependant que les gombos, plongés dans l'eau stagnante, se remplissent. C'est ici, je pense, que se forgent les nouvelles et les cancans du lieu. Mon apparition suspend un moment les conversations. Trente visages étonnés se tournent vers moi. Aucune grâce, aucune jeunesse, parmi ces bavardes femelles : les traits sont grossiers, la peau obscure, les cheveux ras ou crêpus, point tressés : une longue robe sale, couleur de poussière, couvre jusqu'aux pieds nus les corps informes et penchés. Lorsque les grosses jarres de terre cuite sont pleines, les femmes se redressent, soulèvent d'un coup de reins la charge pesante et s'éloignent en silence, pliées en deux. L'une d'elles, en passant devant moi, a un regard craintif et curieux qui me touche ; j'imagine en un instant, tout ce que, Frengi au teint pâle, je dois représenter à ses yeux, de quelle confuse envie, elle va tout le jour me suivre en pensée. De loin, tandis que nous décampons, je vois les porteuses remonter lentement la colline, entre les

haies vertes, puis une à une, disparaître dans le village.

Le soleil est déjà chaud. Point d'ombre dans le taillis court, épineux, où nous nous engageons. Une poudre épaisse se lève sous le sabot des mulets. Je reconnais l'oued profond et encaissé qui hier m'arrêta. Les éboulis d'un cône d'érosion nous permettent aujourd'hui d'en gagner le fond desséché. De l'autre côté, nous retrouvons les mimosas au feuillage clair que la lumière vive pénètre et transperce ; jusqu'à l'étape de Ménabella, nous cheminerons entre leurs bouquets espacés. Des aloès, parfois, hérissent leurs crocs barbelés au milieu des hautes herbes d'où bondissent, à notre approche, des lièvres dont on a tout juste le temps d'entrevoir le derrière blanc et fugitif. Au fond du paysage, le massif du Kassam étage peu à peu au-dessus de l'horizon ses cimes successives que découpe d'un trait net l'immobile et précise lumière. Nous croisons des passants : gosse nu poussant devant lui un troupeau de chèvres brunes, aux oreilles pendantes ; groupe de femmes qui vont ramasser du bois, ou bien quelque couple en voyage. L'homme marche devant, le torse roulé dans une ample pièce de coton, sa lance et son bâton sur l'épaule ; la femme suit, trimballant des hardes, la corbeille pointue où l'on serre les provisions, la calebasse qui fait office de gourde : d'un pli de sa robe émerge la tête du petit enfant porté en sautoir. Une vieille sauvagesse, que nous rencontrons au tournant du chemin, à notre vue se jette à plat ventre, la face contre terre, à ce point épouvantée qu'elle laisse passer toute la caravane sans oser relever la tête. Si prompts au quolibet, les hommes à peine y prennent garde, tant les absorbe la bruyante discussion où dès avoir quitté le campement ils se sont tous

ensemble engagés. Tandis que, sournoisement, je retiens ma bête et me laisse rejoindre, l'un d'eux est en train de débiter une façon de discours prolixe et convaincu. Il se dresse sur ses étriers, frappe de la main, avec colère, le pommeau de sa selle aux interruptions qu'un second, toujours le même, ne lui ménage pas. Leurs voix, parfois, se mêlent et se couvrent : aucun n'entend céder la parole; les autres, alors interviennent et imposent silence en criant à tue-tête. Leur attitude, de loin, déjà m'avait averti, le peu que je comprends achève de m'instruire. Ils jouent au " dahnia " s'occupent à simuler les débats du procès auquel aurait pu donner lieu la défense que nous fit le vieux Galla de puiser de l'eau à son abreuvoir. Celui qui fait la harangue, c'est l'avocat du gardien, le second soutient nos droits, les autres, c'est le juge et le jury. Je ne songe pas à m'étonner : combien de fois, à Addis-Abeba, n'ai-je pas aperçu, au bord de la route, une assemblée d'Abyssins accroupis autour d'un homme debout, avocat d'une cause fictive, qui pérorant avec frénésie, le bras tendu, les yeux hors de la tête, de temps en temps rejetait sur son épaule le bout de sa chamma du geste même dont les robins de chez nous retroussent les manches de la toge quand elles leur glissent sur les poignets... — Ces divertissements de rhétorique, au surplus, font les hommes insensibles à la chaleur qui pèse. Je les envie. Le vent qui depuis quatre jours nous tourmentait a cessé de souffler : rien ne tempère plus le dur éclat que le soleil allume parmi les feuillages clairs où nous continuons d'avancer. Volées de merles métalliques aux ailes étincelantes, qui s'ébattent autour des buissons. De toutes parts, des grives qu'on ne voit pas lancent leur appel ferme et bien modulé. Les

pintades, en revanche, ne se cachent guère, leurs bandes serrées paissent tranquillement des deux côtés de la piste. J'en abats seulement ce qu'il faut pour remplir la casserole, mais poursuis avec entrain les francolins qui commencent d'apparaître et se défilent prudemment dans l'herbe jaune, pareils aux perdrix dont ils ont la taille et le plumage, sauf que leur gorge nue est du vermillon le plus éclatant.

Et puis, graduellement, la brousse s'épaissit ; au-dessus du taillis épineux, de grands arbres déployent leur verdure massive et élancée, tandis que nous gravissons le premier gradin d'une rangée de coteaux qui s'arrondissent mollement devant nous. C'est à l'ombre des oliviers et des mimosas-parasols que, vers 10 heures, nous nous arrêtons, au sommet du coteau le plus élevé, face à la chaîne du Kassam qui, toute proche, dresse à deux mille mètres sa muraille de pics déchiquetés. Avec quel empressement, je mets pieds à terre, près d'un aloès en fleur d'où jaillit une haute hampe de clochettes pourpres. La ligne télégraphique qui relie Addis-Abeba avec Harrar passe non loin : les enrochements qui soutiennent ses poteaux donnent asile à d'affreux lézards visqueux, à la gorge en fanons; à mon aspect, ils s'aplatissent contre les pierres, inertes, sans plus rien de vivant que le battement affolé de leur goître qui pend. — Au bout d'un instant, cependant, le boy en silence me ramène ma mule qu'il n'avait pas dessellée. Impossible de camper : il n'y a pas d'eau. Nous poussons quelques kilomètres plus loin, escaladons d'autres collines entre les parasols et les oliviers sauvages. Aux flancs en pente des monts du Kassam, les creux et les gorges étroites dont ils sont fendus font des ombres d'un

noir velouté. A 11 heures, nouvel arrêt. D'ailleurs, il n'y a pas plus d'eau ici que là-bas. Mais du geste de l'homme qui en a assez, le maître nagadi jette son chapeau à terre, et incontinent, l'on commence à décharger les bêtes. " Le Kassam, m'explique paisiblement Djamma, n'est qu'à deux heures de marche, les mulets auront donc tout le temps d'aller y boire et de revenir avant la nuit." Tandis que les hommes montent la tente, j'observe du coin de l'œil le petit chankalla qui, ayant rejeté sa perche de roseau, s'est assis sur une caisse : avec un mince couteau qu'il a tiré d'une gaîne de cuir vert pendue à sa ceinture, il s'occupe d'extirper les épines que la marche sous bois a enfoncées dans ses pieds nus. Sous mon regard, il détourne la tête, sourit et va s'installer un peu plus loin. — Troupe de femmes qui, tout de suite, viennent nous offrir de l'orge, de la farine de lin, des œufs et de l'eau. C'est celle-ci qui donne lieu aux pires contestations. Au prix qu'on lui fait, Djamma est pris de fureur ; il lui faut bien céder pourtant, mais mon tub aujourd'hui coûtera six sous, presque le tarif d'un hôtel qui se respecte. Horrible négresse lippue parmi ces Abyssines. Le poil gris, une dizaine de colliers de verroterie pendant sur sa poitrine nue et vidée, elle a les lobes des oreilles démesurément distendus par deux disques de bois, du diamètre d'un écu, qui y sont logés et que je lui fais enlever pour voir la place qu'ils tiennent et le trou qu'ils laissent.

A peine la tente est-elle debout et comme déjà je m'apprête au repos, on m'amène un de mes hommes qu'un écart de sa bête a jeté, ce matin, tête en avant sur un tronc d'arbre. Il a le front enflé jusqu'aux sourcils, une déchirure saignante fend la chair de sa tempe brune. Le verre

d'alcool que d'abord je lui verse a plus vite fait de le soulager que mon pansement au permanganate. Un autre patient lui succède, inconnu surgi brusquement de la brousse. Sans mot dire, il soulève sa chamma, me montre son dos couvert de dégoûtantes granulations syphilitiques, ou du moins je le suppose. Son infirmité passe ma compétence. Je lui délivre un tube de vaseline pour se frictionner quand ça le démange et une fiole de sublimé à appliquer en compresses. J'ai la loyauté toutefois de l'avertir que seul le " Hakim " d'Addis-Abeba pourra le guérir. Ensuite, c'est le maître nagadi qui s'introduit. Un de ses hommes a une plaie à la cheville et il y a aussi une mule qui boite. Je lui propose ma solution de sublimé, mais il refuse. Il n'a pas confiance dans cet antiseptique qui ressemble à l'eau claire : il veut du " truc " rouge, celui que j'ai donné au blessé. Je ne sourcille pas au mot qu'il emploie : aux yeux de l'abyssin, tout est " truc " dont la vertu secrète, le mécanisme ou la destination lui échappe. " Dieu a donné l'intelligence aux Ethiopiens, me disait l'un deux, un jour ; il a donné les " trucs " aux Frengi." — Je me hâte, enfin, de mettre un terme à la consultation : tous mes gens y passeraient pour le plaisir de recevoir quelque drogue tirée de la boîte de pharmacie et dont, au surplus, ils se garderaient bien de faire usage.

Après la sieste, et sans trop d'espoir d'y lever quelque chose, je m'enfonce sous les arbres qui nous entourent et d'abord, suis la pente de la colline, dans la direction des montagnes que bleuit le soleil adouci de quatre heures. Lièvres nombreux qui filent entre mes jambes, mais ont

tôt fait de disparaître dans les hautes herbes. A peine sommes-nous au niveau de la plaine, les bosquets d'oliviers, les beaux parasols inclinés s'espacent, puis font place aux mimosas grêles et blanchâtres de ce matin. A cause des épines, il faut avancer tête basse, les bras haut levés. Abreuvoir desséché et abandonné que nous trouvons au plus épais du hallier. Il ne reste plus trace de clôture, la banquette même est à demi renversée : au fond du trou, la glaise unie est durcie, comme cuite ; elle s'écaille, se soulève par morceaux semblables à des tessons, qui se brisent avec un bruit sec lorsqu'on les laisse tomber. Quantité de petites pelotes de terre agglutinée s'accrochent à l'entour aux branches des buissons : elles s'effritent sous les doigts, se réduisent en poudre où l'on trouve la dépouille d'une nymphe de guêpe. — Je reviens sur mes pas et faisant un long circuit, pousse jusqu'à la pointe des coteaux où nous sommes campés. Un horizon spacieux soudain s'ouvre devant moi. Ce que je prenais pour une colline, n'est qu'un plateau, une des marches de l'immense escalier qui du Choa descend insensiblement à la mer. Une vallée solitaire et accidentée se creuse en contre-bas. La splendide, l'accablante lumière seule l'emplit. Un autre plateau bientôt l'interrompt. Ses crêtes pelées et rougeâtres se perdent à l'horizon que ferme le triangle régulier d'un grand mont pierreux, le Bossett, sans doute. Petit cimetière musulman que je découvre, au retour, dans un vallon latéral, envahi par la plus ingrate broussaille. Si je n'avais donné du pied par hasard sur un humble muret de cailloux assemblés qui à peine fait saillie au-dessus du sol, nous serions passés à côté sans rien voir. Les ronces écartées, on distingue les restes d'un étroit

enclos entourant deux blocs allongés : le plus haut, encore debout, indique à la mode arabe la place de la tête, l'autre gît, brisé, sur les pieds du mort. Mes hommes, comme d'ordinaire, ne savent rien. Une si longue histoire a passé sur ce pays que toute tradition s'y est rompue, tout souvenir effacé. " Autrefois, me dit pourtant l'un d'eux, un géant musulman a occupé l'Abyssinie ; il est venu jusqu'ici avec son armée. Il s'appelait Gragne. " Et puis c'est tout, ils n'en savent pas plus long. Ils se sont répandus dans le vallon ; avec curiosité, ils fouillent les buissons, me hèlent à grands cris à chaque tombe nouvelle qu'ils mettent à jour. Sitôt qu'ils retirent le bâton dont ils soulevaient le rideau de feuillage, les pierres usées, les pauvres enclos de cailloux se font invisibles à nouveau sous les épines...

Nous regagnons lentement le camp. La clarté du couchant prend en enfilade les grands arbres que nous retrouvons au sommet de la colline. Elle illumine leurs cimes étagées, allonge des ombres obliques sur la terre rougeâtre et poudreuse. Brusquement, à quelque cent pas, deux antilopes, d'un bond admirable, s'élancent d'un massif de tamarins et dévalent la pente raide, la tête rejetée en arrière pour que les cornes ne se prennent pas aux branches. Je n'ai pas eu le temps d'épauler : elles sont déjà loin. J'en demeure un peu bougon. Dans les oliviers, les tourterelles se hâtent de jeter leurs derniers cris : de toutes parts, leurs appels retentissent, perçants et précipités : dès que la flamme rose du jour a cessé d'éclairer la branche où l'oiseau était posé, ils s'arrêtent net. La fraîcheur du bain, derrière la tente, me rassérène. Douceur de l'air du soir. Ma mauvaise humeur cède à sa suave

tranquillité, au plaisir de boire, étendu dans un confortable fauteuil, une citronnade acide. Des brumes, subtiles comme une mousseline, enveloppent les montagnes du Kassam, devant moi. La nuit ensuite se fait, insidieuse et subite, où le concert des hyènes, incontinent, s'élève, nourri, errant, tout proche. Le ciel, comme il le fut hier, comme il le sera demain, est admirable. C'est pour lui seul qu'après le dîner, je m'attarde autour du campement dont les flambées rougeoyent. Dans la nue splendide, la Grande-Ourse et la Croix du Sud s'affrontent ; déjà, il semble que cette dernière pâlisse et décline à l'horizon. Comme je m'écarte, un homme me rattrape, me fait signe de ne pas aller plus loin. Je cède à regret et rentre dans la tente. Les bougies répandent une lumière vacillante ; le mât qui soutient le toit fait sur la muraille de toile une ombre mince, qui tremble. Délice, enfin, de s'allonger sur le lit trop court : prompt et généreux sommeil de la brousse où l'on plonge tout aussitôt, ainsi que dans une eau qui, sans bruit, se referme sur vous...

(A suivre.) ANDRÉ RUYTERS.

LE CONSOLATEUR

Lorsque je pense à Vous, à Vous, ô ma vieillesse,
Cher souvenir menteur d'un bonheur inconnu,
Beau septembre du cœur, amoureuse sagesse,
Fantôme pardonnant d'un passé vide et nu,
Lorsque je pense à Vous, grande amie, ô vieillesse,

L'ombre d'un étranger qui ressemble à ma vie
Me conte à sa façon l'histoire de mon cœur
Et je prête, boudeur, une oreille ravie
Aux légendes sans fin de ce tendre flatteur
De ce cher étranger qui ressemble à ma vie.

Je veux taire son nom : le son en est étrange
Comme un regard du jour filtrant dans un tombeau,
Puissant comme le bruit d'un coup d'aile de l'Ange,
Apaisant comme la senteur du nélumbo.
Repose dans mon cœur, chère musique étrange.

Que me contez-vous là d'une voix de mirage,
Faibles lèvres d'écho de mon jeune flatteur ?
Est-ce donc là ma vie, est-ce là mon visage ?
C'est trop pur, trop brillant pour ce nocturne cœur.
Que me contes-tu là, chaste voix de mirage ?

Mais le cruel charmeur ne daigne pas m'entendre.
Quand je lui dis : tu mens, ce cœur n'a pas aimé.
Il répond à mon cri par un rire si tendre
Qu'il semble que s'effeuille en nymphéa de mai
La bouche du charmeur qui ne veut pas m'entendre.

Il poursuit : et l'essaim de paroles ailées
Bourdonne éperdûment autour du cœur mortel
Et se pose parfois sur ses feuilles brûlées,
Comme pour y chercher un vestige de miel.
Ainsi je suis le vol des paroles ailées.

Tant qu'enfin l'enchanteur m'apprend à reconnaître
Un passé fabuleux fait de tendres instants,
De serments inouïs et d'heures qui, peut-être,
N'ont jamais fait sonner le triste cœur du temps ;
Ainsi mon enchanteur m'apprend à reconnaître

Une âme de mon âme, une vie inconnue,
Un printemps de légende, un fastueux été,
Des frères et des sœurs étrangers à ma vue,
Des jours édéniens qui n'ont jamais été.
Et si je doute un peu de ma vie inconnue,

J'entends : " Qu'il est donc vil le souci qui te ronge !
N'est-il pas plus charmant que la Réalité
Ce monde si léger, ce caressant mensonge,
Ce pleur de fard tombé des yeux de la Beauté ?
Eloigne de ton cœur le souci qui le ronge !

Contemple avec amour les flottantes collines
Ces épaves du soir sur l'océan des jours ;
Dormeur environné d'apparences câlines,
Laisse de ton destin s'effacer les contours
Avec le doux profil des lointaines collines.

Qu'elle m'apparaît grande et maternelle et sage
Celle qui doit un jour t'endormir sur son sein !
Une noble pensée éclaire son visage :
Son doux souffle, surpris par le froid du matin,
Monte en nuages purs. O maternelle, ô sage !

Quel dieu t'a donc promis des heures plus réelles ?
Quel froment te faut-il pour apaiser ta faim ?
Aime les cœurs changeants et les pierres mortelles
Et ces grands souvenirs qui, semblables au vin,
Peuplent ton cœur dormant de formes irréelles.

Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire ;
Nos frères et nos sœurs ne le comprendraient pas.
Gardons-nous de mêler à leur danse, à leur rire
L'écho surnaturel des accents de Là-Bas...
Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire."

Il se tait et confie à la vague apaisée
De mon sein le sommeil de sa tête d'enfant,
Léger comme ces vents qu'à travers leur rosée
Baisent les jeunes fleurs. Sur mon sein maintenant
Il dort comme le ciel sur la vague apaisée.

O. W. MILOSZ.

CONSEILS A MON FILS

(Suite)

Je regarde toujours avec un peu de dédain ces historiens subtils et raffinés qui attribuent tout, même les événements les plus communs, à une politique profonde ; au lieu que l'esprit humain est composé de contradictions et d'inconséquences, et que nul n'agit invariablement d'une manière conforme à son caractère dominant. L'homme le plus sage agira avec faiblesse et quelquefois le plus faible se comportera sagement. Le conflit de nos passions, la variété de notre humeur, plus ou moins de santé ou de force, tout produit tant de contradictions dans notre conduite, que je crois que l'on risque souvent de se tromper en prenant les signes les plus apparents pour les vrais motifs de nos actions. Je suis convaincu qu'un souper léger, une bonne nuit de sommeil, et une belle matinée ont fait quelquefois un héros du même homme qui, avec une indigestion, une nuit troublée et un matin pluvieux, n'aurait été qu'un poltron. C'est pourquoi nos meilleurs conjectures,

en ce qui concerne les vrais ressorts de nos actions, ne sont que très incertaines, que les faits seuls sont tout ce que nous avons à apprendre par l'histoire. Que César ait été massacré par vingt-trois conjurés, je n'en fait point doute, mais je doute fort que leur amour pour la liberté ou pour leur pays ait été leur seul ou même leur principal motif ; et j'oserai dire que, si la vérité nous était connue, nous trouverions que bien d'autres mobiles ont concouru à ce meurtre éclatant, même chez le grand Brutus, comme l'orgueil, l'envie, une pique personnelle, ou quelque déception. Je ne puis même m'empêcher de porter mon pyrrhonisme plus loin encore, et de l'étendre aux faits historiques eux-mêmes, ou du moins à la plupart des circonstances dont on les entoure, et l'expérience de chaque jour me confirme dans cette incrédulité historique. Avons-nous jamais entendu raconter les faits les plus récents d'une manière parfaitement invariable par tous ceux qui en furent en même temps témoins oculaires ? Non, l'un se trompe, l'autre déguise la vérité, d'autres enfin adaptent les faits à la tournure de leur esprit ou de leurs vues particulières. Un homme intéressé dans une transaction se gardera bien d'en faire le rapport avec une bonne foi parfaite, et celui qui n'y est pour rien ne pourra rien en rapporter. Pourtant, en dépit de tant d'incertitudes, il n'est pas moins nécessaire de connaître l'histoire, puis-

qu'en ses meilleures parties elle fait la matière ordinaire des conversations et des livres. Quoique je sois convaincu que l'ombre de César n'apparut jamais à Brutus, j'aurais honte cependant d'ignorer ce fait, puisqu'il a été rapporté par les historiens de ce temps-là.

(*Lettre CXVII* — 26 *avril* 1748)

Quoi que puissent écrire les poètes et que puissent croire les sots de l'innocence de la vie champêtre et de la perfidie qui règne dans les cours, voici une vérité incontestable : bergers et ministres sont hommes, leur nature et leurs passions sont les mêmes, il n'y a que les modes qui diffèrent.

(*Lettre CXVIII* — 10 *mai* 1748)

Ce qui caractérise un homme bien élevé, c'est qu'il converse avec ses inférieurs sans hauteur et avec ses supérieurs avec aisance et respect.

(*Lettre CXIX* — 17 *mai* 1748)

J'ai souvent entendu parler du mérite opprimé et méconnu ; mais j'ai vu plus souvent encore, je pourrais dire toujours, le grand mérite faire son chemin et recevoir sa récompense, du moins en partie, en dépit de tous les obstacles. Par le mérite, j'entends les vertus morales, le savoir et les bonnes manières.

(*Lettre CXX* — 27 *mai* 1748)

Soyez persuadé qu'il n'y a point d'homme assez peu important, assez insignifiant, qui ne puisse en certain temps et en certaines choses, vous être de quelque utilité ; ce qui n'arrivera jamais si une fois vous l'avez blessé. On oublie souvent les torts, mais le mépris ne se pardonne jamais, notre orgueil s'en souvient pour toujours. Ce mépris implique que l'on a découvert en nous des faiblesses que nous sommes plus soucieux de cacher que des crimes mêmes. Il en est qui avoueront leurs crimes à un ami, mais je n'ai jamais connu un seul homme qui ait fait confidence de ses faiblesses à son ami le plus intime.

(*Lettre CXXIII* — 1[er] *juillet* 1748)

Il n'est pas rare de trouver un ami qui nous avertisse de nos fautes, sans réserve ; mais il se gardera bien de faire allusion à nos sottises. La découverte en est trop mortifiante à faire où à subir.

(*Lettre CXXIII déjà citée*).

Une bonne éducation et un bon naturel nous portent plutôt à aider les autres et à les élever jusqu'à nous qu'à les mortifier et les humilier ; et en vérité, il y va de notre intérêt, puisque cela nous fait autant d'amis de ceux qui seraient devenus nos ennemis. L'usage constant de ce que les Français appellent *attentions* est un des ingrédients

les plus nécessaires de l'art de plaire. Elles flattent l'amour-propre de ceux qui en sont l'objet ; elles engagent, elles captivent plus que des choses de plus grande importance. Chacun est tenu de remplir les devoirs de la société ; mais les attentions sont des actes volontaires, des offrandes libres faites par une bonne éducation et un bon naturel. On les reçoit, on en conserve la mémoire et on les rend sur le même pied. Les femmes y ont un droit particulier et la moindre omission à cet égard est la preuve évidente d'une mauvaise éducation.

(*Lettre CXXIV — 4 juillet* 1748)

Il y a peu de choses qu'on ne puisse dire d'une manière ou d'une autre, soit sous le couvert d'une confidence, soit au moyen d'une douce ironie, soit en la glissant avec esprit : aussi la connaissance du monde consiste-t-elle en grande partie à savoir quand et où l'on doit faire usage de ces divers moyens.

(*Lettre CXXV — 26 juillet* 1748)

Le seul moyen de se plaire en compagnie c'est de savoir y plaire avant tout.

(*Lettre CXXIX — 5 septembre* 1748)

Je sais que l'on blâme La Rochefoucauld, mais sans raison, ce me semble, pour avoir montré l'amour-propre comme la principale source de nos

actions. Pour ma part, je trouve là beaucoup de vrai et je n'y vois pas le moindre inconvénient... Ne m'offrez que des actions vertueuses et je ne veux ni ergoter ni chicaner sur les motifs. Je donne volontiers à choisir entre ces deux vérités qui reviennent absolument au même : il n'y a pas de plus honnête homme que celui-là qui sait le mieux s'aimer ; ou bien le meilleur des hommes est celui qui s'aime le mieux.

(*Lettre CXXIX déjà citée*)

Comme les femmes sont une partie considérable ou du moins une partie très nombreuse de la société, et comme leurs suffrages sont d'un grand poids pour établir la réputation d'un homme dans le monde à la mode, (ce qui est très important pour la fortune ou la figure qu'il se propose de faire) il faut leur plaire à tout prix. Je vous communiquerai donc sur ce sujet certains *arcana* dont la vertu vous profitera, je pense, mais que vous devez tenir cachés avec le plus grand soin sans jamais donner à croire que vous les connaissez.

Les femmes, donc, ne sont que des enfants d'une taille un peu plus grande que les vrais enfants. Elles ont un caquet amusant et quelquefois de l'esprit, mais quant au solide bon sens, à la raison, je n'en ai connu aucune, de ma vie, qui en eût l'ombre, qui pût raisonner ou agir avec conséquence pendant vingt-quatre heures de suite.

Quelque légère passion, la moindre humeur même se jettera toujours dans leurs meilleures résolutions. Leur beauté négligée ou contestée, leur âge augmenté, leur prétendu esprit méconnu, tout cela enflamme leurs petites passions et jette à bas tout système de conduite raisonnable qu'elles auraient peut-être été capables de former dans quelque moment meilleur.

Un homme vraiment sensé se contente de jouer et de badiner avec elles : il est complaisant et flatteur comme avec un enfant éveillé et capricieux. Il ne les consulte jamais sur les affaires sérieuses et ne leur en confie pas davantage, mais il le leur fait croire, car c'est la chose au monde qui les rend le plus fières : elles adorent se mêler d'affaires qu'elles s'arrangent toujours pour gâter. Comme elles soupçonnent avec raison que les hommes n'ont envers elles que badinage, elles adorent presque celui qui les traite plus sérieusement et qui semble les consulter et se fier à elles. Je dis : qui semble, car les hommes faibles le font réellement, les sages seuls savent feindre seulement. Il n'y a point de flatterie qui soit trop haute ou trop basse pour elles. Elles avaleront la plus grosse avec avidité, et elles accepteront de bon gré la plus mince. Vous pouvez donc en toute sûreté flatter toute femme, à commencer par son esprit et à finir par le goût exquis de son éventail. La flatterie qui touche le plus les femmes réelle-

ment belles ou d'une laideur indiscutée est celle qui s'adresse à leur esprit. Quant aux femmes qui tiennent le milieu, celles-là sont à entreprendre sur leur beauté ou du moins sur leur grâce. Toute femme qui n'est pas absolumeut laide se croit belle ; mais comme elle ne l'entend pas dire souvent elle n'en a que plus de gratitude aux quelques hommes qui le lui disent. Au lieu qu'une beauté décidée, qui se connaît pour telle, ne regarde chaque tribut payé à ses charmes que comme un droit qu'on se saurait lui refuser, elle désire donc briller par son esprit et être considérée de ce côté. De même une femme qui est assez laide pour le savoir, sait qu'il ne lui reste plus que son esprit qui en devient (et en plus d'un sens) son côté faible. Mais ce sont là des secrets et vous devez les garder inviolablement, si ne voulez pas comme Orphée être déchiré par le sexe tout entier.

Un homme qui veut vivre dans le grand monde doit être galant, poli et attentif à plaire aux femmes. Elles ont, par la faiblesse des hommes, plus ou moins d'influence dans toutes les cours ; elles donnent l'empreinte à la réputation de chaque homme dans le beau monde et, comme pour la monnaie, elles lui donnent cours ou la déclarent billon. Il est donc absolument nécessaire de les ménager, de leur plaire, de les flatter et de ne leur témoigner en rien le plus léger mépris, ce qu'elles ne pardonnent jamais.

(*Lettre CXXIX — 5 septembre* 1748)

Résistez à cette tentation, très forte chez la plupart des jeunes gens, qui pousse à dévoiler les faiblesses et les infirmités des autres dans le dessein de divertir une compagnie ou de montrer sa propre supériorité. Vous pourrez un moment avoir les rieurs de votre côté ; mais vous vous serez fait des ennemis irréconciliables. Ceux-là même qui riaient avec vous d'abord, après y avoir réfléchi, vous craindront et par conséquent vous haïront. De plus il y a de la méchanceté dans une pareille conduite et un bon cœur cherche plutôt à cacher qu'à exposer les faiblesses et les infortunes d'autrui. Si vous avez de l'esprit, employez-le à plaire, non à blesser.

(*Lettre CXXIX — 5 septembre* 1748)

Un grand nombre de gens assemblés s'animent l'un l'autre, et sont portés à faire quelque chose soit bien soit mal, mais du mal plus souvent. Observez toute assemblée qu'il vous plaira et vous trouverez toujours que l'ardeur et l'impétuosité augmentent ou décroissent en proportion du nombre. Si ce nombre est très grand, il semble que tout bon sens et toute raison s'effacent et qu'une soudaine frénésie s'empare de toutes les têtes même les plus froides.

(*Lettre CXXX — 13 septembre* 1748)

Il est inconcevable combien il y a de gens capa-

bles de raisonner, s'ils voulaient, qui vivent et qui meurent au sein de mille erreurs, uniquement par paresse. Ils aiment mieux adopter les préjugés d'autrui que de se troubler au point de décider eux-mêmes. Ils affirment d'abord les choses parce que d'autres les ont dites et ils y persistent parce qu'ils les ont dites eux-mêmes.

(*Lettre CXXX*)

Pour l'ordinaire les petits secrets sont ébruités ; mais en général on sait garder les grands.

(*Ibidem*)

Chacun parle le mieux des choses qu'il connaît le plus ; mettre les gens sur ce sujet-là c'est leur plaire tout à la fois et nous instruire nous-mêmes. Avec tous ceux qui ont une profession ou un mérite distingué dans quelque branche de connaissances, on n'est point embarrassé. Mais pour ceux, hommes ou femmes, qui constituent proprement ce qu'on appelle le beau monde, on ne doit pas choisir des sujets bien profonds, ni espérer apprendre plus que ce qui touche aux ordres, aux dignités, aux familles et aux anecdotes de cour.... Avec les femmes surtout il faut prendre un ton au-dessous de celui qui convient aux hommes et au-dessus de celui que l'on emploie avec les enfants. Si vous leur parlez de sujets trop sérieux, vous les rendez confuses et vous perdez votre peine ; si vous ne

leur parlez que d'objets trop frivoles elles s'aperçoivent de votre mépris et en conservent du ressentiment. Le ton qui leur convient est celui que les Français appellent *entregent* et qui n'est, à la vérité, que le jargon poli de la bonne compagnie. Si vous êtes un bon chimiste, vous saurez néanmoins extraire quelque chose de tout.

(*Lettre CXXXI* — 20 *septembre* 1748)

Je vous prie de ne pas permettre que des subtilités d'avocat, que de mauvaises distinctions de casuistes altèrent jamais en vous les notions simples du bien et du mal que la saine raison et le simple bon sens suggèrent à tous les hommes. Une règle bien simple, très sûre et incontestable de morale et de justice, c'est de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît ; attachez-vous à cela et soyez persuadé que tout ce qui peut y porter la moindre atteinte, quelque spécieux que soit le tour qu'on lui donne, quelque difficulté qu'il y ait à lui répondre, ne peut être que faux en soi, injuste et criminel.

(*Lettre CXXXII* — 27 *septembre* 1748)

Le sens commun, qui à dire la vérité, n'est pas trop commun, est le meilleur sens que je connaisse ; attachez-vous-y et vous n'aurez jamais de meilleur conseiller. Lisez, écoutez, pour votre amusement, des systèmes ingénieux, des questions délicates,

agitées subtilement et avec tous les raffinements qu'une imagination échauffée peut suggérer, mais ne les considérez que comme des exercices pour l'esprit et revenez toujours vous reposer dans le bon sens.

(*Ibidem*)

Par bonne compagnie on n'entend point toutes ces sociétés à qui il plaît de s'appeler ou de se croire telles, ce sont uniquement celles sur lesquelles tout le monde s'accorde à proclamer et à reconnaître ce caractère nonobstant quelques objections que l'on pourrait élever contre quelques individus qui s'y rencontrent. Elle est principalement composée (mais cela n'est pas sans exceptions) de gens de naissance, de rang ou de situation considérable, auxquels on associe fréquemment et avec justice des hommes qui n'ont ni rang, ni naissance mais qui sont distingués par quelque mérite particulier ou qui excellent dans quelque science ou dans quelque art libéral. Le bonne compagnie est même parfois chose si composée que certaines gens sans naissance, sans rang ni mérite, s'y introduisent de leur propre audace ; que d'autres s'y glissent sous la protection de quelque personnage de marque ; et que d'autres, enfin, de mœurs et de réputation équivoques arrivent à en faire partie. Mais, en général, la plus saine portion l'emporte et les gens dont la réputation est souillée et infâme n'y sont

jamais admis. C'est dans cette bonne compagnie de gens à la mode que l'on se forme aux meilleures manières comme au meilleur langage de l'endroit, car ils établissent les unes et donnent la loi à l'autre qui sont appelés désormais le langage et les manières de la bonne compagnie en l'absence de tout tribunal légal qui puisse vérifier l'un et l'autre.

Une société toute composée de personnes de la première qualité ne peut, pour cette seule raison, être appelée la bonne compagnie, à moins qu'elle ne soit, par dessus le marché, la réunion du bel air et la plus accréditée du lieu ; car les gens de qualité peuvent être aussi sots et aussi mal élevés que ceux de la dernière condition. D'un autre côté, une compagnie uniquement composée de gens d'un rang très inférieur, quels que soient leur esprit et leur mérite, ne peut jamais être appelée bonne compagnie, et en conséquence il faut peu la fréquenter sans qu'il y ait à la mépriser pour cela.

Une compagnie uniquement composée de gens de savoir, quoique fort prisée et fort respectable, ne peut avoir le titre de bonne compagnie, on ne peut y trouver la *tournure* ni les manières aisées du monde, car ils n'y vivent point. Si vous pouvez vous supporter dans une telle compagnie il est très juste que vous vous y trouviez quelquefois, et vous n'en serez que plus estimé dans les autres pour avoir une place dans celle-là. Mais en ce cas

ne vous y laissez pas enrôler, sinon on vous regarderait comme un de ces *litterati* de profession, ce qui n'est le moyen ni de briller ni de s'avancer dans le monde.

Le commerce des beaux-esprits reconnus et des poètes a de grands attraits pour la plupart des jeunes gens qui, s'ils ont de l'esprit eux-mêmes, sont charmés d'en rencontrer et, s'ils n'en ont pas, sont sottement fiers d'être du nombre de ceux qui en ont. Il faut y fréquenter avec discrétion et discernement et ne jamais s'y adonner. Le titre de bel-esprit n'a rien qui prévienne, il porte avec lui une idée de terreur. On redoute, en général, dans un cercle, un bel esprit en chair et en os, autant qu'une femme tremble à la vue d'un fusil qu'elle s'imagine prêt à partir de lui-même pour la blesser. Leur commerce est donc à cultiver, mais sans exclusion et jamais au point de vous faire passer pour un des leurs.

(*Lettre CXXXIII* — 12 *octobre* 1748).

J'ose me flatter que vous n'avez point de vices, mais si, par malheur, vous en avez, du moins, je vous en prie, contentez-vous des vôtres sans adopter ceux de personne. Je suis persuadé que cette adoption des vices d'autrui a perdu dix fois plus de jeunes gens que n'auraient fait leurs inclinations naturelles.

(*Lettre CXXXIII déjà citée*).

Parlez souvent, mais jamais trop longtemps ; de cette façon, si vous ne plaisez pas, du moins serez-vous certain de ne pas ennuyer vos auditeurs. Payez votre écot, mais ne payez jamais pour toute la compagnie, c'est un des seuls points où les gens n'aiment point à être défrayés et où chacun soit pleinement convaincu qu'il a de quoi payer lui-même...

Prenez le ton de la compagnie où vous êtes, au lieu de vouloir le lui donner. Si vous avez de l'esprit, vous pourrez le montrer, plus ou moins, sur chaque sujet que l'on vous offrira. Si vous n'en avez point, il vaut mieux être sot sur un sujet imposé par d'autres que par soi-même.

(*Lettre CXXXIV* — 19 *octobre* 1748).

Quel que soit votre caractère, il sera connu et personne ne s'en fera une idée sur votre parole. Ne vous imaginez pas que rien de ce que vous pourrez dire vous-même couvre jamais vos défauts ou ajoute du lustre à vos qualités. Au contraire, il arrivera neuf fois sur dix que celles-ci y perdront de leur éclat, et que les premiers en deviendront plus frappants.

(*Lettre CXXXIV déjà citée*).

Prenez soin que votre air ne soit jamais ni sombre ni mystérieux : non-seulement cela annonce un caractère fort peu aimable, mais cela vous ren-

dra suspect à tout le monde. Si vous faites le mystérieux on le sera aussi avec vous et vous ne saurez jamais rien. Le comble de l'habilité est d'avoir *volto sciolto* et *pensieri stretti*, c'est-à-dire un extérieur ouvert, franc, ingénu et un intérieur prudent et réservé, d'être sur vos gardes tout en laissant paraître une franchise si naturelle qu'elle engage les autres à se livrer. Soyez assuré que neuf sur dix des compagnies où vous vous trouverez tireront parti de chaque expression libre ou indiscrète si elles peuvent la tourner à leur avantage. Ayez donc autant de réserve en réalité que de franchise en apparence. Regardez toujours les gens en face lorsque vous leur parlez, sinon on pensera que vous avez quelque crime à vous reprocher ; de plus vous perdez l'avantage d'observer sur leurs physionomies l'impression que votre discours fait sur eux.

(*Lettre CXXXIV, déjà citée*).

En fait de médisance, comme en fait de vol, le recéleur est toujours jugé aussi coupable que le voleur.

(*Ibidem*).

Evitez avec soin de parler de vos affaires domestiques ou de celles d'autrui. Les vôtres ne peuvent qu'ennuyer, celles d'autrui ne vous sont rien. Le sujet est délicat, et ce serait merveille si vous ne

blessiez l'un ou l'autre à l'endroit sensible. On ne peut pas dans ces occasions se fier aux apparences, même les plus spécieuses. Elles peuvent être et sont souvent contraires à l'état réel des choses comme cela arrive entre maris et femmes, entre parents et enfants, entre amis, etc. Avec les meilleures intentions du monde, on peut blesser désagréablement.

(*Lettre CXXXV* — 29 *octobre* 1748).

Gardez-vous bien de répéter dans une compagnie ce que vous avez entendu dans une autre. Des choses qui vous paraissent indifférentes peuvent, en circulant, avoir de plus graves conséquences que vous ne pourriez l'imaginer. Il y a dans la conversation une confiance générale et tacite qui oblige chacun à n'en rien répéter, quoi qu'on ne se soit pas engagé au secret.

(*Ibidem*).

Vous trouverez dans chaque *groupe* deux figures principales, savoir : la belle dame et le beau monsieur, qui donnent en rois absolus la loi au reste de la compagnie pour ce qui regarde l'esprit, le langage, la mode et le goût. Ces deux personnages ont toujours entre eux une liaison obligée, qui peut, du moins pour le présent, aller jusqu'au tendre. La Dame regarde son empire comme fondé sur le droit divin de la Beauté, et c'est un droit

divin qui en vaut un autre auquel uu roi, un empereur ou un pape puisse prétendre. Elle demande et, en général, elle obtient une obéissance passive illimitée. Et pourquoi la refuserait-on ? Ses prétentions ne vont pas plus loin que d'établir solidement, et d'une manière incontestable, sa prééminence en beauté, en esprit, en bon ton ; peu de souverains, soit dit en passant, sont plus raisonnables. Les droits du beau Monsieur sont les mêmes, *mutatis mutandis ;* et quoiqu'à vrai dire, il ne soit pas toujours *de jure* un grand esprit, cependant, comme il est, *de facto*, l'esprit de cette compagnie, il a des titres en règle pour recevoir foi et hommage de votre part. Or chacun s'attend à tout ce que son droit comporte, s'il n'exige quelque chose de plus. La prudence vous prescrit donc de faire votre cour à ces deux souverains réunis ; et il n'y a point, que je sache, de devoir qui le défende. La rébellion, sur ce point, est extrêmement dangereuse et infailliblement punie par le bannissement et par la confiscation immédiate de tout votre esprit, de votre politesse, de votre goût et de vos manières. Par contre, si vous vous soumettez de bonne grâce, avec le secours d'un peu de flatterie, vous êtes sûr de vous procurer une forte recommandation et un passeport des plus efficaces, dans tous les états de ces deux souverains et probablement aussi dans les royaumes voisins. Avec une dose modique de sagacité, et avant que vous ayez

été une demi-heure dans ce cercle, vous aurez découvert ces deux grandes figures à la déférence, aux honneurs que toute la compagnie leur rend, à cet air d'abandon, d'insouciance et de sérénité que leur inspire le sentiment de leur puissance. Dans le cas dont je vous parle, comme dans tout autre, visez toujours à ce qui est le plus haut, fréquentez toujours le meilleur monde et adressez-vous particulièrement au personnage le plus distingué. La recherche de la pierre philosophale, dans laquelle on ne réussira jamais, a produit mille découvertes utiles, qui autrement n'auraient jamais été faites.

(*Ibidem*).

De tous les hommes que j'ai connus dans le cours de ma vie, le duc de Marlborough (et je le connaissais fort bien), possédait les grâces au suprême degré. Ce fut par elles qu'il obtint ses plus grands succès. Je me risquerai à attribuer, (quoi qu'en disent les historiens profonds qui assignent toujours aux grands événements des causes profondes) aux grâces seules la moitié au moins de la grandeur et des richesses du duc de Marlborough. Il était éminemment illettré, il écrivait mal l'anglais et le prononçait plus mal encore. Il n'avait rien de ce que l'on appelle esprit : ni vivacité, ni brillant. Il possédait, sans contredit, un bon sens parfait, un jugement sain ; mais ces qualités seules ne l'auraient guère élevé au-dessus

du poste où elles le trouvèrent, il était page de la Reine, épouse de Jacques II. Les grâces se chargèrent alors de sa fortune et de son élévation. Pendant qu'il était enseigne aux gardes, la duchesse de Cleveland, pour lors maîtresse favorite de Charles II, frappée par les grâces du jeune homme, lui donna cinq mille livres sterling, il en acheta immédiatement de mon grand-père Halifax une annuité à vie de cinq cents livres : tel fut le commencement de sa fortune. Sa figure était parfaitement belle, mais ses manières avaient un pouvoir auquel ni les hommes ni les femmes ne pouvaient résister. Ce fut par cette séduction qu'il parvint, durant toute la guerre qu'il conduisit, à tenir unies les puissances qui formaient la grande alliance et à les retenir toutes au but principal de la guerre, malgré leurs vues secrètes, leurs jalousies et leurs prétentions rivales. En quelque cour qu'il se présentât, ce qui lui arriva souvent pour stimuler les récalcitrants, il l'emporta constamment et les amena toujours à approuver ses mesures. Le pensionnaire Heinsius, un vénérable vieux ministre, blanchi dans les affaires et qui, pendant plus de quarante ans, avait gouverné la république des Provinces-Unies, Heinsius était absolument gouverné par le duc de Marlborough, et cette république s'en ressent encore aujourd'hui. Il était toujours de sang-froid et personne n'a jamais surpris la moindre altération sur son visage. Il avait le talent de refuser avec

plus d'obligeance que d'autres n'en mettent à accorder ; et ceux qui le quittaient, le plus mécontents quant au fond, étaient néanmoins enchantés de sa personne et en quelque sorte consolés par ses manières. Avec toute sa douceur et ses agréments personne au monde n'avait plus que lui le sentiment de sa situation et ne soutenait plus noblement sa dignité.

(*Lettre CXXXVI* — 18 *novembre* 1748).

Ne vous y trompez pas et ne croyez pas que ces grâces que je vous recommande si souvent et si sérieusement ne soient de mise que dans les transactions importantes et seulement les jours de gala. Elles devraient, s'il était possible, pénétrer dans toutes vos actions, dans toutes vos paroles. Si vous les négligez dans les petites occasions, elles vous abandonneront dans les grandes.

(*Ibidem*).

Personne ne s'est peut-être plus prêté que moi, dans ma jeunesse, au plaisir et à l'attrait de la bonne compagnie. Pourtant je vous assure que je trouvais toujours du temps pour les études sérieuses et quand je n'en pouvais trouver autrement, j'en prenais sur mon sommeil. J'avais pris la résolution de me lever toujours de bonne heure, quelque tard que je me fusse couché.

(*Lettre CXXXIX* — 13 *décembre* 1748).

J'avoue que je ne puis, dans l'idée que je me forme de l'esprit et du caractère d'un homme, m'empêcher de faire entrer pour quelque chose sa façon de s'habiller, et je crois que la plupart des gens jugent comme moi. Toute affectation dans l'habillement annonce, ce me semble, un défaut dans l'esprit... Que votre mise soit élégante là où l'on s'habille élégamment, soyez simple où les autres le sont, mais veillez en tout cas à ce que vos habits aillent bien et ne jettent pas de ridicule sur votre personne. Une fois habillé pour la journée, n'y pensez plus ; n'affectez nulle appréhension de déranger votre mise et que tous vos mouvements soient aussi aisés et aussi naturels que si vous étiez dans le plus simple déshabillé.

(*Lettre CXLI* — 30 *décembre* 1748).

Comme vous êtes maintenant dans un pays musical où le chant et les instruments à cordes ou à vent font non-seulement le sujet ordinaire des conversations mais accaparent encore toute l'attention, je ne puis m'empêcher de vous mettre en garde contre ces plaisirs, du moins au point où s'y jettent la plupart de vos compatriotes lorsqu'ils voyagent en Italie ; car, bien que la musique figure au nombre des arts libéraux, je la tiens pour fort illibérale. Si vous aimez la musique, écoutez-en ; allez aux opéras, aux concerts, payez des musiciens pour jouer devant vous ; mais j'insiste pour que

vous ne jouiez jamais de la flûte ni du violon vous-même. Cela place un gentleman dans une position frivole et méprisable, l'introduit en mauvaises compagnies et prend beaucoup de son temps qu'il pourrait employer plus dignement. Rien ne me mortifierait davantage que de vous voir faire votre partie dans un concert, un violon sous le menton ou la flûte à la bouche.

(*Lettre CXLVIII* — 19 *avril* 1749).

Rendez-vous absolument maître de votre humeur et de votre contenance, de sorte qu'aucun changement n'y soit perceptible quoi que vous puissiez sentir intérieurement. Peut-être y trouverez-vous quelque difficulté, mais cela n'est nullement impossible.

(*Lettre CLI* — 22 *mai* 1749).

Observez avec la dernière attention toutes les opérations de votre âme, la nature de vos passions et les différents motifs qui déterminent votre volonté ; par là vous pourrez connaître à fond tous les hommes.

(*Ibidem*).

Je vous préviens que ce n'est pas mon imagination, mais ma mémoire qui vous prescrit ces règles ; je ne vous écris point pour faire de l'esprit, mais pour vous donner des réflexions utiles.

(*Lettre CLV* — 20 *juillet* 1749).

Quiconque est admis ou recherché pour d'autres motifs que son esprit et ses manières ne sera jamais respecté : on s'en sert, voilà tout. Nous aurons un tel, car il a une belle voix ; nous inviterons un tel au bal car il danse bien ; nous aurons celui-ci à souper car il est toujours de bonne humeur ; nous inviterons tel autre parce qu'il joue gros jeu et boit copieusement. Voilà des distinctions avilissantes, des préférences mortifiantes, qui éloignent toute idée d'estime ou d'égard. Celui que l'on n'a (comme on dit) en compagnie que pour une seule chose, n'est plus que cette chose même et n'est plus considéré sous un autre aspect. Quel que soit son mérite, il ne sera jamais respecté.

(*Lettre CLVIII* — 10 *août* 1749).

Une frivole curiosité pour des bagatelles, une attention laborieuse à de petits objets, qui demandent peu ou point d'examen, rabaissent un homme ; et on le juge par là, non sans raison, incapable de grandes affaires. Le Cardinal de Retz, avec beaucoup de sagacité, jugea que le Cardinal Chigi n'était qu'un petit esprit, quand celui-ci eut dit qu'il s'était servi trois ans de la même plume et qu'elle était toujours bonne.

(*Ibidem*).

Ayez assez de réserve avec vos amis pour ne pas être à leur discrétion s'ils deviennent vos ennemis et conduisez-vous avec assez de modéra-

tion à l'égard de vos ennemis pour ne mettre aucun obstacle à ce qu'ils deviennent un jour vos amis.

(*Lettre CLIX* — 21 *août* 1759).

Lord Shaftesbury dit, avec beaucoup d'esprit, qu'il voudrait être vertueux pour sa propre satisfaction, quand bien même nul ne le saurait, comme il voudrait être propre pour l'amour de lui-même, personne ne dût-il le voir.

(*Lettre CLXVIII* — 3 *novembre* 1749).

Je crois réellement qu'après le sentiment intérieur d'une bonne action il n'y en a point de plus agréable que celui de faire une action polie.

(*Ibidem*).

Dans les compagnies mêlées tous ceux que l'on y admet sont supposés, du moins pour un temps, sur un pied d'égalité avec le reste de la société ; en conséquence, comme il n'y a aucun objet particulier de réserve ni de respect, chacun peut se donner plus de champ et être moins sur ses gardes, pourvu toutefois que l'on se tienne dans certaines limites qu'aucune considération ne doit jamais nous faire franchir... La liberté est permise mais la nonchalance et la négligence sont expressément interdites.

(*Ibidem*).

Les habitudes, les liaisons, les amitiés les plus intimes demandent pour aliment et pour soutien une dose de savoir-vivre... Les plus parfaits d'entre nous ont leurs mauvais côtés et il y a autant d'imprudence que d'impolitesse à le faire voir.

(*Lettre CLXVIII déjà citée*).

Un homme qui n'est pas bien élevé ne réussira ni dans les affaires ni dans la société.

(*Ibidem*).

Les hommes ne veulent pas être forcés d'accourir à votre service à l'instant où vous avez besoin d'eux ; si vous attendez d'eux qu'ils vous prêtent main-forte, vous devez leur procurer en retour des avantages ou du plaisir.

(*Lettre CLXIX* — 14 *novembre* 1749).

Que votre conversation avec les femmes soit toujours respectueuse mais en même temps *enjouée* et toujours accommodée à leur vanité.

(*Lettre CLXX* — 20 *novembre* 1749).

La maladresse et les procédés grossiers me choquent au point que je ne songe nullement à m'informer s'ils cachent quelque mérite.

(*Ibidem*).

Ne négligez jamais votre style, quelque langue

que vous parliez, quel que soit l'homme qui vous écoute, fût-ce même votre valet. Poursuivez les meilleurs termes et les expressions les plus heureuses que vous puissiez trouver. Ne vous contentez point de vous faire simplement comprendre; mais faites la toilette de vos pensées comme vous le feriez à votre personne, qui, fût-elle de la plus belle proportion, ne saurait décemment paraître nue ou plus mal équipée que le veut votre condition.

(*Lettre CLXXV* — 12 *décembre* 1749).

Il ne faut point supposer, parce que l'homme est un animal raisonnable, qu'il agisse toujours raisonnablement ; ou, parce qu'il a telle ou telle passion dominante, qu'il n'en suivra jamais d'autres. Nous sommes des machines compliquées et, quoique nous ayons un ressort principal qui fasse mouvoir le tout, nous avons cependant une infinité de petits rouages qui peuvent tour à tour retarder, précipiter ou parfois arrêter le mouvement.

(*Lettre CLXXVII* — 19 *décembre* 1749).

Un homme peut avoir la réputation d'être le plus honnête homme du monde : ne lui contestez point ce titre, vous passeriez pour envieux ou méchant, mais en même temps ne vous confiez pas à cette probité au point de mettre votre vie, votre fortune ou votre honneur à sa discrétion. Cet

honnête homme peut se trouver votre rival d'ambition, d'intérêt ou d'amour, trois passions qui mettent souvent la probité à de rudes épreuves, contre lesquelles elle finit souvent par faire naufrage. Commencez par analyser vous-même cet honnête homme et alors seulement vous pourrez juger jusqu'où vous pourrez, avec sécurité, vous fier à lui.

(*Ibidem*).

Les femmes sont, en général, beaucoup plus semblables l'une à l'autre que les hommes ; elles n'ont réellement que deux passions, la vanité et l'amour. Une Agrippine peut les sacrifier à l'ambition, une Messaline à la débauche, mais ces exemples sont rares et en général tout ce qu'on les voit faire et dire tend à satisfaire leur vanité ou leur amour.

(*Ibidem*).

Défiez-vous, en général, de ceux qui affectent quelque vertu à part, qui l'élèvent au-dessus de tout, et vous signifient qu'ils la possèdent exclusivement. Je dis : défiez-vous d'eux, car, pour l'ordinaire, ce sont des imposteurs. Mais ne les regardez pas toujours comme tels. J'ai quelquefois rencontré des *saints* réellement religieux, des matamores véritablement braves, des réformateurs de bonnes mœurs réellement honnêtes, et des prudes

véritablement chastes. Pénétrez vous-même dans les retraites dernières de leurs cœurs et n'adoptez jamais un homme pour ce qu'il passe ; le bruit public, bien que juste en général pour ce qui touche aux grands traits du caractère est toujours en défaut pour le détail.

(*Lettre CLXXVII déjà citée*).

César avait tous les grands vices et Caton toutes les grandes vertus que les hommes peuvent avoir. Mais César possédait les *leniores virtutes* que Caton n'avait pas et qui faisaient aimer César de ses ennemis mêmes et lui gagnèrent les cœurs de tous les hommes, en dépit de leur raison, tandis que Caton n'était pas même aimé de ses amis, malgré l'estime et le respect qu'ils ne pouvaient refuser à ses vertus.

(*Lettre CLXXVIII — 2 octobre* 1749).

Le colonel Chartres, dont vous avez dû entendre parler, et qui était bien, je crois, le coquin le plus dissolu et le plus diffamé qui fût au monde, et qui avait, par toutes sortes de crimes, amassé d'immenses richesses, était si sensible aux inconvénients d'une mauvaise réputation que je lui ai une fois entendu dire avec son laisser-aller et son impudence ordinaires, qu'il ne donnerait pas un liard de la vertu mais qu'il irait jusqu'à dix mille livres sterling pour une bonne réputation, attendu

qu'avec cela il pourrait en gagner cent mille, au lieu qu'il était tellement décrié qu'il n'avait plus d'occasions de duper personne. Est-il possible qu'un honnête homme néglige ce qu'un coquin avisé voudrait payer si cher ?

(*Lettre CLXXX* — 2 *janvier* 1750).

Les femmes ne se laissent pas prendre, comme les hommes, seulement par la beauté ; mais leur faible est de toujours donner la préférence à ceux qui leur accordent le plus d'attention.

(*Lettre CLXXXIII* — 25 *janvier* 1750).

Dans chaque grande ville il se trouve quelqu'une de ces femmes qui, par leur rang, leur beauté et leur fortune, sont à la tête de la mode. En général, elles ont été galantes, mais toujours dans les limites de la décence. L'expérience leur a appris, ainsi qu'à leurs admirateurs, les belles manières sans lesquelles elles n'auraient pu garder leur dignité et auraient été avilies par les mêmes galanteries qui les ont mises en vogue... Partout où vous vous trouverez, faites donc une cour particulière à ces femmes souveraines du beau monde ; leur recommandation sera un passeport pour tous les royaumes de la mode. Mais souvenez-vous aussi qu'elles demandent des complaisances et des attentions infinies. Il faudrait, s'il est possible, deviner et prévenir leurs petites fantaisies, leurs inclinations

et vous rendre familier et serviable, en vous offrant toujours pour faire leurs petites commissions, en les aidant à faire les honneurs de leur maison, en faisant semblant de prendre un intérêt particulier à tous leurs petits griefs, à leurs contrariétés, à leurs vues, car elles sont toujours affairées.

(*Lettre CLXXXVI* — 22 *février* 1750).

Un jeune homme qui paraît n'avoir point de volonté à soi et qui fait tout ce qu'on lui demande, passe pour un bon diable ; mais on le tient en même temps pour un nigaud.

(*Lettre CXC* — 26 *avril* 1750).

Les femmes ont un mépris souverain pour ceux qui, n'ayant ni réputation ni considération auprès des hommes, passent tout leur temps dans les ruelles ou aux toilettes. Elles les considèrent comme des meubles usés dont elles se débarrassent quand elles peuvent en avoir de meilleurs. Les femmes choisissent leurs favoris plutôt par l'oreille que par aucun autre sens, même le jugement. L'homme dont elles entendent parler le plus avantageusement par les hommes est toujours le mieux reçu d'elles. Une telle conquête flatte leur vanité et la vanité est leur passion universelle si ce n'est pas la dominante. Elles ne peuvent résister à un personnage brillant, elles se précipitent au devant du danger, dans l'espérance du triomphe,

quoiqu'ensuite, pour user, en passant, d'un terme vulgaire, elles n'attrapent qu'un Tartare dont elles deviennent le prisonnier. Mais c'est là leur affaire. Partagez votre temps entre les occupations utiles et les plaisirs élégants ; le matin paraît convenir à l'étude, aux affaires ou aux conversations sérieuses avec des personnes d'un rang ou d'un avoir distingués ; non pas que j'exclue une heure par hasard à une toilette. A partir du dîner l'affaire du jour est le plaisir, à moins que des affaires importantes, qu'on ne doit jamais sacrifier aux amusements, n'interviennent. Dans la bonne compagnie on met toujours une certaine délicatesse dans les plaisirs de la table, qui ne vont jamais aux excès ni aux éclats. Les spectacles, les bals, les soupers, les conversations gaies, en aimable compagnie, finissent bien les soirées, pour ne point parler des tendres regards que vous pourrez diriger, et des soupirs que vous pourrez offrir dans toutes ces occasions à quelque divinité propice ou dédaigneuse, dont la réputation et les manières ne puissent jamais déshonorer ni corrompre les vôtres. Voilà la vie d'un homme de sens et de plaisir : par cette manière de distribuer votre temps, par ce choix de vos plaisirs vous tiendrez à la fois aux affaires et au beau monde.

(*Lettre CXCII* — 8 *mai* 1750).

Il faut écarter toute timidité, toute mauvaise

honte, toute complaisance servile pour l'opinion des autres. La Bruyère dit : " On ne vaut dans ce monde que ce que l'on veut valoir. " On doit procéder dans le monde selon ce principe, ayant soin seulement d'éviter les apparences et les signes extérieurs de la vanité.

(*Lettre CXCIV — 25 mai* 1750).

Le bon sens doit distinguer ce qui est impossible de ce qui est seulement difficile ; la dextérité et la persévérance restent maîtresses du terrain par un moyen ou par un autre. On peut gagner les hommes et les femmes à peu près par tous les moyens.

(*Lettre CXCV — 5 juin* 1750).

Jouissez des plaisirs de la jeunesse, vous ne pouvez mieux faire, mais avec le raffinement et la dignité d'un homme d'esprit. Qu'ils élèvent votre réputation au lieu de l'avilir, qu'ils soient en un mot les plaisirs d'un gentleman. Qu'ils soient goûtés avec vos égaux au moins, ou mieux avec vos supérieurs et principalement avec des Français.

(*Lettre CCII*).

Les froides nations du Nord considèrent les Français comme un peuple frivole qui siffle, chante et danse toujours. Il s'en faut de beaucoup que cette idée soit vraie, quoique bien des petits-

maîtres semblent la justifier. Mais ces petits-maîtres mûris par l'âge et l'expérience se transforment souvent en gens fort capables. Le nombre de grands capitaines et d'hommes d'Etat aussi bien que d'excellents auteurs que la France a produits est une preuve certaine que les Français ne sont pas ce peuple frivole à tête vide que représentent les préjugés des peuples du Nord.

(*Ibidem*).

Je ne puis m'empêcher de réfléchir à ce qu'en diraient un grave et lourd personnage ou un pédant retiré du monde s'ils voyaient cette lettre. Ils regarderaient cela avec le dernier mépris et diraient qu'un père pourrait trouver de meilleurs sujets d'instruction pour son fils. Je l'admettrais si je ne vous avais jamais donné et si vous n'étiez capable de recevoir de meilleurs avis ; mais si l'on a pris tous les soins possibles pour former votre cœur et éclairer votre esprit et, je l'espère, non sans succès, je répondrai à ces solides messieurs que toutes ces choses qu'ils prennent pour des riens, forment collectivement ce je ne sais quoi d'agréable, cet ensemble qu'ils n'ont pas et qu'ils ne peuvent goûter chez les autres. Le mot *aimable* n'est pas plus connu dans leur langage que la chose ne l'est dans leurs manières. Un grand usage du monde, une grande attention, un grand désir de plaire peuvent seuls le procurer, et ce n'est pas

peu de chose. C'est parce que tant de vieilles gens traitent cela de bagatelles ou n'y pensent pas du tout que tant de jeunes gens sont si grossiers et si mal élevés. Les parents, avec une parfaite indifférence, leur donnent seulement cette éducation générale de l'école, de l'université et des voyages, sans juger et souvent sans être capables de juger quels progrès ils ont faits sur ces différents théâtres. Ils s'en consolent nonchalamment en répétant que leurs fils seront comme ceux des autres, et c'est ce qui arrive en effet, et non pour leur bien. Ils ne se donnent aucune peine pour corriger les habitudes puériles et niaises de l'école, ni les mauvaises manières de l'université, ni la pétulance frivole et superficielle, l'unique fruit qu'ils rapportent de leurs voyages. Comme ils ne leur parlent jamais de ces défauts, personne autre ne s'en mêle; de sorte qu'ils les tournent en habitudes sans jamais entendre ni savoir que ce sont des indécences choquantes. Je vous l'ai souvent dit, il n'y a qu'un père qui puisse prendre la liberté de reprendre un jeune homme déjà grand sur ces négligences ou ces défauts de conduite. L'amitié la plus intime, sans le secours de l'autorité paternelle, ne peut autoriser cette liberté. Je puis donc dire en vérité que vous êtes heureux d'avoir en moi un moniteur éclairé, sincère et amical. Rien ne m'échappera, j'épierai vos défauts afin de les corriger, avec autant de soin que je tâcherai de découvrir vos qualités afin d'y

applaudir et de les récompenser, avec cette différence que je proclamerai celle-ci en public et que je ne parlerai jamais des autres que dans une lettre ou en tête-à-tête avec vous. Je ne vous déconcerterai jamais en compagnie et j'espère que vous ne me donnerez jamais occasion d'être décontenancé à votre sujet, ce qui arriverait si vous aviez un seul des défauts dont j'ai parlé.

(*Lettre CCIII* — 12 *novembre* 1750).

Ne vous en laissez pas imposer par la mode ni par des cliques que vous pourrez fréquenter ; mais essayez de toutes ces différentes espèces avant que de les recevoir en paiement au coin du bon sens et de la raison et soyez bien persuadé que rien n'est plus beau que le vrai. Tout brillant qui ne résulte pas de la solidité de la pensée n'est qu'un faux brillant. Le mot italien sur le diamant est bien vrai à cet égard : *quanto più sodezza, tanto più splendore.*

Tout ceci n'empêche pas que vous ne deviez vous conformer extérieurement aux modes et aux tons des différentes compagnies où vous vous trouverez. Parlez épigrammes avec les petits-maîtres ; sentiments faux avec les caillettes ; et galimatias avec les beaux-esprits par état. A la bonne heure, à votre âge, ce n'est pas à vous à donner le ton à la compagnie, mais au contraire à le prendre. Examinez bien pourtant et pesez tout

cela en vous-même ; distinguez bien le faux du vrai et ne prenez pas le clinquant du Tasse pour l'or de Virgile.

Vous trouverez en même temps à Paris des auteurs et des compagnies très solides. Vous n'entendrez point des fadaises, du précieux, du guindé chez Madame de Monconseil, ni aux hôtels de Matignon et de Coigny où elle vous présentera. Le président de Montesquieu ne vous parlera pas pointes ; son livre de l'Esprit des Lois écrit en langue vulgaire vous plaira et vous instruira également.

Fréquentez le théâtre quand on y jouera les pièces de Corneille, de Racine et de Molière, où il n'y a que du naturel et du vrai. Je ne prétends pas par là donner l'exclusion à plusieurs pièces modernes qui sont admirables et en dernier lieu *Cénie*, pièce pleine de sentiments vrais, naturels, et dans lesquels on se reconnaît.

Voulez-vous connaître les caractères du jour ? Lisez les ouvrages de Crébillon le fils et de Marivaux. Le premier est un peintre excellent, le second a beaucoup étudié et connaît bien le cœur, peut-être même un peu trop. *Les égarements du cœur et de l'esprit* par Crébillon est un livre excellent dans ce genre ; les caractères y sont bien marqués ; il vous amusera infiniment et ne vous sera pas inutile. *L'Histoire japonaise de Tanzaï et de Néadarné* du même auteur est une aimable extravagance et

parsemée de réflexions très justes ; enfin vous trouverez bien à Paris de quoi vous former un goût sûr et juste, pourvu que vous ne preniez pas le change.

(*Lettre CCV* — 24 *décembre* 1750, *écrite en français*).

Il paraît ridicule de vous dire, et cela pourtant est très vrai, que votre maître de danse est actuellement l'homme le plus important d'Europe pour vous.

(*Lettre CCVI* — 3 *janvier* 1751).

Le grand point, à Paris, auquel toute autre considération doit céder la place, c'est de devenir un homme à la mode, d'être parfaitement élevé sans cérémonie, aisé sans indolence, ferme et assuré avec modestie, agréable sans affectation, insinuant sans bassesse, gai sans éclat, franc sans indiscrétion et secret sans mystères ; savoir le temps et le lieu qui conviennent pour faire chaque chose et faire tout ce que vous faites avec l'air d'un homme de condition. On n'apprend pas tout cela aussi aisément qu'on peut se l'imaginer ; il y faut du temps et de l'étude. Le monde est un immense in-folio qui demande au lecteur beaucoup de temps et d'attention. Vous n'avez encore lu que quatre ou cinq pages de ce grand livre.

(*Lettre CCVII* — 14 *janvier* 1751).

Une chose à laquelle il faut veiller, c'est votre entrée dans un appartement et la façon de se présenter dans une compagnie ; la première impression en dépend et c'est souvent la plus durable. Ceux qui se présentent bien ont un certain air de dignité sans apparence d'orgueil qui gagne les cœurs et fait respecter.

(*Lettre CCVIII* — 21 *janvier* 1751).

Dans votre commerce avec les femmes aussi bien qu'avec les hommes, une *certaine douceur* a beaucoup d'attrait, c'est là ce qui constitue ce caractère dont on parle tant en France pour le priser si hautement, je veux dire l'*aimable*. Cette douceur ce sent mieux qu'elle ne se définit : c'est un agréable composé de divers ingrédients, souplesse, complaisance sans manières serviles, un air de bienveillance dans l'expression et dans le visage, même si vous différez d'avis avec celui qui vous parle. Observez avec soin ceux qui ont cette douceur qui vous charme, vous et les autres ; votre bon sens vous mettra bientôt à même d'en découvrir les divers ingrédients. Il faut que vous soyez particulièrement attentif à cette douceur, lors même que vous êtes obligé de refuser ce qu'on vous demande ou de dire ce qui ne vous peut être agréable à ceux qui sont devant vous. C'est ce qu'on appelle dorer la pilule.

(*Lettre CCVIII déjà citée*).

Les visites de pure forme, les dîners et les soupers d'invitations cérémonieuses ne sont pas ce qu'il vous faut et n'ajoutent rien à vos liaisons ni à votre instruction ; mais entrer, sortir sans gêne et à toute heure d'une maison, voilà ce qui forme le commerce agréable et utile de la société.

(*Ibidem*).

Un homme de bon sens, quelque pressé qu'il soit, ne fait jamais les choses sens dessus dessous, parce qu'il sait qu'il est impossible de bien faire ce qu'on fait ainsi. Il a peut-être hâte de dépêcher une affaire, mais il a soin que cette hâte ne l'empêche de la bien faire. Les petits esprits sont bousculés lorsque l'objet se trouve, et souvent, trop fort pour eux. Ils courent, ils s'effraient, ils s'embrouillent, ils veulent faire tout à la fois et ne font rien du tout. Un homme de sens prend le temps nécessaire pour bien faire ce dont il est chargé et son empressement à dépêcher une affaire ne paraît que par la continuité de son application ; il poursuit son objet avec calme et fermeté et le finit avant qu'il en commence un autre.

(*Lettre CCIX* — 28 *janvier* 1751).

Comme je pense sans cesse à tout ce qui vous touche, une chose me frappe dont il est nécessaire de dire un mot, afin d'obvier à toutes les difficultés qu'elle pourrait semer sur votre chemin, la voici :

comme vous faites tous les jours de nouvelles connaissances à Paris, il est impossible que vous fréquentiez les anciennes aussi souvent que lorsque vous n'en aviez pas d'autres... mais prenez garde de ne leur donner aucun sujet de penser que vous les négligez pour des connaissances plus hautes et plus brillantes, ce serait de l'imprudence et de l'ingratitude à vous qu'on ne vous pardonnerait pas. Voyez-les souvent sans demeurer aussi longtemps qu'autrefois. Dites-leur que vous êtes fâché de les quitter si tôt, mais que vous avez tels ou tels engagements que la politesse ne vous permet pas de rompre, en insinuant que vous aimeriez mieux rester auprès d'elles. En un mot, tâchez de vous faire autant d'amis et aussi peu d'ennemis que possible.

(*Lettre CCIX déjà citée*).

Un homme qui fait parade de son mérite est un fat et celui qui ne le connaît pas est un sot... La manière fait toute la différence : ce qui serait impudence sous une forme n'est qu'une assurance convenable et décente sous une autre.

(*Lettre CCX* — 4 *février* 1751).

Une résolution froide et bien prise doit montrer que, lorsque vous avez droit de commander, vous voulez être obéi ; mais, en même temps, la manière douce et polie d'exiger cette obéissance en fera

presqu'un plaisir et adoucira, autant qu'il est possible, le sentiment mortifiant de l'infériorité.

(*Lettre CCXIII* — 1er *mars* 1751).

Il y a des gens qui ne peuvent prendre sur eux d'être coulants et civils envers ceux qui sont leurs rivaux, leurs compétiteurs ou leurs opposants, quoique, sans ces circonstances accidentelles, ils fussent disposés à les aimer et à les estimer. Ils leur témoignent de la froideur, de la rudesse en compagnie, courent après leurs moindres fautes pour les exposer, et se font ainsi des ennemis irréconciliables de ceux qui n'étaient que des adversaires fortuits. C'est un désavantage excessif que la mauvaise humeur dans les affaires où l'on ne peut réussir sans politique et sans jugement.

(*Ibidem*).

Je vous ai écrit dans une de mes lettres précédentes que j'avais présenté à la Chambre des Lords un *bill* pour corriger et réformer notre calendrier *julien* et pour adopter le *grégorien*. Je vais vous rendre compte tout au long de cette affaire, cela donnera lieu à des réflexions qui, je l'espère, vous profiteront et que je crains que vous n'ayez pas encore faites.

Il était notoire que le calendrier julien était erroné et qu'il avait surchargé l'année solaire de onze jours de trop. Le pape Gregoire XIII corri-

gea cette erreur. La réforme qu'il fit du calendrier fut d'abord adoptée par toutes les puissances catholiques de l'Europe et ensuite par les princes protestants ; la Russie, la Suède et l'Angleterre ne s'y sont pas encore conformées. Il n'était pas selon moi, très honorable pour l'Angleterre de persister dans cette erreur grossière et reconnue, surtout en pareille compagnie. Tous ceux qui avaient des correspondances étrangères de commerce ou de politique en ressentaient les inconvénients. Je me décidai donc à tenter cette réforme. Je consultai les gens de loi les plus habiles, les plus habiles astronomes, avec lesquels je fabriquai ce bill. Mais ici commença pour moi le difficile. Je devais présenter le bill qui était naturellement composé du jargon des gens de robe et de calculs astronomiques que j'ignorais également. Cependant il était absolument nécessaire de faire croire à la Chambre des Lords que j'entendais quelque chose à la matière et de leur faire croire qu'ils l'entendaient eux-mêmes quelque peu, ce qu'ils ne risquaient guère. J'aurais pu aussi bien parler celtique ou esclavon qu'astronomie et ils m'auraient entendu également. Je résolus donc de faire mieux que de parler du sujet ; au lieu de les instruire, je m'attachai à leur plaire. Je leur donnai donc un précis historique des calendriers depuis celui des Egyptiens jusqu'au grégorien, les amusant de temps en temps par de petits épisodes; mais j'étais particulièrement atten-

tif au choix des mots, à l'harmonie et à la rondeur des phrases, à l'élocution et à l'action. Cela réussit et réussira toujours. Ils crurent que je les instruisais parce que je leur plaisais. Il s'en trouva même pour dire que je leur avais expliqué clairement le sujet et Dieu sait si j'ai essayé de le faire. Lord Macclesfield qui avait eu la plus grande part à la rédaction de ce bill et qui est un des plus grands mathématiciens et un des plus célèbres astronomes de l'Europe, parla ensuite avec une supériorité infinie, en homme maître de son sujet, et s'expliqua avec toute la clarté que peut admettre une matière aussi embrouillée, mais, comme par le style et par la diction il ne me valait pas, ce qui devait arriver arriva : on me donna presque généralement et fort injustement la préférence.

Toute assemblée nombreuse est *peuple*, cohue, quels que soient les individus qui la composent. On ne doit jamais parler raison ou bons sens à la cohue ; ses passions, ses sentiments, ses différents intérêts sont les seuls objets auxquels on doit s'attacher.

(*Lettre CCXV* — 18 *mars* 1751).

Le poids sans lustre est du plomb. Il vaut mieux parler élégamment bagatelles à la femme la plus frivole qu'un bon sens rude et grossier à l'homme le plus solide ; il vaut mieux ramasser un éventail galamment que de donner mille livre sterling d'un

air gauche ; et il vaut mieux refuser une faveur d'un air gracieux que de l'accorder lourdement. La manière est tout dans chaque chose ; c'est par vos manières seulement que vous pourrez plaire et, par conséquent, grandir. Tout votre grec ne vous avancera jamais du grade de secrétaire à celui d'envoyé et de là à celui d'ambassadeur ; mais vos manières, votre façon de vous produire et votre air, s'il est bon, le peuvent probablement. Votre maître à danser peut vous être plus utile qu'Aristote. Sur ma parole, j'aimerais mieux que vous eussiez le style et l'éloquence de lord Bolingbroke en écrivant et en parlant que toute l'érudition de l'Académie des Sciences, de la Société Royale et des deux Universités réunies.

(*Ibidem*).

Dans les affaires méditées et graves on cache, ou du moins on s'efforce de cacher son caractère ; les plaisirs, au contraire, le découvrent et le cœur s'échappe et cesse d'être sous la garde du jugement. Ce sont là quelquefois des occasions propices pour des négociateurs avisés.

(*Lettre CCXVI — 25 mars* 1751).

Mettez-vous sur le pied d'une intimité aisée, familière, mais polie dans toutes les maisons françaises où vous êtes introduit. ...Faites connaissance, autant que vous pourrez, avec les gens de

cour, et observez soigneusement avec quelle politesse ils diffèrent d'avis, avec quelle civilité ils se haïssent, comme ils paraissent aisés et libres dans la multiplicité de leurs affaires et comme ils savent saisir l'occasion de les ramener à propos au milieu de leurs plaisirs.

(*Ibidem*).

Presque tout sujet, dans le monde, a son à propos de temps et de lieu, et il n'y en a pas qui soit au-dessus ou au-dessous de la discussion. Le point est de bien en parler ; les sujets les plus frivoles donnent à un homme d'esprit l'occasion de le montrer. *L'usage du grand monde* peut seul vous apprendre cela.

C'était le caractère distinct et heureux d'Alcibiade qu'il pouvait, selon l'occasion et avec toute l'aisance possible, adopter les mœurs et les manières les plus différentes, les plus opposées, comme si elles lui étaient naturelles. Préparez-vous pour le grand monde comme faisaient les athlètes pour leurs exercices ; huilez votre esprit et vos manières, si je puis dire, pour leur donner la souplesse, la flexibilité nécessaire : la force seule ne réussit pas, comme les jeunes gens sont portés à la croire.

(*Lettre CCXIX* — 22 *avril* 1751).

Un arc nouveau doit toujours être tendu ; quand il a vieilli et s'est formé, on peut alors le relâcher de temps en temps.

(*Lettre CCXX* — 2 *mai* 1751).

Les hommes se laissent gouverner plutôt par les apparences que par les réalités ; vis-à-vis de l'opinion mieux vaudrait être réellement dur et brusque avec l'apparence de la douceur et de la souplesse que le contraire.

(*Lettre CCXXI* — 6 *mai* 1751).

Que vous dit Madame du Pin ? L'on m'assure qu'elle est encore belle ; je sais qu'elle l'était, il y a quelques années. Elle a de l'esprit, de la lecture, des manières, de la délicatesse ; un pareil arrangement serait à votre honneur et à votre avantage. Elle s'attendra à trouver en vous tout le savoir-vivre, toute la délicatesse qu'elle vous portera, et comme elle a passé l'éclat de la jeunesse elle écoutera peut-être de bon gré votre histoire si vous la lui dites bien. Pour un attachement, je la préférerais à la petite Blot. Mais pour une pure galanterie je donnerais la préférence à la dernière. Tout cela peut se concilier et *l'une n'empêche pas l'autre.*

(*Lettre CCXXIII* — 16 *mai* 1751).

Qu'entendez-vous par votre " Si j'osais " ? Qu'est-ce qui vous empêche d'oser ? On ose toujours quand il y a espérance de succès et l'on ne perd rien à oser quand même il n'y en a pas. Un honnête homme sait oser, et quand il faut oser, il ouvre la tranchée par des travaux, des soins, des attentions ; s'il n'en est pas délogé d'abord, il

avance toujours à l'attaque de la place même. Après de certaines approches, le succès est infaillible et il n'y a que les nigauds qui en doutent et qui ne le tentent pas... Ne craignez donc rien : soyez galant homme, parlez bien et l'on vous écoutera. Si l'on ne vous écoute pas, revenez plusieurs fois à la charge et si la place n'est pas déjà prise, soyez sûr qu'à la longue elle est prenable.

(*Lettre CCXXIV* — 23 *mai* 1751,
écrite en français).

Soyez convaincu que *la politesse*, *la tournure et la douceur dans les manières*, qu'on ne peut acquérir que dans les cours, ne sont pas des objets aussi frivoles que quelques-uns le disent ou le croient. Ces agréments sont un bien au fond : ils préviennent des maux réels, forment, embellissent, consolident les amitiés, imposent des bornes à la haine, introduisent la bonne humeur et la bienveillance dans les familles où le manque de politesse et de douceur est communément la première cause de discorde.

(*Lettre CCXXV* — 6 juin 1751).

J'aimerais bien mieux vous voir passionnément épris d'une fieffée coquette de condition qui danserait avec vous, vous dégourdirait, vous assouplirait et vous polirait, que de vous voir réciter par cœur Platon et Aristote. Une heure à Versailles, à

Compiègne, à Saint-Cloud vous profitera plus à présent que trois heures dans votre cabinet avec les meilleurs livres qui aient jamais été écrits.

(*Lettre CCXXX — 30 juin* 1751).

Je vous fais souvenir de prendre congé de vos amis, de vos connaissances et de vos maîtresses, si vous en avez, à Paris, de façon que tous soient désireux et même impatients de vous revoir. Assurez-les que vous n'êtes pas moins empressé de les revoir et faites-le de façon à ce qu'ils pensent que vous parlez sérieusement, c'est-à-dire *avec onction et une espèce d'attendrissement.* Evitez cependant autant que vous pourrez de vous charger de commissions pour votre retour à Paris. Je sais par expérience qu'elles sont fort incommodes, communément coûteuses et qu'on les fait rarement de manière à contenter les personnes qui vous les ont données.

(*Lettre CCXXXII — 15 juillet* 1751).

Les affaires ne demandent pas de conjurations cabalistiques, ni des talents surnaturels comme les gens qui n'y sont pas le pensent. De la méthode, de l'activité, et de la discrétion poussent plus loin un homme d'un solide bon sens que des facultés éminentes qui manqueraient de ce point d'appui. *Par negotiis neque supra*, c'est le véritable caractère d'un homme d'affaires, mais cela implique une

attention ferme, point d'absences, une flexibilité, une souplesse d'esprit qui se portent d'un objet à l'autre sans être absorbées par aucun.

Soyez sur vos gardes contre la pédanterie et l'affectation de paraître affairé, où donnent les jeunes gens dans l'orgueil de leur rôle. Ils font les pensifs, se plaignent du poids des affaires, font les mystérieux et semblent gros de secrets qu'ils ne soupçonnent même pas. Au contraire ne parlez d'affaires qu'à ceux avec qui vous en traitez et apprenez à paraître libre et de loisir lorsque vous êtes le plus affairé. De toutes choses le *volto sciolto* et les *pensieri stretti* est la plus nécessaire.

(*Lettre CCXXXIII* — 19 *décembre* 1751).

Il y a un habit de cour comme un habit de noces sans lequel vous ne pouvez être reçu.

(*Lettre CCXXXIX*— 14 *février* 1752).

Un homme de condition doit connaître ce que j'appellerai les classiques dans chaque langue tels que Boileau, Corneille, Racine, Molière, etc. en français, Milton, Dryden, Pope, Swift, etc. en anglais, l'Arioste, le Tasse et Boccace en italien ; s'il y a des auteurs de ce genre en allemand, c'est ce que j'ignore et, dans tous les cas, je ne tiens pas à le savoir.

(*Lettre CCXLI* — 2 *mars* 1752).

Vous n'avez pas la moindre idée du soin que la santé réclame ; et quoique je ne souhaite pas faire de vous un valétudinaire, il faut que je vous dise que la santé la plus robuste ne se conserve qu'au prix d'un peu d'attention.

(*Lettre CCXLII — 5 mars* 1752).

On croit généralement qu'il y a beaucoup de mots synonymes dans chaque langue, mais ceux qui étudient les langues avec attention savent le contraire. Ils aperçoivent quelque petite différence, quelque distinction entre tous ces mots qu'on appelle communément synonymes : l'un a toujours plus d'énergie et de délicatesse que l'autre. Il en est de même avec les hommes ; ils sont tous semblables en général, mais en particulier il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement.

(*Lettre CCXLIII —* 16 *mars* 1752).

Lorsqu'il s'agit de gagner les gens, souvenez-vous qu'il n'y a rien de petit.

(*Lettre CCXLIX —* 23 *juin* 1752).

Un jeune homme doit être sage sans affecter de le paraître, et un vieillard doit le paraître, qu'il le soit ou non.

(*Lettre CCLI*),

J'ose avancer qu'il y a peu de capitaines d'infan-

terie qui ne soient de meilleure compagnie que ne furent jamais Descartes ou sir Isaac Newton. J'honore fort et je respecte ces génies supérieurs ; mais je souhaite de converser avec des gens de ce monde qui paient leur écot dans la société en enjouement, en savoir-vivre, et en connaissance des hommes. Dans la vie commune on a plus souvent besoin de petite monnaie et d'argent que d'or.

(*Lettre CCLV* — 19 *septembre* 1752).

J'ai connu bien des gens patronnés et avancés par ceux qui n'avaient d'autre raison pour cette préférence qu'une longue habitude avec eux.

(*Ibidem*).

Les plus habiles négociateurs ont toujours été les hommes les plus polis et les mieux élevés du monde ; ils ont même été ce que les femmes appellent des hommes charmants.

(*Lettre CCLVII* — 29 *septembre* 1752).

Un ministre à l'étranger ne peut jamais être un homme d'affaires consommé s'il n'est en même temps homme de plaisir. Ses plaisirs lui servent à finir la moitié de ses affaires ; il arrive à ses vues peut-être plus directement et sans trop se rendre suspect aux bals, aux soupers, aux assemblées, aux parties, par ses intrigues avec les femmes et les liaisons qu'il forme insensiblement avec les hommes à ces heures d'amusement et d'abandon.

(*Lettre CCLVII déjà citée*).

Souvenez-vous qu'il n'y a que deux procédés dans le monde pour un homme de condition qui a de l'esprit : ou une politesse extrême ou une guerre ouverte. Si un homme vous fait un affront grossier ou vous insulte à dessein, vengez-vous, mais s'il ne fait autre chose que de vous nuire, la meilleure façon de vous venger est d'être extrêmement civil à son égard quoiqu'en même temps vous le traversiez dans ses entreprises et lui rendiez la pareille avec usure. Il n'y a là ni perfidie, ni dissimulation. Le cas serait différent si vous faisiez à cet homme des professions d'estime et d'amitié ; non seulement je condamne, mais j'abhorre cette conduite. Mais les actes de civilité ne sont, de consentement universel, qu'une conformité à la coutume pour le repos et les convenances de la société dont on ne doit pas troubler les agréments par des ressentiments et des jalousies particulières. Pour moi, quoique je ne voulusse, à aucun prix, céder à un compétiteur, je me piquerais de lui témoigner plus de civilité qu'à un autre. En premier lieu ce procédé met infailliblement tous les *rieurs* de votre côté, ce qui est un parti considérable, de plus cette conduite plaît à tous ceux que vous voulez gagner, hommes ou femmes, qui ne manqueront jamais de dire en cette occasion qu'ils sont obligés d'avouer que vous vous êtes très bien comporté dans toute l'affaire. Le monde juge par l'apparence des choses et non par leur réalité. Celui

qui prend soin d'avoir toujours raison dans les petites choses peut se permettre d'avoir quelquefois un peu tort dans les grandes. Sur dix personnes il y en a neuf qui regardent la civilité comme marque d'un bon naturel et qui prennent des attentions pour de bons offices...

(*Lettre CCLVIII.* — 29 *Septembre* 1752).

Il faut que vous tâchiez d'acquérir ce grand talent, et qui est si rare, celui de haïr avec bonne grâce et d'aimer avec prudence ; de n'avoir aucune querelle irréconciliable par des symptômes de colère déplacés et inutiles et d'avoir soin qu'aucune amitié ne soit dangereuse, en cas de rupture, par des confidences indiscrètes et hasardées.

(*Lettre CCLVIII déjà citée*).

Il faut que vous embrassiez l'homme que vous haïssez si vous ne pouvez vous justifier en l'assommant ; autrement vous avouez l'injure que vous ne pouvez pas venger. Un cocu sage (et il y en a beaucoup de tels à Paris) cache ses cornes lorsqu'il ne peut s'en servir pour vous éventrer, et il n'ira pas ajouter au triomphe de celui qui l'en a gratifié en se mettant à en jouer sans résultat. Une ignorance simulée est souvent une partie très nécessaire de la science du monde.

(*Lettre CCLXIII* — 15 *janvier* 1753).

Il est bon de paraître ignorer ce que les gens s'offrent à vous dire, et lorsqu'on vous dit : " N'avez-vous pas appris telle chose ? " de répondre " Non " et de les laisser continuer quoique vous sachiez ce qu'ils croient vous appendre. Il y en a qui prennent plaisir à débiter des nouvelles, parce qu'ils pensent qu'ils ont le talent de bien narrer, d'autres parce qu'ils se piquent de sagacité dans la découverte. Il y en a qui aiment à faire voir qu'on a eu, bien à tort, confiance en eux : tous ces gens-là seraient désappointés et fâchés si vous leur disiez " oui ". Paraissez toujours ignorant (à moins que vous n'ayez affaire à un ami intime) de tous les sujets de scandale et de calomnie, les auriez-vous entendus mille fois. Les parties lésées regardent le recéleur du même œil que le voleur : lorsque la conversation tourne là, faites le sceptique, quoique vous en soyez solidement persuadé, et prenez toujours parti pour atténuer le mal. Mais cette feinte ignorance doit cacher des informations très sûres et c'est là probablement le plus sûr moyen de se les procurer. La plupart des hommes ont la vanité d'afficher leur supériorité sur les autres, fût-ce pour un instant et pour des bagatelles ; de sorte qu'ils vous disent ce qu'il faudrait taire, plutôt que de ne pas laisser entendre qu'ils sont en état de dire ce que d'autre ne savent pas. En outre, cette feinte ignorance vous fera passer pour un homme qui n'est pas curieux et qui

n'a aucun dessein. Cependant pêchez aux faits, et prenez la peine de savoir ce qui se passe ; mais pêchez judicieusement, non point à tous les moments et rarement par des questions directes, ce qui mettrait les gens sur leurs gardes et les fatiguerait à la longue. Mais parfois affectez un air d'assentiment à des choses que vous voulez savoir, sur quoi il se trouvera quelqu'un pour avoir le bon office de vous apprendre la vérité. Une autre fois, affectez d'en savoir bien long afin d'en apprendre au moins ce qu'il vous en faut. Mais évitez les questions directes, autant que vous pouvez. Tout cet art indispensable dans le monde exige une attention constante, de la présence d'esprit et un air d'indifférence.

(*Lettre CCLXIII déjà citée.*)

Les jeunes gens sont portés naturellement à surfaire les hommes et les choses faute de les bien connaître. Vous les estimerez moins à proportion que vous les connaîtrez mieux... Jusqu'à ce que vous connaissiez l'espèce par expérience il n'y a pas, je pense, d'homme ou de chose qui puisse vous en donner plus vite une indée plus juste que le Duc de la Rochefoucauld. Son petit livre des *Maximes* sur lequel je vous recommande de jeter les yeux tous les jours de votre vie pendant quelques instants, est, je le crains, un portrait trop exact et trop ressemblant de la nature humaine.

J'avoue qu'il semble la ravaler ; mais mon expérience ne m'a pas convaincu que ce soit sans raison.

(*Lettre CCLXXIII— 15 février* 1754).

Pour gouverner les hommes, il ne faut pas les surfaire, et pour plaire à un auditoire, il ne faut pas en avoir une trop haute opinion.

(*Ibidem*).

Il y a peu de pères qui s'inquiètent beaucoup de leurs enfants, ou du moins la plupart s'inquiètent plus de leur argent et par conséquent se contentent de leur donner au plus juste prix l'éducation ordinaire, c'est-à-dire l'école jusqu'à dix-huit ans, l'université jusqu'à vingt et deux ans pour courir la poste à travers quelques villes d'Europe, et n'attendent que le moment où leurs nigauds reviennent chez eux pour les marier et, comme ils disent, pour les fixer.

Parmi ceux qui aiment réellement leurs enfants il y en a peu qui sachent les aimer : ils les gâtent par des cajoleries tant qu'ils sont jeunes et les grondent plus tard de ce qu'ils sont gâtés. D'autres aiment leurs enfants comme des mères et ne font attention qu'à leur santé et à leur corps, sur quoi repose l'espoir de la famille ; ils célèbrent leur jour de naissance et se réjouissent, comme les sujets du Grand Mogol, à mesure qu'ils augmentent de volume. D'autres ne pensent, comme ils disent,

qu'à l'essentiel et voient croître à plaisir dans leurs héritiers leurs faiblesses et leurs défauts favoris. J'espère et je crois que j'ai évité ces erreurs dans l'éducation que je vous ai donnée. Aucune faiblesse de ma part n'en a retardé le progrès, aucune parcimonie ne l'a fait languir, aucune rigueur ne l'a faussée. Mon dessein a été de poser pour fondement des connaissances solides et étendues : je n'ai rien épargné pour cela, mais je savais que cela seul ne suffisait pas et qu'il fallait se mettre ensuite à orner et embellir l'édifice. A ce dessein je vous ai répandu dans le monde et vous avez été votre maître à un âge où les autres vivent dans la crapule à l'université ou sont envoyés à l'étranger sous la tutelle de quelque pédant écossais maussade et grossier. C'était là le seul moyen de vous faire acquérir ces manières, cet air et ces grâces qui font briller le mérite, et sans lesquelles toutes les vertus morales et le savoir sont perdus dans les cours et le beau monde et y sont, je le crains, plutôt un obstacle.

(*Lettre CCLXVII* — 27 *mai* 1752).

LORD CHESTERFIELD
(Trad. T. Lascaris)

Cf. : Le Comte de Chesterfield, par Philarète Chasles. Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1845.

Le Comte de Chesterfield et ses lettres a son filleul, par G. Valbert. Revue des Deux Mondes, 1r octobre 1890.

Le Comte de Chesterfield, par C.-A. Sainte-Beuve, (Causeries du lundi, II. — 1850).

— Diverses traductions de ces lettres ont déjà paru (Paris, 1775 ; 1842 ; 1856) dans des éditions aujourd'hui épuisées.

INCIPIT

L'ANNONCE FAITE A MARIE

MYSTÈRE

EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE

PERSONNAGES

ANNE VERCORS
JACQUES HURY
PIERRE DE CRAON

LA MÈRE
VIOLAINE
MARA

COMPARSES

PROLOGUE

La grange de Combernon. C'est un vaste édifice aux piliers carrés, avec des charpentes en ogives qui viennent s'y appuyer. Tout est vide, sauf le fond de l'aile de droite qui est encore rempli de paille ; brins de paille par terre, le sol de terre battue. Au fond grande porte à deux battants ménagée dans le mur épais, avec un appareil compliqué de barres et de serrures. Sur les vantaux sont peintes les images barbares de Saint Pierre et de Saint Paul, l'un tenant les clefs, l'autre le glaive. Un gros cierge de cire jaune fixé au pilier sur une patte de fer les éclaire.

Tout le drame se passe à la fin d'un Moyen-Age de convention, tel que les poëtes du Moyen-Age pouvaient se figurer l'antiquité.

Fin de la nuit et premières heures de la matinée.

Entre sur un gros cheval un homme vêtu d'un manteau noir avec une valise en croupe, PIERRE DE CRAON. Son ombre gigantesque et mouvante se dessine derrière lui sur le mur, le sol et les piliers.

VIOLAINE tout-à-coup sort au-devant de lui de derrière un pilier. Elle est grande et mince, les pieds nus, vêtue d'une robe de grosse laine, la tête coiffée d'un linge à la fois paysan et monastique.

VIOLAINE, *levant en riant vers le cavalier ses deux mains avec les index croisés.* — Halte, seigneur cavalier ! Pied à terre !

PIERRE DE CRAON. — Violaine !

VIOLAINE. — Tout beau, maître Pierre ! Est-ce ainsi qu'on décampe de la maison comme un voleur sans saluer honnêtement les dames ?

PIERRE DE CRAON. — Violaine, retirez-vous. Il fait nuit pleine encore et nous sommes seuls ici tous les deux.

Et vous savez que je ne suis pas un homme tellement sûr.

VIOLAINE. — Je n'ai pas peur de vous, maçon ! N'est pas un mauvais homme qui veut !

On ne vient pas à bout de moi comme on veut!

Pauvre Pierre ! vous n'avez même pas réussi à me tuer.

Avec votre mauvais couteau ! Rien qu'une petite coupure au bras dont personne ne s'est aperçu.

PIERRE DE CRAON. — Violaine, il faut me pardonner.

VIOLAINE. — C'est pour cela que je suis ici.

PIERRE DE CRAON.— Vous êtes la première

femme que j'aie touchée. Le diable m'a saisi tout d'un coup, qui profite de l'occasion.

VIOLAINE. — Mais vous m'avez trouvée plus forte que lui !

PIERRE DE CRAON. — Violaine, je suis ici plus dangereux qu'alors.

VIOLAINE. — Allons-nous donc nous battre de nouveau ?

PIERRE DE CRAON. — Ma seule présence par elle-même est funeste.

(Silence.)

VIOLAINE. — Je ne vous entends pas.

PIERRE DE CRAON. — N'avais-je pas assez de pierres à assembler et de bois à joindre et de métaux à réduire ?

Mon œuvre à moi, pour que tout d'un coup

Je porte la main sur l'œuvre d'un autre et convoite une âme vivante avec impiété ?

VIOLAINE. — Dans la maison de mon père et de votre hôte ! Seigneur ! qu'aurait-on dit si on l'avait su ? Mais je vous ai bien caché.

Et chacun comme auparavant vous prend pour un homme sincère et irréprochable.

PIERRE DE CRAON. — Dieu juge le cœur sous l'apparence.

VIOLAINE. — Ceci restera donc à nous trois.

PIERRE DE CRAON. — Violaine !

VIOLAINE. — Maître Pierre ?

PIERRE DE CRAON. — Mettez-vous là près de ce cierge que je vous regarde bien.

(Elle se place en souriant sous le cierge. Il la regarde longuement.)

VIOLAINE. — Vous m'avez bien regardée ?

PIERRE DE CRAON. — Qui êtes-vous, jeune fille, et quelle est donc cette part que Dieu en vous s'est réservée,

Pour que la main qui vous touche avec désir et la chair même soit ainsi

Flétrie, comme si elle avait approché le mystère de sa résidence ?

VIOLAINE. — Que vous est-il donc arrivé depuis un an ?

PIERRE DE CRAON. — Le lendemain même de ce jour que vous savez...

VIOLAINE. — Eh bien ?

PIERRE DE CRAON. — ... J'ai reconnu à mon flanc le mal affreux.

VIOLAINE. — Le mal, dites-vous ? Quel mal ?

PIERRE DE CRAON. — La lèpre même dont il est parlé au livre de Moïse.

VIOLAINE. — Qu'est-ce que la lèpre ?

PIERRE DE CRAON. — Ne vous a-t-on jamais parlé de cette femme autrefois qui vivait seule dans les roches du Géyn

Toute voilée du haut en bas et qui avait une cliquette à la main ?

VIOLAINE. — C'est ce mal-là, maître Pierre?

PIERRE DE CRAON. — Il est de nature telle
Que celui qui l'a conçu dans toute sa malice
Doit être mis à part aussitôt,
Car il n'est homme vivant si peu gâté que la lèpre ne puisse y prendre.

VIOLAINE. — Comment donc restez-vous parmi nous en liberté ?

PIERRE DE CRAON. — L'Evêque me l'a dispensé, et vous voyez que je suis rare et peu fréquent,

Sauf à mes ouvriers pour les ordres à donner, et mon mal est encore couvert et masqué.

Et qui sans moi mènerait à leurs noces ces naissantes églises dont Dieu m'a remis la charge ?

VIOLAINE. — C'est pourquoi l'on ne vous a point vu cette fois à Combernon ?

PIERRE DE CRAON. — Je ne pouvais m'exempter de revenir ici,

Car mon office est d'ouvrir le flanc de Monsanvierge

Et de fendre la paroi à chaque fois qu'un vol nouveau de colombes y veut entrer de l'Arche haute dont les guichets ne sont que vers le ciel seul ouverts !

Et cette fois nous amenions à l'autel une illustre hostie, un solennel encensoir,

La Reine elle-même, mère du Roi, montant en sa personne,

Pour son fils défait de son royaume.

Et maintenant je m'en retourne à Rheims.

VIOLAINE. — Faiseur de portes, laissez-moi vous ouvrir celle-ci.

PIERRE DE CRAON. — N'y avait-il à la ferme personne autre pour me rendre ce service ?

VIOLAINE. — La servante aime à dormir et m'a remis les clefs sans peine.

PIERRE DE CRAON. — N'avez-vous pas crainte et horreur du lépreux ?

VIOLAINE. — Dieu est là qui me sait garder.

PIERRE DE CRAON. — Donnez-moi donc la clef.

VIOLAINE. — Laissez-moi faire ! Vous ne connaissez pas la manière de ces vieilles portes.

Eh bien ! me prenez-vous pour une belle demoiselle

Dont les doigts effilés ne connaissent rien de plus rude que l'éperon du nouveau chevalier, léger comme un os d'oiseau, pour lui en armer le talon?

Vous allez voir !

(Elle ouvre les deux serrures qui grincent et tire les verrous.)

PIERRE DE CRAON. — Cette ferraille est fort rouillée.

VIOLAINE. — On ne passe plus par cette porte. Mais le chemin par là est plus court.

(Elle approche la barre avec effort.)

J'ai ouvert la porte !

PIERRE DE CRAON.— Qui tiendrait contre un tel assaillant ?

Quelle poussière ! le vieux vantail dans toute sa hauteur craque et s'ébranle,

Les épeires noires fuient, les vieux nids croulent,
Et tout enfin s'ouvre par le milieu.

(La porte s'ouvre. On voit par la baie la campagne couverte de prairies et de moissons dans la nuit.
Faible lueur au levant.)

VIOLAINE. — Cette petite pluie a fait du bien à tout le monde.

PIERRE DE CRAON. — La poussière du chemin sera couchée.

VIOLAINE, *à voix basse, affectueusement.* — Paix sur vous, Pierre !

(Silence. — Et tout soudain, sonore et clair et très haut dans le ciel, le premier coup de l'Angelus.— PIERRE ôte son chapeau et tous deux font le signe de la croix.
VIOLAINE, les mains jointes et la figure vers le ciel, d'une voix admirablement limpide et pénétrante :)

Regina Cœli, lætare, alleluia !

(Second coup.)

PIERRE DE CRAON, *à voix sourde.* — *Quia quem meruisti portare, alleluia !*

(Troisième coup.)

VIOLAINE. — *Resurrexit sicut dixit, alleluia !*

PIERRE DE CRAON. — *Ora pro nobis Deum.*

(Pause.)

VIOLAINE. — *Gaude et lætare, Virgo Maria, alleluia!*

PIERRE DE CRAON. — *Quia resurrexit Dominus vere, alleluia!*

(Volée de l'Angelus.)

PIERRE DE CRAON, *très bas.* — *Oremus. Deus qui per resurrectionem Filii tui Domini Nostri Jesu Cristi mundum lætificare dignatus es, præsta, quæsumus, ut per ejus Genitricem Virginem Mariam perpetuæ capiamus gaudia vitæ. Per eumdem Dominum Nostrum Jesum Cristum qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus per omnia sæcula sæculorum.*

VIOLAINE. — *Amen.*

(Tous deux se signent.)

PIERRE DE CRAON. — Comme l'Angelus sonne de bonne heure !

VIOLAINE. — On dit là-haut Matines en pleine nuit comme chez les Chartreux.

PIERRE DE CRAON. — Je serai ce soir à Rheims.

VIOLAINE. — Vous savez bien le chemin ? Cette haie-ci d'abord,

Et puis cette maison basse dans le bosquet de sureaux sous lequel vous verrez cinq ou six ruches.

Et cent pas plus loin vous joignez la Route Royale.

(Pause.)

PIERRE DE CRAON. — *Pax tibi.*

Comme toute la création est avec Dieu dans un mystère profond !

Ce qui était caché redevient visible avec Lui et je sens sur mon visage un souffle d'une fraîcheur de rose.

Loue ton Dieu, terre bénite, dans les larmes et l'obscurité !

Le fruit est pour l'homme, mais la fleur est pour Dieu et la bonne odeur de tout ce qui naît.

Ainsi de la sainte âme cachée l'odeur comme de la feuille de menthe a décelé sa vertu.

Violaine qui m'avez ouvert la porte, adieu ! je ne retournerai plus vers vous.

O jeune arbre de la science du Bien et du Mal, voici que je commence à me séparer parce que j'ai porté la main sur vous,

Et déjà mon âme et mon corps se divisent, comme le vin dans la cuve mêlé à la grappe meurtrie !

Qu'importe ? Je n'avais pas besoin de femme. Je n'ai point possédé de femme corruptible.

L'homme qui a préféré Dieu dans son cœur,

quand il meurt, il voit cet Ange qui le gardait.

Le temps viendra bientôt qu'une autre porte se dissolve,

Quand celui qui a plu à peu de gens en cette vie s'endort, ayant fini de travailler, entre les bras de l'Oiseau éternel :

Quand déjà au travers des murs diaphanes de tous côtés apparaît le sombre Paradis,

Et que les encensoirs de la nuit se mêlent à l'odeur de la mèche infecte qui s'éteint.

VIOLAINE. — Pierre de Craon, je sais que vous n'attendez pas de moi des " Pauvre homme!" et de faux soupirs, et des " Pauvre Pierre ".

Car à celui qui souffre, les consolations d'un consolateur joyeux ne sont pas de grand prix, et son mal n'est pas pour nous ce qu'il est pour lui.

Souffrez avec Notre-Seigneur.

Mais sachez que votre action mauvaise est effacée,

En tant qu'il est de moi, et que je suis en paix avec vous,

Et que je ne vous méprise et abhorre point parce que vous êtes atteint et malade,

Mais je vous traiterai comme un homme sain et Pierre de Craon, notre vieil ami, que je révère, aime et crains.

Je vous le dis. C'est vrai.

PIERRE DE CRAON. — Merci, Violaine.

VIOLAINE. — Et maintenant j'ai à vous demander quelque chose.

PIERRE DE CRAON. — Parlez.

VIOLAINE. — Quelle est cette belle histoire que mon père nous a racontée ? Quelle est cette " Justice " que vous construisez à Rheims et qui sera plus belle que Saint-Remy et Notre-Dame ?

PIERRE DE CRAON. — C'est l'église que les métiers de Rheims m'ont donné à construire sur l'emplacement de l'ancien Parc-aux-Ouilles,

Là où l'ancien Marc-de-l'Evêque a été brûlé cet antan.

Premièrement pour remercier Dieu de sept étés grasses dans la détresse de tout le Royaume,

Les grains et le fruit à force, la laine bon marché et belle,

Les draps et le parchemin bien vendus aux marchands de Paris et d'Allemagne.

Secondement pour les libertés acquises, les privilèges conférés par le Roi Notre Sire,

L'ancien mandat contre nous des évêques Félix II et Abondant de Cramail

Rescindé par le Pape,

Le tout à force d'épée claire et des écus champenois.

Car telle est la république chrétienne, non point de crainte servile,

Mais que chacun ait son droit, selon qu'il est bon à l'établir, en diversité merveilleuse,

Afin que la charité soit remplie.

VIOLAINE. — Mais de quel Roi parlez-vous et de quel Pape ? Car il y en a deux et l'on ne sait qui est le bon.

PIERRE DE CRAON. — Le bon est celui qui nous fait du bien.

VIOLAINE. — Vous ne parlez pas comme il faut.

PIERRE DE CRAON. — Pardonnez-moi. Je ne suis qu'un ignorant.

VIOLAINE. — Et d'où vient ce nom qui est donné à la nouvelle paroisse ?

PIERRE DE CRAON. — N'avez-vous jamais entendu parler de Sainte Justice qui fut martyrisée du temps de l'Empereur Julien dans un champ d'anis ?

(Ces graines que l'on met dans notre pain d'épices à la foire de Pâques).

Essayant de détourner les eaux d'une source souterraine pour nos fondations,

Nous avons retrouvé son tombeau avec ce titre sur une dalle cassée en deux : JUSTITIA ANCILLA DOMINI IN PACE.

Le frêle petit crâne était fracassé comme une noix, c'était un enfant de huit ans,

Et quelques dents de lait tiennent encore à la mâchoire.

De quoi tout Rheims est dans l'admiration, et maints signes et miracles suivent le corps

Que nous avons placé en chapelle, attendant le terme de l'œuvre.

Mais nous avons laissé les petites dents comme une semence sous le grand bloc de base.

VIOLAINE. — Quelle belle histoire ! Et le père nous disait aussi que toutes les dames de Rheims donnent leurs bijoux pour la construction de la Justice ?

PIERRE DE CRAON. — Nous en avons un grand tas et beaucoup de Juifs autour comme mouches.

(VIOLAINE tient les yeux baissés, tournant avec hésitation un gros anneau d'or qu'elle porte au quatrième doigt.)

PIERRE DE CRAON. — Quel est cet anneau, Violaine ?

VIOLAINE. — Un anneau que Jacques m'a donné.

(Silence.)

PIERRE DE CRAON. — Je vous félicite.

(Elle lui tend l'anneau.)

VIOLAINE. — Ce n'est pas décidé encore. Mon père n'a rien dit.

Eh bien ! c'est ce que je voulais vous dire.

Prenez mon bel anneau qui est tout ce que j'ai et Jacques me l'a donné en secret.

PIERRE DE CRAON. — Mais je ne le veux pas !

VIOLAINE. — Prenez-le vite, car je n'aurai plus la force de m'en détacher.

(Il prend l'anneau.)

PIERRE DE CRAON. — Que dira votre fiancé ?

VIOLAINE. — Ce n'est pas mon fiancé encore tout-à-fait.

L'anneau en moins ne change pas le cœur. Il me connaît. Il m'en donnera un autre en argent,

Celui-ci était trop beau pour moi.

PIERRE DE CRAON, *l'examinant.* — Il est d'or végétal, comme on savait les faire jadis avec un alliage de miel.

Il est facile comme la cire et rien ne peut le rompre.

VIOLAINE. — Jacques l'a trouvé dans la terre en labourant, dans un endroit où l'on ramasse parfois de vieilles épées toutes vertes et de jolis morceaux de verre.

J'avais crainte à porter cette chose païenne qui appartient aux morts.

PIERRE DE CRAON. — J'accepte cet or pur.

VIOLAINE. — Et baisez pour moi ma sœur Justice.

PIERRE DE CRAON, *la regardant soudain et comme frappé d'une idée.* — Est-ce tout ce que vous avez à me donner pour elle ? un peu d'or retiré de votre doigt ?

VIOLAINE. — Cela ne suffit-il pas à payer une petite pierre ?

PIERRE DE CRAON. — Mais Justice est une grande pierre elle-même.

VIOLAINE, *riant.* — Je ne suis pas de la même carrière.

PIERRE DE CRAON. — Celle qu'il faut à la base n'est point celle qu'il faut pour le faîte.

VIOLAINE. — Une pierre, si j'en suis une, que ce soit cette pierre active qui moud le grain accouplée à la meule jumelle.

PIERRE DE CRAON. — Et Justitia aussi n'était qu'une humble petite fille près de sa mère

Jusqu'à l'instant que Dieu l'appela à la confession.

VIOLAINE. — Mais personne ne me veut aucun mal ! Faut-il que j'aille prêcher l'Evangile chez les Sarrazins ?

PIERRE DE CROAN. — Ce n'est point à la pierre de choisir sa place, mais au Maître de l'Œuvre qui l'a choisie.

VIOLAINE. — Loué donc soit Dieu qui m'a donné la mienne tout de suite et je n'ai plus à la chercher. Et je ne lui en demande point d'autre.

Je suis Violaine, j'ai dix-huit ans, mon père s'appelle Anne Vercors, ma mère s'appelle Elisabeth,

Ma sœur s'appelle Mara, mon fiancé s'appelle Jacques. Voilà, c'est fini, il n'y a plus rien à savoir.

Tout est parfaitement clair, tout est réglé d'avance et je suis très contente.

Je suis libre, je n'ai à m'inquiéter de rien, c'est un autre qui me mène, le pauvre homme, et qui sait tout ce qu'il y a à faire !

Semeur de clochers, venez à Combernon ! nous vous donnerons de la pierre et du bois, mais vous n'aurez pas la fille de la maison !

Et d'ailleurs n'est-ce pas ici déjà maison de Dieu, terre de Dieu, service de Dieu ?

Est-ce que notre charge n'est pas du seul Mon-

sanvierge que nous avons à nourrir et garder, fournissant le pain, le vin et la cire,

Relevant de cette seule aire d'anges à demi déployés ?

Ainsi comme les hauts Seigneurs ont leur colombier, nous avons le nôtre aussi, reconnaissable au loin.

PIERRE DE CRAON. — Jadis passant dans la forêt de Fisme j'ai entendu deux beaux chênes qui parlaient entre eux,

Louant Dieu qui les avait faits inébranlables à la place où ils étaient nés.

Maintenant à la proue d'un drôme l'un fait la guerre aux Turcs sur la mer Océane,

L'autre coupé par mes soins au travers de la Tour de Laon

Soutient Jehanne la bonne cloche dont la voix s'entend à dix lieues.

Jeune fille, dans mon métier on n'a pas les yeux dans sa poche. Je reconnais la bonne pierre sous les genévriers et le bon bois comme un maître-pivert ;

Tout de même les hommes et les femmes.

VIOLAINE. — Mais pas les jeunes filles, maître Pierre ! Ça, c'est trop fin pour vous.

Et d'abord il n'y a rien à connaître du tout.

PIERRE DE CRAON, *à demi-voix.* — Vous l'aimez bien, Violaine ?

VIOLAINE, *les yeux baissés.* — C'est un grand mystère entre nous deux.

PIERRE DE CRAON. — Bénie sois-tu dans ton chaste cœur !

La sainteté n'est pas d'aller se faire lapider chez les Turcs ou de baiser un lépreux sur la bouche,

Mais de faire le commandement de Dieu aussitôt,

Qu'il soit

De rester à notre place, ou de monter plus haut.

VIOLAINE. — Ah, que ce monde est beau et que je suis heureuse !

PIERRE DE CRAON, *à demi-voix.* — Ah, que ce monde est beau et que je suis malheureux !

VIOLAINE, *levant le doigt vers le ciel.* — Homme de la ville, écoutez !

(Pause.)

Entendez-vous tout là-haut cette petite âme qui chante ?

PIERRE DE CRAON. — C'est l'alouette !

VIOLAINE. — C'est l'alouette, alleluia ! L'alouette de la terre chrétienne, alleluia, alleluia!

L'entendez-vous qui crie quatre fois de suite hi ! hi ! hi ! hi ! plus haut, plus haute !

La voyez-vous, les ailes étendues, la petite croix véhémente, comme les séraphins qui ne sont qu'ailes sans aucuns pieds et une voix perçante devant le trône de Dieu ?

PIERRE DE CRAON. — Je l'entends.

Et c'est ainsi qu'une fois je l'ai entendue à l'aurore, le jour que nous avons dédié ma fille, Notre-Dame de la Couture,

Et il lui brillait un peu d'or, à la pointe extrême de cette grande chose que j'avais faite, comme une étoile neuve !

VIOLAINE. — Pierre de Craon, si vous aviez fait de moi à votre volonté,

Est-ce que vous en seriez plus joyeux maintenant, ou est-ce que j'en serais plus belle ?

PIERRE DE CRAON. — Non, Violaine.

VIOLAINE. — Et est-ce que je serais encore cette même Violaine que vous aimiez ?

PIERRE DE CRAON. — Non pas elle, mais une autre.

VIOLAINE. — Et lequel vaut mieux, Pierre?

Que je vous partage ma joie, ou que je partage votre douleur ?

PIERRE DE CRAON. — Chante au plus haut du ciel, alouette de France !

VIOLAINE. — Pardonnez-moi, parce que je suis trop heureuse, parce que celui que j'aime

M'aime, et je suis sûre de lui, et je sais qu'il m'aime, et tout est égal entre nous.

Et parce que Dieu m'a faite pour être heureuse et non point pour le mal et aucune peine.

PIERRE DE CRAON. — Va au ciel d'un seul trait !

Quant à moi pour monter un peu il me faut tout l'ouvrage d'une cathédrale et ses profondes fondations.

VIOLAINE. — Et dites-moi que vous pardonnez à Jacques parce qu'il va m'épouser.

PIERRE DE CRAON. — Non, je ne lui pardonne pas.

VIOLAINE. — La haine ne vous fait pas de bien, Pierre, et elle me fait du chagrin.

PIERRE DE CRAON. — C'est vous qui me faites parler. Pourquoi me forcer à montrer l'affreuse plaie qu'on ne voit pas ?

Laissez-moi partir et ne m'en demandez pas davantage. Nous ne nous reverrons plus.

Tout de même j'emporte son anneau !

VIOLAINE. — Laissez votre haine à la place et je vous la rendrai quand vous en aurez besoin.

PIERRE DE CRAON. — Mais aussi, Violaine, je suis bien malheureux !

Il est dur d'être un lépreux et de porter avec soi la plaie infâme et de savoir que l'on ne guérira pas et que rien n'y fait,

Mais que chaque jour elle gagne et pénètre, et d'être seul et de supporter son propre poison, et de se sentir tout vivant corrompre,

Et non point, la mort, seulement une fois et dix fois la savourer, mais sans en rien perdre jusqu'au bout l'affreuse alchimie de la tombe !

C'est vous qui m'avez fait ce mal par votre beauté, car avant de vous voir j'étais pur et joyeux,

Le cœur à mon seul travail et idée sous l'ordre d'un autre.

Et maintenant que c'est moi qui commande à mon tour et de qui l'on prend le dessin,

Voici que vous vous tournez vers moi avec ce sourire plein de poison.

VIOLAINE. — Le poison n'était pas en moi, Pierre !

PIERRE DE CRAON. — Je le sais, il était en moi, et il y est toujours et cette chair malade n'a pas guéri l'âme atteinte !

O petite âme, est-ce qu'il était possible que je vous visse sans que je vous aimasse ?

VIOLAINE. — Et certes vous avez montré que vous m'aimiez.

PIERRE DE CRAON. — Est-ce ma faute si le fruit tient à la branche ?

Et quel est celui qui aime qui ne veut avoir tout de ce qu'il aime ?

VIOLAINE. — Et c'est pourquoi vous avez essayé de me détruire ?

PIERRE DE CRAON. — L'homme outragé aussi a ses ténèbres comme la femme.

VIOLAINE. — En quoi vous ai-je manqué ?

PIERRE DE CRAON. — O image de la Beauté éternelle, tu n'es pas à moi !

VIOLAINE. — Je ne suis pas une image ! Ce n'est pas une manière de dire les choses !

PIERRE DE CRAON. — Un autre prend en vous ce qui était à moi.

VIOLAINE. — Il reste l'image.

PIERRE DE CRAON. — Un autre me prend Violaine et me laisse cette chair atteinte et cet esprit dévoré !

VIOLAINE. — Soyez un homme, Pierre !

Soyez digne de la flamme qui vous consume !

Et s'il faut être dévoré que ce soit sur un candélabre d'or comme le Cierge Pascal en plein chœur pour la gloire de toute l'Eglise !

PIERRE DE CRAON. — Tant de faîtes sublimes ! Ne verrai-je jamais celui de ma petite maison dans les arbres ?

Tant de clochers dont l'ombre en tournant écrit l'heure sur toute une ville ! Ne ferai-je jamais le dessin d'un four et de la chambre des enfants ?

VIOLAINE. — Il ne fallait pas que je prisse pour moi seul ce qui est à tous.

PIERRE DE CRAON. — Quand sera la noce, Violaine ?

VIOLAINE. — A la Saint-Michel, je suppose, lorsque la moisson est finie.

PIERRE DE CRAON. — Ce jour-là quand les cloches de Monsanvierge se seront tues, prêtez l'oreille et vous m'entendrez bien loin de Rheims répondre.

VIOLAINE. — Qui prend soin de vous là-bas?

PIERRE DE CRAON. — J'ai toujours vécu comme un ouvrier ; une botte de paille me suffit entre deux pierres, un habit de cuir, un peu de lard sur du pain.

VIOLAINE. — Pauvre Pierre !

PIERRE DE CRAON. — Ce n'est pas de cela qu'il faut me plaindre ; nous sommes à part.

Je ne vis pas de plain pied avec les autres hommes, toujours sous terre avec les fondations ou dans le ciel avec le clocher.

VIOLAINE. — Eh bien ! Nous n'aurions pas fait ménage ensemble ! Je ne puis monter au grenier sans que la tête me tourne.

PIERRE DE CRAON. -- Cette église seule sera ma femme qui va être tirée de mon côté comme une Eve de pierre, dans le sommeil de la douleur.

Puissé-je bientôt sous moi sentir s'élever mon vaste ouvrage, poser la main sur cette chose indestructible que j'ai faite et qui tient ensemble dans toutes ses parties, cette œuvre bien fermée que j'ai construite de pierre forte afin que le principe y commence, mon œuvre que Dieu habite !

Je ne descendrai plus ! C'est moi qu'à cent pieds au-dessous sur le pavé quadrillé un paquet de jeunes filles enlacées désigne d'un doigt aigu !

VIOLAINE. — Il faut descendre. Qui sait si je n'aurai pas besoin de vous un jour ?

PIERRE DE CRAON. — Adieu, Violaine, mon âme, je ne vous verrai plus !

VIOLAINE. — Qui sait si vous ne me verrez plus ?

PIERRE DE CRAON. — Adieu, Violaine !

Que de choses j'ai faites déjà ! Quelles choses il me reste à faire et suscitation de demeures !

De l'ombre avec Dieu.

Non point les heures de l'Office dans un livre mais les vraies avec une cathédrale dont le soleil successif fait de toutes les parties lumière et ombre !

J'emporte votre anneau,

Et de ce petit cercle je vais faire une semence d'or !

" Dieu a fait séjourner le déluge " comme il est dit au psaume du baptême,

Et moi entre les parois de la Justice je contiendrai l'or du matin !

La lumière profane change mais non point celle que je décanterai sous ces voûtes,

Pareille à celle de l'âme humaine pour que l'hostie réside au milieu.

L'âme de Violaine, mon enfant, en qui mon cœur se complaît.

Il y a des églises qui sont comme des gouffres, et d'autres qui sont comme des fournaises,

Et d'autres si juste combinées, et de tel art tendues, qu'il semble que tout sonne sous l'ongle.

Mais celle que je vais faire sera sous sa propre

ombre comme de l'or condensé et comme une pyxide pleine de manne !

VIOLAINE. — O maître Pierre, le beau vitrail que vous avez donné aux moines de Climchy !

PIERRE DE CRAON. — Le verre n'est pas de mon art, bien que j'y entends quelque chose.

Mais avant le verre, l'architecte par la dispotion qu'il sait

Construit l'appareil de pierre comme un filtre dans les eaux de la Lumière de Dieu,

Et donne à tout l'édifice son orient comme à une perle.

(MARA VERCORS est entrée et les observe sans qu'ils la voient.)

— Et maintenant adieu ! Le soleil est levé, je devrais déjà être loin.

VIOLAINE. — Adieu, Pierre !

PIERRE DE CRAON. — Adieu ! Violaine !

VIOLAINE. — Pauvre Pierre !

(Elle le regarde, les yeux pleins de larmes, hésite et lui tend la main. Il le saisit et pendant qu'il la tient dans les siennes elle se penche et le baise sur le visage.

MARA fait un geste de surprise et sort.

PIERRE DE CRAON et VIOLAINE sortent, chacun de leur côté.)

(*A suivre*) PAUL CLAUDEL.

NOTES

SUR LA TOMBE DE BRUNETIÈRE.

On a souvent peine à voir en Brunetière autre chose que le polémiste passionné, prompt à l'affirmation et toujours prêt à écarter les objections d'un geste un peu trop autoritaire. Seul un homme qui l'avait longtemps fréquenté pouvait nous convaincre en parlant des hésitations de Brunetière. Voici comment s'est exprimé sur sa tombe son élève M. Joseph Bédier :

" Brunetière fut toujours possédé du désir de choisir entre les systèmes un système, et de s'y arrêter. Il s'y essaya plusieurs fois, avec des scrupules infinis. Il le savait bien, que quand il laissait se déployer la redoutable puissance dialectique qui était en lui, il suivait ses syllogismes jusqu'au bout, là où ils le menaient, et qu'il obéissait à leurs conclusions comme si elles eussent été des données immédiates de la conscience. De là son souci d'éprouver à fond chaque idée avant de la faire sienne, d'en faire le tour et de la pénétrer. Plusieurs fois pourtant, il crut se fixer en une doctrine définitive. Faut-il rappeler par exemple qu'en 1890 il donnait à la philosophie de Schopenhauer une adhésion solennelle et retentissante, et qu'en 1892 encore, ayant loué Bayle " d'avoir affranchi la morale des religions positives ", il appelait de ses vœux le jour, prochain, disait-il, " où ce philosophe oublié redeviendrait un maître des esprits ? " Mais ces systèmes ne lui fournirent que des abris provisoires. Il pouvait bien répéter à ses élèves le grand précepte :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;

mais lui, c'est sa loi même qu'il cherchait encore après l'avoir trouvée, et la paix, l'a-t-il jamais connue ? D'un effort toujours repris, d'une âme inassouvie, pascalienne, il se combattait lui-même ; il n'a jamais polémisé que contre lui-même, l'infatigable polémiste, contre les idées dont il redoutait ou souhaitait tour à tour qu'elles prissent sur lui de l'empire, opposant sans cesse à ses croyances des " difficultés de croire ", et c'est de cet effort qu'il a donné à ses élèves le spectacle émouvant. Mais cette inquiétude, c'est la loi des grands cœurs ; ce besoin intérieur de se critiquer soi-même, de se déprendre de soi, de se renouveler, c'est le principe des grandes initiatives scientifiques, c'est le ressort de tout héroïsme, c'est l'aiguillon de toute sainteté. "

* * *

L'ASSOCIÉE *de Lucien Muhlfeld* (Calmann Lévy).

Lucien Muhlfeld connaissait Paris. Il avait bien étudié certains milieux factices parmi lesquels un écrivain nouveau d'abord se plaît, s'efforce et s'enfièvre, puis se rebute, souffre et s'irrite. Tout jeune encore — il mourut à trente ans — il avait pu diagnostiquer chez certains êtres, dans leurs manières et leurs propos et parfois jusque dans leurs cœurs, les déformations qu'infligent la fréquentation du " monde ", les exigences d'une carrière, la poursuite d'une grande situation... Muhlfeld possédait, à un degré très remarquable, le don d'observation — une observation directe, cinglante, presqu'agressive. Ses formules brillantes et laconiques, qui ne suggèrent pas infiniment mais dénoncent avec évidence ; ses croquis au trait visible et ramassé, évoquent à la fois le Taine de *Thomas Graindorge* et le Forain de *Doux Pays*. Plus malicieux d'ailleurs que chagrin, moins indigné que diverti, cet observateur aime à s'effacer devant un

moraliste dont l'expérience sa résume en une philosophie spirituelle et détachée.

L'Associée est un livre plein d'esprit, d'ingéniosité, de talent; un livre de beaucoup d'aplomb et même d'autorité, de beaucoup d'*intelligence*. De trop d'intelligence, peut-être. Car il me semble, en le lisant, que la description psychologique y remplace presque toujours la peinture des sentiments; que la théorie y supplante l'action ; l'explication le drame ; et que la netteté d'esprit de l'auteur, sa clairvoyance nous séparent, pour ainsi dire, de ses personnages. Je sais bien que leur caractère est de raisonner beaucoup et qu'à force de raisonnement ils arrivent à s'isoler d'eux-mêmes, c'est-à-dire à ne plus ressentir très à fond ce qu'ils ressentent ; je sais qu'en regard du tragique obscur on peut concevoir un tragique lucide, un tragique de spéculation et de conversation, dont le ressort serait précisément dans cette déperdition des forces profondes par l'abus de la raison, dans ce déracinement de l'esprit. Et je pense que Lucien Muhlfeld, en écrivant *l'Associée*, s'appliquait moins à composer un vrai roman qu'à conduire une analyse, où sa maîtrise éclate.

Aussi n'entendais-je pas, tout à l'heure, formuler une critique, mais exprimer un goût personnel... J'aime les livres où l'on sent que l'auteur est entré presque malgré lui, par une fièvre, un désir, un besoin de peindre certaines figures, de partager certaines aventures, de souffrir certaines passions, de sympathiser avec une vie étrangère qui ne lui est pas encore tout entière connue. Il s'avance dans son œuvre à tâtons, avec l'anxiété, le tremblement et l'exaltation de la découverte. L'élan de son esprit recule les confins de la poursuite, au lieu de les rapprocher. Il n'est pas toujours sûr de comprendre ce qui se crée autour de lui. Je ne suis jamais certain d'avoir épuisé le sens de sa parole. Tant nous avons besoin, l'un et l'autre, d'intelligence et de mystère, c'est-à-dire de vérité. Et s'il s'efforce constamment de maîtriser son sujet, cependant pour me satisfaire il faudra qu'il n'y réussisse pas toujours, qu'il n'y réussisse

pas infailliblement ; il faudra que sa matière lui résiste dans le moment qu'il la possède le mieux, et qu'elle soit dominée mais non réduite.

C'est une grande facilité, c'est aussi une grande restriction pour le romancier que d'opérer sur des *vérités psychologiques*, que de s'appuyer sur une *donnée* — en fût-il l'inventeur — que de se servir d'une découverte. Elle préexiste à son œuvre, et l'engage. Elle lui retire la spontanéité, la gratuité, le jeu. D'avance elle en définit la portée, en en limitant le dessein.

Le dessein de l'*Associée* est nettement préconçu. C'est une *question* envisagée sous ses divers aspects, qu'il s'agit de traiter, sinon de résoudre : la question du mariage, ou plutôt du ménage, de l'accord, de la communion possible entre deux êtres. Elle se pose et se discute, parfois avec un dogmatisme un peu sec (la conversation dans le train entre Tellier, sa femme et leur ami Thirion), parfois avec un enjoûment délicat et profond (l'excellent dialogue entre Geneviève et l'abbé Compagnon), souvent avec une gravité si urgente, une sensibilité si vraie (les entretiens de Geneviève avec Marie Broutet, à la fin du volume) que les termes du problème se confondent avec la péripétie du drame, et la tension intellectuelle avec l'avidité pathétique que met un cœur vieilli à se désabuser.

Si précise soit la direction imprimée par l'auteur à son développement, si net le reflet du conflit dans la conscience de ses personnages, cependant il faut savoir gré à Lucien Muhlfeld de n'avoir pas présenté son livre sous la forme d'une thèse sociale. Le débat humain ne cesse d'y régner. Une femme lutte pour son bonheur. L'impossibilité à laquelle elle se brise ne vient pas d'une circonstance fortuite, d'une fatalité extérieure. Elle ne gît même pas dans une particularité de sa nature ou de celle de son mari, dans un mauvais assemblage. Elle est un simple fait humain, universel ; elle tient à la vie même, à la durée, à l'essence de la condition et de l'amour humains ; elle relève de cette " loi de transformation " dont parlait Ibsen.

Après tant d'autres, Geneviève Tellier rêvait d'être véritablement la " moitié " de l'homme qu'elle aime ; elle se flattait, mieux qu'une autre, d'y réussir. Plus elle a d'ingéniosité, d'énergie, d'exigence, de valeur et de dignité, mieux elle se sentira rejetée, diminuée, frustrée, plus amèrement elle savourera l'affreuse solitude conjugale. Ici point de revendication féministe, point de théorie sur le " droit au bonheur ". Dans toutes ses tentatives Geneviève n'a souci que de son amour. Ses échecs ne la laissent meurtrie que parce qu'ils lèsent dans son cœur un amour vivace.

" Ce n'est pas une question de droit, c'est une question d'amour ! "... Ainsi s'exhalait la plainte, incomprise ou méconnue, d'une autre femme malheureuse. L'*Associée* de Lucien Muhlfeld est comme une réplique à l'*Amoureuse* de M. de Porto-Riche. En suivant Geneviève Tellier dans ses démarches hasardeuses, il est impossible de ne pas penser à Germaine Fériaud. On dirait qu'elles se sont connues, que l'une a voulu profiter de l'expérience de l'autre, et sa faillite est d'autant plus lamentable. Geneviève et Germaine diffèrent entre elles autant que sont dissemblables l'un de l'autre Albert Tellier et Etienne Fériaud. Elles n'ont pas reçu la même éducation, elles ne sont pas entrées dans le mariage et dans la vie avec les mêmes idées. Leurs tempéraments sont tout à fait opposés. Mais, au fond, leur aspiration est la même, leur erreur est identique. Elles sont malheureuses parce qu'elles n'ont rien voulu céder de cet *absolu* où elles plaçaient la raison même de leur amour, et que la vie leur arrache par lambeaux. " Le mariage serait délicieux s'il durait " — explique le parrain de Geneviève. Hélas ! on ne vit pas en mariage, on vit en ménage. Le mariage est un acte ; on peut l'accomplir dans la fougue du sentiment même qui vous entraîne : car un acte est instantané. Mais le ménage est un état ; c'est même un état perpétuel et qui subsiste après qu'on s'est réveillé de tous les rêves. Le ménage n'a aucun rapport avec le mariage. Et tous les fiancés confondent l'un

avec l'autre ! Quel égarement déplorable ! Quelle source de désappointements ! Et qu'il serait donc prudent d'inscrire en gros caractères, sur les certificats que délivre le maire ou le prêtre aux époux : " Il y a des mariages d'amour, il n'y a pas de ménages d'amour ! "

La Germaine de M. de Porto-Riche luttait avec ses pauvres armes, de toute la force de son instinct. Elle prétendait enchaîner l'homme aimé par des caresses, le diminuer pour le vaincre, tuer sa volonté pour retenir son corps, en garder au moins le contact, et jouir malgré lui, malgré tout, de sa présence mensongère. La Geneviève de Lucien Muhlfeld est, certes, plus raisonnable. Elle a compris qu'une intimité réelle ne pouvait se fonder sur l'amour des sens, qui nous saisit et nous quitte comme la fièvre. Elle a cru faire " la part du feu " et montrer une grande sagesse en ne demandant à son mari qu'une estime, dont elle était digne, une durable confiance. Elle lui a offert, pour sa vie à lui, pour les travaux de sa carrière, pour les soins de sa fortune et de sa gloire, une diligente collaboration. L'amoureuse a voulu devenir une associée. Après dix ans, quinze ans d'amour industrieux, elle aboutit à cette constatation : que la femme a besoin de l'homme, et que l'homme n'a pas besoin de la femme. Est-ce donc, comme l'insinue le vieux parrain raisonneur, que " l'énergie de la femme est égoïste, même quand elle se figure la vouer à la fortune du mari " ? Geneviève paraît en convenir lorsqu'elle avoue à son amie : "Dans la vie, à quoi qu'on arrive, et par quelque moyen que ce soit, même quand l'on suscite, comme tu dis, des plans généreux, des travaux nobles, des honneurs, une renommée. Si l'on n'en tire pas le seul bénéfice qu'on ouhaitait, on peut se sentir plus malheureuse que la plus malheureuse des créatures... "

Qui donc disait que la faillite de l'amoureuse Germaine était comme un châtiment de sa bestialité ? Elle avait une façon primitive d'exiger le bonheur. Voilà tout. Mme Tellier a

mis toute sa bonne volonté, toute son intelligence à accomplir ce qu'Etienne Fériaud reprochait à sa femme de ne tenter même pas. Pour quel salaire ? Avec quelle dérision Germaine pourrait dire à son mari, en lui désignant en exemple le ménage Tellier : " Lorsqu'une femme a perdu ce qu'il y avait d'absolu dans l'amour d'un homme, est-ce que tout n'est pas stérile et oiseux qu'elle tente pour le recouvrer ?... Ah ! que même dans le meilleur dessein, et par les plus beaux moyens, et avec l'intelligence la mieux en éveil, ah ! que l'obstination passionnée des femmes est vaine contre le cœur fuyard des hommes ! " Et l'*Amoureuse*, plus résignée en somme dans sa passion que ne l'est l'*Associée* dans ses calculs, aura connu au moins, avec l'oubli qui apporte la volupté, quelques moments de bonheur.

Pourtant, la supériorité définitive de Geneviève, je la vois en ceci : qu'elle supportera le désabusement, qu'elle saura se désespérer avec sagesse et se faire, tardivement, de sa grave mélancolie une raison de vivre. L'amertume de ses expériences a préparé sa solitude et la dignité de sa vieillesse. Elle va devenir une *compagne* au " cœur modeste ", dont la sérénité n'est point faite d'ignorance mais de résignation... C'est ce que suggère Lucien Muhlfeld aux dernières pages de ce livre, le plus beau qu'il ait écrit.

J. C.

*
* *

LES CENT UN PROPOS D'ALAIN (3e série. Edition de la *Dépêche de Rouen*).

En attendant l'étude approfondie que M. Michel Arnauld doit écrire sur M. Chartier, il nous paraît de toute justice de ne pas tarder à signaler l'apparition de la 3e série des *Propos d'Alain*. Nous pourrions reprendre à cette place les propres phrases que M. Michel Arnauld lui-même écrivait naguère au sujet des Cahiers de M. Charles Péguy : "Nous avons beaucoup de critiques à qui la rareté des chefs d'œuvre laisse bien quelque

loisir. Comment donc aucun d'entre eux ne m'a-t-il dérobé d'avance, l'honneur d'un très beau sujet?" Mais je ne prétends pas le traiter en ces quelques lignes... Oui, un sage est parmi nous, non pas obsédé par les bruits de la ville, non pas entraîné dans un vain mouvement. Un homme sans fatigue, sans automatisme, qui sous les surfaces sait retrouver la matière vivante, et la tâter chaque fois de ses mains nues ; un homme se promène et nous promène dans les rues et sur les routes, au théâtre et sur les jetées, un homme qui sait regarder les hommes... un homme droit, solide, de joyeuse santé, ouvert, fraternel.

Disciple de Diogène, de Socrate et de Spinoza, non pas disciple mais parent, indifférent à tout qu'à bien vivre, il écrivit pour les élèves un *Spinoza* d'une émouvante clarté, pour les professeurs ces dialogues serrés de *Criton*, pour les paysans, les bourgeois, les ouvriers, les fonctionnaires les *Propos d'un Normand* que nous apporte chaque matin la *Dépêche de Rouen*.Et c'est là que quotidiennement à l'occasion d'une grève, d'un orage, d'une loi, d'une moisson, d'un homme qui bêche, du vol d'une mouette, de la venue au ciel d'une étoile nouvelle, il secoue notre torpeur, notre parti-pris, il brise nos moules à penser, il cherche à mettre en fête notre cœur devant le spectacle de la vie, à nous faire communier sans choix et découvrir la beauté de chaque chose, pluie ou soleil. Tout lui est bon à exciter en nous une sagace et mobile curiosité :

— " Les hommes qui veulent sincèrement penser, dit-il un jour à des enfants, ressemblent souvent au ver à soie, qui accroche son fil à toutes choses autour de lui et ne s'aperçoit pas que cette toile brillante devient bientôt solide et sèche, et opaque, qu'elle voile les choses, et que bientôt elle les cache ; que cette sécrétion pleine de riche lumière fait pourtant la nuit et la prison autour de lui ; qu'il tisse en fils d'or son propre tombeau, et qu'il n'a plus qu'à dormir, chrysalide inerte, amusement et parure pour d'autres, inutile à lui-même. Ainsi les hommes qui pensent s'endorment souvent dans leurs systèmes

nécropoles ; ainsi dorment-ils, séparés du monde et des hommes; ainsi dorment-ils, pendant que d'autres déroulent leur fil d'or pour s'en parer. "

Il ne philosophe pas, il ne prophétise pas. Il est un puissant éveilleur. Il nous pique à droite. Il nous pique à gauche. Il n'a souci que de nous faire lever la tête et regarder par dessus nos habitudes. Il pense en plein air. Pour lui le monde est bien concret et il nous conduit à toucher du doigt les étoiles. Une saine respiration anime sa causerie. De par sa force même, la phrase jaillit du poumon toute chaude et libre, et suit le rythme de sa source. Si elle est jolie parfois, ce n'est point à la suite d'un travail ingénieux. Elle est la pensée même et son retentissement joyeux.

Pour ceux qui les ont lus au jour le jour, il est bon de relire ces *Propos* réunis en volume. A qui les connaîtrait isolément il pourrait paraître qu'Alain dogmatise souvent, alors qu'il ne fait que semer en nous, sachant que demain il sèmera une graine nouvelle et de ces *Propos* c'est l'apparente contradiction même qui est féconde.

Ce grand païen, cynique, ascète et gourmand, nous donne le thème de notre prière du matin. Et c'est à ces quelques lignes si fortement légères qu'aboutissent la plus riche culture, les plus indépendantes lectures, une science éprouvée, la méthode la plus exigeante envers soi-même.

Souhaitons cependant que moins exclusivement attaché à sa noble mais modeste tâche, M. Chartier nous donne, non pas de meilleure façon mais plus largement, la mesure de sa souveraine intelligence.

M. Chartier se défend d'être un artiste. Il ne m'appartient pas de le contredire, mais on peut bien le citer. Choisissons pour cela non un de ses essais les plus profonds, mais, au hasard, un de ceux où apparaissent le bon sens, l'humour et la discrète poésie qui forment le fonds même de ce livre :

" Un poète, un historien et un architecte parlaient entre

eux du style gothique, et se demandaient pourquoi les voûtes ogivales, les trèfles et les rosaces ont poussé sur notre sol sans qu'on y pensât, à peu près comme poussent les fleurs des champs. Le poète ne voyait pas, dans ces formes de pierre, autre chose qu'un langage, et comme un poème de pierre, qui exprimait merveilleusement, selon lui, les mystères d'une âme religieuse : " Entrez, disait-il, dans une cathédrale, par la porte latérale ; levez les yeux vers la voûte de la petite nef, et marchez vers la grande ; dès que les plus hauts arceaux se montreront dans l'entrecoupement des autres, vous aurez une révélation de la grandeur bien plus saisissante que les froids calculs et les théologies bavardes. Joignez à ce mouvement irrésistible de votre corps le silence, la sonorité, la lumière crépusculaire des vitraux et des ombres fantastiques ; alors, dans un court moment, vous craindrez, vous aimerez, vous prierez et vous chanterez. Voilà le vrai missel, où chacun lit sans épeler."

" Mais non, dit l'historien. C'est vous qui faites le poème; la cathédrale n'est qu'une prose ambitieuse. Il faut toujours que les villes rivalisent entre elles ; c'est pourquoi chacune d'elles voulut faire plus grand que ses voisines. Et, quand à la forme ogivale, l'idée en fut suggérée sans doute par quelque nécessité naturelle ou par quelque coutume, ce qui est au fond la même chose. L'ogive n'est pas sortie d'une cervelle mystique. J'ai lu que sur les côtes, les pêcheurs construisirent autrefois des cabanes dont le toit était un vieux bateau retourné ; ne croyez vous pas que la nef d'une cathédrale ressemble assez bien à un bateau retourné ? Au reste, nef ou nauf, cela vient d'un mot latin qui signifie navire.

" Bah ! dit l'architecte, ne cherchez pas si loin. Dans tous les temps, on a construit comme on a pu. A mesure que les villes prenaient de l'importance, on a fait des voûtes rondes de plus en plus hautes et larges, si bien qu'elles s'écroulèrent un peu partout, et principalement dans les pays où la pierre est tendre. C'est ainsi qu'on a été amené à renoncer au plein cintre et à

inventer l'ogive, qui n'est qu'un expédient de maçon auquel nos yeux se sont habitués. »

Ils parlaient ainsi en suivant des chemins forestiers. Ils entrèrent sous une haute futaie. Les troncs montaient d'un seul jet vers la lumière ; à peu près à la même hauteur, ils lançaient des branches que la lumière tirait vers le haut et que la pesanteur courbait un peu. Ces branches s'entrecoupaient en formant des ogives ; les brindilles dessinaient des rosaces à travers lesquelles on voyait un peu de ciel ici et là. La terre était nue et sonore ; une ombre fraîche flottait sur la terre. Leur voix courait d'arbre en arbre comme si les dieux silvains s'étaient enfuis. Vers le couchant on apercevait des lumières rouges et violettes. Ils s'arrêtèrent. Le peuple des arbres qui marchait avec eux s'arrêta aussi. Un flot d'images qui s'élevait retomba sur eux. Ils se turent. Aucun d'eux ne trouva un hymne qui fût digne du temple. »

GASTON GALLIMARD.

*
* *

MONSIEUR DES LOURDINES, histoire d'un gentilhomme campagnard, 1840, par *Alphonse de Châteaubriant* (Bernard Grasset).

En voyant cette date de *1840* inscrite sous le titre du livre : *Monsieur des Lourdines*, l'on se défie tout d'abord comme d'un détail qui va bien un peu trop situer l'ouvrage ; l'on appréhende tout le facile parti que l'auteur va pouvoir tirer des diligences, des cravates amples, des habits à basque et des cannes à pomme d'or du temps de MM. de Balzac et de Musset ; mais, le bon parfum de nature, la savoureuse sève circulant à toute page dont on reçoit les effluves dès l'abord, éloignent bien vite cette crainte toute littéraire.

Où donc ai-je lu, dans les *Mémoires d'un touriste* je pense, ces mots tracés par Stendhal, en 1837, au cours d'un voyage que

faisait Beyle à travers la France : “ *Partout la noblesse économise et améliore ses champs ; c'est exactement le contraire de ce qu'elle faisait avant 1789.* ” Je conçois alors fort bien l'utilité de cette date de 1840 ; et, ce domaine de Petit-Fougeray, cette fertilité du bocage poitevin, ces terres qu'on laboure et ensemence, ces forêts qu'on entretient pour la chasse, ces moulins qui tournent sur de frais cours d'eau, toute cette activité dans les fermes et les métairies, voilà bien — pris dans un petit canton de la vieille France — ces aspects que Stendhal a vus un peu partout au temps de M. des Lourdines.

“ M. des Lourdines, nous dit M. de Châteaubriant, était vêtu d'une veste de panne verdie par de longs usages, chinée d'ors comme ses futaies, coiffé d'un vieux feutre, et chaussé de sabots qui lui tenaient les pieds bien au sec. ” Au demeurant discret, timide, assez gauche, mais, comme on dit, du “ noyau sous la peau ”, fruste et résistant. Voilà un portrait de campagnard bien campé. Et, quand ce petit propriétaire rural court les bois en quête de champignons ou les champs en quête d'herbes, il prend des allures de chèvre-pied assez belles. “ Il n'était plus (alors) Timothée des Lourdines, il n'avait plus d'âge ; dans sa chair circulait la sève des châtaigniers et des hêtres ; et son esprit, détaché de sa propre pensée, libre, immense, épousait toutes les formes, tous les murmures de la forêt.”

Là, dans les bois, tout en foulant de ses bottes les bogues des châtaignes, les feuilles mortes et les faînes, sa *fourchetine* en mains et son carnier en bandoulière, M. des Lourdines, suivant la “ longère ” de la forêt, oublie un instant sa chère femme Emilie, toute percluse, casanière, retirée parmi des potions, dans la tiédeur de sa chambre ; il ne pense guère à Anthime, son fils. Ah ! ce fils : “ un gandin, un dandy, un pilier de cette jeunesse dorée qui paradait alors aux soirées du Gymnase, soupait chez Chevet avec des femmes à la mode et mettait sa fortune sur le tric trac et le reversi. ”

Il arrive bientôt que ce fils, si éloigné de lui maintenant,

au moment où M. des Lourdines s'y attend le moins, contracte pour 600.000 francs de dettes entre les mains d'un usurier nommé Muller. M. des Lourdines reçoit par lettre la réclamation de ce Muller au soir même d'une bonne journée passée dans la forêt, au moment même où il allait — suivant sa plus chère habitude — tirer de son violon (M. des Lourdines joue du violon) les accents les plus mélodieux et les plus doux. Nul coup plus rude. Sous le poids de la dette, le vieillard chancelle. Six cents mille francs ! Ah ! mais est-ce que ce n'est pas toute sa fortune cela ? Et ses terres, ses métairies, ses bois, ses moulins, jusqu'à ce Petit-Fougeray où Mme des Lourdines et lui habitent ! Le drame commence vraiment là ; et c'est le secret du talent de M. de Châteaubriant de nous l'avoir fait pressentir durant les 75 pages d'une description sobre et d'un récit paisible.

Affolé, mais tout de même courageux, M. des Lourdines se recueille. Pour sa femme d'abord, qui ne doit rien deviner de la catastrophe, il songe à parer le coup, s'en va, de nuit, à Poitiers, consulter M. Lamarzellière, conseiller de S. M. le Roi à la cour royale, Me Paillaud, notaire. Et ces mots de Me Paillaud devant la décision que le pauvre petit gentilhomme rural est prêt à prendre : " Oh !... alors... alors... Vous mettrez les fermes en vente ? Les fermes ! mais songez donc... "

M. des Lourdines, dès lors, vit avec son secret, l'affreux secret de cette menace de vente planant sur ses biens, sur Petit-Fougeray, sur Mme des Lourdines, sur lui-même. L'intervention du docteur et du confesseur apprend tout à Mme des Lourdines. La douillette et bonne femme en a une attaque et meurt. Voilà donc le fils arrivant juste à temps pour aider à descendre le cercueil de sa mère, de cette mère qu'il a tuée.

"Ah ! dira-t-on, ce retour ! C'est du Greuze ; voilà le théâtre moral." Je vous assure que non. M. de Châteaubriant a mis dans son récit une discrétion, une brièveté, une pudeur, il lui a communiqué un mouvement si naturel, une émotion si

ressentie et si vraie que cela devient vraiment poignant de douleur et d'émotion. Et puis maintenant le père et le fils sont face à face. Voilà la plus importante scène d'un livre qui en compte plusieurs de prenantes. Dans les bois, autour du domaine, il y a un lieu dit " mont de la Croix-Verte ". Le père y emmène le fils, lequel fils ignore toujours que son père connaît la réclamation de l'usurier. Ils marchent, ils marchent. Les voilà au pied du calvaire. Là, on domine la contrée ; l'on a sous les yeux, " en se tournant vers le Sud, un pays immense, presque illimité, vingt lieues d'horizon, vingt lieues de collines nues. " D'admiration, d'amour, le vieux gentilhomme-musicien défaille, ne peut plus parler que par mots entrecoupés. " Ton pays ! dit-il doucement à son fils... la brise !... aspire !... elle sent bon, hein ?.. Elle sent nos vieux arbres, la fumée des brûlots... Vois-tu... elle suit le même chemin que nous tout à l'heure... elle vient du Petit-Fougeray... écoute aussi... écoute..." Ah ! si Anthime pouvait comprendre, s'attacher à tout cela, à cette bonne vieille terre où il est né, où il a grandi. Ah ! si, à travers les rides et les larmes, il pouvait *reconnaître* le visage de son père. Mais le beau dandy Anthime, un peu gêné seulement, ne comprend absolument rien à ces suggestions d'un cœur anxieux et débordant. Devant tant d'insensibilité, le père n'y tient plus, éclate. — Misérable ! s'écrie-t-il ; et c'est le tragique réquisitoire contre ce fils, objet de la ruine et de la honte des siens. Ecroulé, Anthime pleure. Pour la première fois, il voit l'abîme, le désastre où l'ont poussé sa lâcheté et son imprévoyance. Résigné, il n'a plus, dès lors, que le désir de mourir ; il va même jusqu'à charger — dans ce but — ses pistolets. Mais, nous avions compté sans ce procédé un peu trop facile du violon que M. de Châteaubriant a emprunté aux conteurs hoffmannesques et que M. Romain Rolland a fait, avec talent, vibrer à nouveau dans nos lettres. C'est lui, ce violon pacificateur, dont le père joue avec tant d'âme pendant la nuit, qui va calmer les nerfs du fils, refouler sa décision

homicide. Vaincu par la musique, par la révélation de l'infinie bonté dont son père lui donne alors le spectacle, Anthime ne presse point la gâchette ; le pistolet tombe de ses mains et, finalement, Suire, le meunier du moulin de la Bigne, en traversant la forêt, voit passer auprès de lui, dans le fourré, " deux hommes qui ne l'avaient pas vu " et qui " s'en allaient côte à côte tout doucement ", Timothée et Anthime, réconciliés dans le pardon et dans la détresse.

Tel ce livre : une histoire de famille réduite à l'essentiel ; peu d'épisodes ; nulle passion effrénée, violente comme en vivaient les jeunes gens du temps du romantisme ; mais un développement sobre à l'excès, d'une ligne nue, pure, sévère, où tout est très simplement amené, décrit encore plus simplement. La nature, dont l'auteur ressent admirablement les aspects multiples, les nuances délicates, enbaume toutes les pages. L'odeur de moisissure des vieilles gentilhommières livrées à l'abandon se fond elle-même à la saine, à la large senteur des forêts. Le falot des Lourdines, dans un tel décor et sur un tel fond, n'est d'abord qu'un chétif et résigné bonhomme. Mais peu à peu, à mesure que se presse l'action, ce bonhomme s'anime, prend une ampleur saisissante et haute.

M. de Châteaubriant n'a voulu attribuer aucune signification symbolique à son héros. Mais, tout de même, qu'eût dit Stendhal, en passant entre 1837 et 40, du côté du bocage poitevin, à voir ce père et ce fils pleurer au pied d'un calvaire, sur les débris de leur vaste domaine dispersé ? Il eût entrevu les temps où c'en serait fait enfin des grandes et belles terres que d'antiques possesseurs cultivaient, soignaient, défendaient avec un si vif et si touchant orgueil.

De ces petits hobereaux de jadis, si candides et si simples, M. des Lourdines a été le dernier ; nulle figure plus que la sienne n'était digne d'inspirer un beau livre, et, ce beau livre, M. Alphonse de Châteaubriant l'a écrit.

E. P.

*
* *

LA SCIENCE ET LES HUMANITÉS, par *M. Henri Poincaré* (Fayard).

Par les soins de la " Ligue pour la Culture française " paraît cette brochure, la première d'une série destinée à réunir pour la défense des humanités les témoignages des hommes les plus notables, chacun s'adressant à cette fraction définie de la société où sa parole rencontre le plus de crédit. Aujourd'hui M. Henri Poincaré entreprend de convaincre les esprits préoccupés de seul progrès scientifique, de l'excellence des études classiques, non seulemeut pour la connaissance qu'elles procurent de nouvelles sources d'intérêt, mais dans le sens de la formation même du savant tourné vers sa seule besogne. M. Poincaré écrit dans ce style simple, mesuré, direct, où paraît la puissance de chaque mot mis en sa place, où chaque idée s'exprime par les termes les plus convenables, non à la gonfler, mais à la maintenir dans ses plus exactes limites.

Après avoir constaté que toute culture scientifique exige un souple maniement des ressources de la langue, devenue instrument de précision, et une connaissance parfaite des nuances grammaticales — l'exemple choisi à l'appui est fort caractéristique — M. Poincaré établit que seuls de longs exercices de transposition critique peuvent donner cette connaissance ; ceux qui ne savent d'abord mettre une phrase debout, jamais ne feront tenir un raisonnement d'aplomb. Mais bientôt la gravité des problèmes abordés s'élève, et il semble que l'écrivain se reconnaisse dans une région plus familière, comme s'il ne trouvait qu'à partir de là, le milieu plus dégagé, plus pur, nécessaire à sa pensée pour s'y déployer tout entière. Déjà par l'admirable conférence sur " l'Invention en Mathématiques ", nous avions appris qu'il n'existe pas de qualités exclusives au savant, que la vérité qu'il poursuit n'est pas bien éloignée de

l'objet vers quoi s'efforcent le philosophe et le poète. M. Poincaré sait que le poète a besoin de qualités d'exactitude et de véracité : " *Les poètes savent aussi observer ; ceux qui sont dignes de ce nom, n'appliquent pas leurs épithètes au hasard, ils les écrivent après avoir regardé...* " Mais d'autre part, cet esprit de finesse et d'invention que développe la culture classique, le mathématicien lui-même en a besoin : " *Il faut qu'il démontre, il faut que ses démonstrations reposent sur des bases inébranlables et constituent des monuments solides ; pour cela l'esprit géométrique lui suffit. Mais avant de démontrer il a fallu inventer. On n'invente pas par distinction pure ; si toute la conclusion était déjà dans les prémisses connues, ce ne serait plus de l'invention, de la création, ce ne serait que de la mise en œuvre, de la transformation...* "

Dans les conclusions, où tout le plaidoyer se résout et se condense en quelques propositions très claires et très fermes, détachons cette phrase, que les savants ne seraient point seuls à méditer avec profit :

"... *Le savant ne doit pas s'attarder à réaliser des fins pratiques : il les obtiendra sans doute, mais il faut qu'il les obtienne par surcroît. Il ne doit jamais oublier que l'objet spécial qu'il étudie n'est qu'une partie d'un grand tout qui le déborde infiniment, et c'est l'amour et la curiosité de ce grand tout qui doit être l'unique ressort de son activité. La science a eu de merveilleuses applications ; mais la science qui n'aurait en vue que les applications ne serait plus la science, elle ne serait plus que la cuisine. Il n'y a pas d'autre science que la science désintéressée.* "

Pierre de Lanux.

*
* *

VARIATIONS DU CŒUR PENSIF, par *Cécile Périn* (E. Sansot).

Mme Cécile Périn avait, dans son précédent recueil : *les Pas légers*, donné, à la façon des muses romantiques, des *Enfantines* qui n'étaient pas seulement délicates par la forme mais infini-

ment émouvantes et tendres par l'accent. La gravité de ces pages d'une langue ferme et souple ne faisait pas qu'annoncer un poète d'une sensibilité vibrante et sincère ; elle l'exprimait déjà avec beaucoup de grâce. Le présent livre : *Variations du cœur pensif* apporte donc surtout la révélation, comme la mise en lumière, de tout un beau visage à demi demeuré dans l'ombre et dont nous ne percevions pas encore, à travers l'expression de l'amour maternel, tous les contours.

L'avidité d'apprendre beaucoup pour avoir plus à aimer se manifeste à toutes les pages de la première partie du recueil de Mme Périn :

.... ce qui me demeure indistinct ou secret
Me désespère. Oh ! tout aimer et tout connaître !

Nulle ambition plus noble ; mais, en même temps, nul danger plus grand. Il faut bien, pour un poète anxieux de tant savoir, se garder des banales méditations :

Et ma chair est l'écueil que mon esprit redoute.

Et surtout — oh ! surtout — il importe de ne pas tant clamer sa douleur :

O Douleur, je suis une enfant...
Encors-moi, ô douleur...
Ma Douleur c'est toute la terre...

Je n'aime point tant qu'on appelle ainsi la Douleur comme le bûcheron appelait la Mort : sans grand désir de la voir paraître. La grande douleur est plus silencieuse. Où ces variations du cœur, dégagées de leur expression trop pessimiste, deviennent vraiment belles et hautes, c'est quand elles retentissent de tout les bruits, de tous les mouvements de la nature ; c'est quand les yeux du poète " gardiens divins et tendres ", des choses, regardent ingénument le monde. Alors, dans ce cœur ardent, il y a un moment heureux : tous les aspects lui plaisent, tous

les visages l'enchantent. Les pinceaux les plus délicats des femmes, d'une Berthe Morizot, d'une miss Mary Cassatt, n'ont jamais mieux peint que Mme Périn en ces vers, les fleurs des vergers, l'élancement des tiges dans les jardins, le poudroiement du pollen ou l'éveil des ruches :

Douceur... L'ombre des bois frémit de lueurs roses ;
Des ailes froissent l'arbre en glissant, et se posent ;
Un bourdonnement d'or aux cimes des genêts
Vibre ; de mille élans l'air porte le secret.
Douceur... un voile traîne au sommet des collines,
Et le souple collier du fleuve vert s'incline.

La limpidité des beaux paysages, notamment des harmonieux paysages de Champagne qu'aimait tant le fabuliste, est exprimée avec une finesse et un tact exquis dans beaucoup de ces vers où Mme Cécile Périn se souvient de son enfance. La pièce finale, composée à la mémoire du regretté Olivier de la Fayette,

Je pense à vous. Le ciel est doux comme un bleuet.
Et, sur le bleu du ciel, finement se dessine
L'arbre qui, sous nos yeux, jadis se balançait.
Je pense à vous qui ne verrez plus ces collines...

cette pièce prend enfin une intensité d'autant plus vive que, contrairement aux premiers poèmes du recueil, l'émotion y est plus contenue, le cri plus discret. Là, dans ces beaux vers autant que dans les paysages qu'elles a tracés d'un pastel fin et nuancé, Mme Cécile Périn est le plus délicieux et le meilleur poète.

E. P.

*
* *

LE JARDIN DES CARESSES, traduit de l'arabe par M. *Franz Toussaint* (Piazza).

“ Ces poésies, dit la préface, écrites en Espagne, au Xe siècle, par un Arabe inconnu, viennent d'être découvertes à Tom-

bouctou, dans les archives de l'ancienne Université de Sankoré... Un soir, devant nous, le vieillard qui dessert la mosquée, prit dans un grand sac de cuir un coffret où s'amoncelaient des actes de vente, des jugements de cadis et des versets du Koran ; enfin il tira de ce coffret un parchemin sur lequel étaient rédigées, en pur arabe, sous une rubrique enluminée, ces *kacidas*, qu'il nous a permis de transcrire et qui sont traduites ici littéralement. "

Hélas, nous sommes devenus sceptiques ! N'a-t-on pas été jusqu'à contester naguère l'authenticité des *Chansons de Bilitis*, et de graves savants ne nous donnent-ils pas l'exemple de la défiance en discutant les magnifiques trouvailles de l'explorateur Pelliot ? Le grand succès que les lectrices de la *Revue de Paris* ont fait au *Jardin des Caresses* prouve assez que l'exotisme n'en est pas trop déroutant. On s'y tromperait parfois :

A deux mains j'ai pris ta tête, comme une urne, et je me suis versé la liqueur d'amour.

Qui aurait pensé qu'une urne si petite contenait tant de liqueur ?

L'aurore ruisselait déjà dans le ciel quand nos bouches se séparèrent.

Dans les poèmes plus longs une langueur délicate et spirituelle rappelle celle des livres de M. Giraudoux plus que celle des *Mille et une Nuits*. Ce n'est point un blâme et sans doute, plus arabes, ces pages nous sembleraient moins voluptueuses et moins charmantes.

Son ombre était une soie violette sur le sable.

Comme je l'avais priée de s'arrêter afin que je baise cette soie, elle m'a répondu : " Ce n'est que l'ombre d'une femme ".

A mon tour, je lui ai répondu : " C'est l'ombre d'une femme que j'aime et dont je ne puis baiser les lèvres. Laisse que je baise leur ombre sur ce sable qui a leur tiédeur. "

Elle m'a répondu encore : " Ce sable est moins tiède que mes lèvres, et tu ne baiserais que du sable. Baise mes lèvres, mon bien-aimé ! "

Je suis parti sans baiser ses lèvres, parce que je ne les aurais plus désirées.

J. S.

*
* *

A PROPOS DES REPRÉSENTATIONS DU *PAIN* AU THÉATRE DES ARTS.

Bien que nous n'ayons pas accoutumé de parler ici des ouvrages de nos collaborateurs attitrés, nous ne passerons pas sous silence le favorable accueil que le public et la critique viennent de faire à la tragédie populaire de Henri Ghéon, *le Pain*, que représenta le Théâtre des Arts dans des décors harmonieux et sobres de M. Francis Jourdain. Il est manifeste que cette tragédie populaire a été écrite pour le 3me acte, l'acte lyrique et dramatique du fournil. Nous nous permettrons de citer le résumé précis et chaleureux que donna de ce 3me acte M. Edmond Sée, au *Gil Blas*, au lendemain de la première :

“ Oui, rien n'est aussi simple que “ ce qui se passe ” là, dans cette cave, entre cette femme et ce mari, tandis que la foule, de plus en plus affamée, de plus en plus exigeante, gronde au dehors.

“ Ecoutez plutôt : D'abord, on apprend que le beau-père de Pierre Franc détient de la farine, de la bienheureuse farine dans une cachette. Il a confié le secret à sa fille, qui le livre à son mari. Oui, il y a de la farine ! Et ils ne mourront pas de faim, eux, du moins, pour peu que Pierre veuille avoir pitié de sa femme, et oublier un peu les autres, pour songer à elle et à lui. Pierre résiste encore, haletant, à bout de forces, à demi vaincu par celle qu'il aime, oubliant tous ceux qu'il voudrait encore aimer, lorsque un, puis dix coups de feu éclatent. C'en est fait. On tue là-haut : “ Trop tard, murmure le grand brave homme... J'ai trop perdu de temps ! ”

“ Et alors, l'exaltation qui le grisait tombant du coup, le voilà qui sombre désespérément dans les bras égoïstes de sa femme,

et dans son propre égoïsme à lui, si désespérément plaintif. Mais : au travail!... et nous mangerons. Que le feu s'allume! Et pétrissons la pâte ! Il se met à la pétrir, en effet. Et voilà que sous l'action du travail, par le fait même d'accomplir un bon labeur, dans la joie du métier retrouvé, avec la fierté de l'accomplir le mieux possible, l'égoïsme, le provisoire égoïsme de Pierre Franc fond peu à peu. Car *on ne peut créer pour soi tout seul*, quand on est un créateur. Fatalement, les autres profitent, doivent profiter de votre force créatrice, en prendre leur part ! Si bien que ce pain que le boulanger pétrissait pour lui seul, ou pour sa compagne, il ne pourra s'empêcher de le distribuer à ceux qui sont venus le flairer.

" Je le répète, cet acte est d'un merveilleux mouvement, d'un pathétique clair, et d'une puissance symbolique convaincante. Mais il est aussi très *humain*. J'insiste sur le mot. Tout comme au second acte, Pierre Franc a beau grandir lyriquement, et, à cause de tant de mots, d'images, de magnifiques cris jetés, se montrer un boulanger un peu au-dessus des autres, il n'en demeure pas moins presque tout le temps humainement fruste, pathétiquement naturel ; et logique avec lui-même, (je ferai la même remarque au sujet de sa femme) ; si bien que, en même temps qu'il s'achemine peu à peu vers une beauté un peu différente de lui, il n'en conserve pas moins sa beauté propre qui est d'être un bon homme, un brave homme, au cœur seulement trop épanoui. "

Il ne s'agit pas de célébrer ici la réussite personnelle d'un poète, mais bien une des plus significatives victoires du lyrisme dramatique que nous souhaitons, et l'heureuse épreuve sur le théâtre de ce vers-libre tant honni, dont il semble que n'ait échappé à personne, en cette occasion, la singulière vertu rythmique — et, non plus, le juste accent d'émotion.

*
* *

M. DE MAX DANS *LE TYPHON* de M. *Melchior Lengyel*, traduction de *A. Duboscq*, adaptation de *Serge Basset*. (Théâtre Sarah Bernhardt.)

La pièce est, sans plus, l'honnête et élémentaire peinture de ce que peut être une colonie de Japonais venus dans une grande ville d'Europe pour y acquérir le plus possible de culture occidentale. Un Japonais véritable trouverait sans doute de menues inexactitudes à ce tableau ; mais les anecdotes qui nous montrent la merveilleuse maîtrise de soi et l'héroïque sourire des sujets du Mikado sont toujours belles à entendre et le public y prend plaisir.

On nous dit que la pièce originale est beaucoup plus colorée et plus intéressante que la version française. Avons-nous une fois de plus à déplorer l'indiscrétion de nos châtreurs de pièces ? A force de ne vouloir présenter au public que des œuvres cuisinées à son goût, ne voit-on pas qu'on lasse ce goût, qu'on ennuie ce public ? On flatte sa paresse et on le méprise. Cela va bien pendant quelque temps; mais ne serait-ce pas qu'aujourd'hui la patience du public est à bout et qu'il commence à en avoir assez des sauces qui lui déguisent toujours les mêmes plats ? Même à un point de vue purement commercial, que de bonnes affaires ne manque-t-on pas, pour n'avoir pas osé risquer un peu plus !

L'intérêt de la soirée fut tout entier dans le jeu de M. de Max. Le courage qu'il fallut au conscrit de Tokio pour tuer la jeune femme qu'il venait d'épouser et dont l'amour l'empêchait de courir sans arrière-pensée les dangers de la guerre, ce courage, dis-je, dépassait à peine celui dont eut besoin l'illustre acteur pour se dépouiller de son faste, pour renoncer aux ressources somptueuse de son jeu et se subordonner si parfaitement à son rôle. Nous l'avons vu étriquer son geste, raccourcir son pas, modérer sa voix, détruire avec l'art le plus raffiné jusqu'aux

traits mêmes de son visage. Il est permis de tout attendre d'un comédien qui tantôt fait preuve de tant d'invention et de luxe et tantôt peut atteindre à tant de simplicité.

J. S.

*
* *

ODÉON.

L'Odéon continue à être le théâtre où l'on travaille le plus. Il y est entrepris des tâches héroïques ; la moins méritoire n'était pas de nous donner *La Mort de Sénèque* de Tristan l'Hermitte. Non qu'une telle pièce mérite de rester au répertoire ; elle est hésitante, mal charpentée et souvent verbeuse. Elle ne vaut que par de beaux détails ; mais elle fait à bon droit partie d'une série de représentations qui veut résumer l'histoire théâtrale du dix-septième siècle. Sans doute trouverait-on, dans l'œuvre de Robert Garnier, des pièces plus dramatiques; et dans les *Bergeries* de Racan ou même dans le *Pyrame et Thysbé* de Théophile, de plus beaux vers ; mais par une étroite parenté de sujet avec *Britannicus*, le choix de la *Mort de Sénèque* était heureux. Et le public, le bon jeune public des jeudis n'a pas paru s'ennuyer du tout.

En matinée aussi, et une seule fois, *l'Ecole des Ménages* de Balzac. C'est trop peu pour une œuvre qui devrait devenir aussi populaire que l'est, dans le roman, le *Père Goriot* ; mais, comme fait Antoine, en ne la perdant pas de vue, en la ramenant à l'affiche de temps en temps, on finira bien par l'imposer à l'affection du public.

J. S.

LECTURES

LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU, par *Charles Péguy*.

On n'analyse guère un livre comme le Porche ; *on l'analyse plus*

difficilement encore que le Mystère de la Charité *où du moins deux dialogues venaient donner au lecteur impatient la satisfaction de penser qu'il se passait quelque chose. Tout entier le nouveau volume est un monologue de Madame Gervaise. La petite Jeanne écoute ce que la sainte femme lui dit de l'Espérance. Cette louange est toute d'une venue, d'une seule coulée. Les thèmes n'y sont pas très nombreux, mais ils se combinent, se déforment, se modulent pour réapparaître quelques pages plus loin, toujours les mêmes et pourtant neufs, rajeunis, plus puissants ; on ne sait quelle partie préférer en cette symphonie. Peut-être est-ce l'hymne au sommeil et à la nuit qui termine le livre et où la sensibilité chrétienne vient recouvrir, humaniser une antique imagination cosmique qui semble remonter à Hésiode ; ou peut-être l'histoire de ce bûcheron qui coufie ses enfants à la Sainte Vierge, et dont voici un fragment :*

Il pense à ses enfants qu'il a mis particulièrement sous la protection de la Sainte Vierge.
Un jour qu'ils étaient malades.
Et qu'il avait eu grand'peur.
Il pense encore en frémissant à ce jour-là.
Qu'il avait eu si peur.
Pour eux et pour lui.
Parce qu'ils étaient malades.
Il en avait tremblé dans sa peau.
A l'idée seulement qu'ils étaient malades.
Il avait bien compris qu'il ne pouvait pas vivre comme cela.
Avec des enfants malades.
Et sa femme qui avait tellement peur.
Si affreusement.
Qu'elle avait le regard fixe en dedans et le front barré et qu'elle ne disait plus un mot.
Comme une bête qui a mal.

Qui se tait.
Car elle avait le cœur serré.
La gorge étranglée comme une femme qu'on étrangle.
Le cœur dans un étau.
La gorge dans des doigts ; dans les mâchoires d'un étau.
Sa femme qui serrait les dents, qui serrait les lèvres.
Et qui parlait rarement et d'une autre voix.
D'une voix qui n'était pas la sienne.
Tant elle avait affreusement peur.
Et ne voulait pas le dire.
Mais lui, par Dieu, c'était un homme. Il n'avait pas peur de parler.
Il avait parfaitement compris que ça ne pouvait pas se passer comme ça.
Ça ne pouvait pas durer.
Comme ça.
Il ne pouvait pas vivre avec des enfants malades.
Alors il avait fait un coup (un coup d'audace), il en riait encore quand il y pensait.
Il s'en admirait même un peu. Et il y avait bien un peu de quoi. Et il en frémissait encore.
Il faut dire qu'il avait été joliment hardi et que c'était un coup hardi.
Et pourtant tous les chrétiens peuvent en faire autant.
On se demande même pourquoi ils ne le font pas.
Comme on prend trois enfants par terre et comme on les met tous les trois.
Ensemble. A la fois.
Par amusement. Par manière de jeu.
Dans les bras de leur mère et de leur nourrice qui rit.
Et se récrie.

Parce qu'on lui en met trop.
Et qu'elle n'aura pas la force de les porter.
Lui, hardi comme un homme.
Il avait pris, par la prière il avait pris.
(Il faut que France, il faut que chrétienté continue.)
Ses trois enfants dans la maladie, dans la misère où ils gisaient.
Et tranquillement il vous les avait mis.
Tout tranquillement dans les bras de celle qui est chargée de toutes les douleurs du monde.
Et qui a déjà les bras si chargés.
Car le Fils a pris tous les péchés.
Mais la Mère a pris toutes les douleurs.

Il avait dit, par la prière il avait dit : *Je n'en peux plus.*
Je n'y comprends plus rien. J'en ai par dessus la tête.
Je ne veux plus rien savoir.
Ça ne me regarde pas.
(Il faut que France, il faut que chrétienté continue.)
Prenez-les. Je vous les donne. Faites-en ce que vous voudrez.
J'en ai assez.
Celle qui a été la mère de Jésus-Christ peut bien aussi être la mère de ces deux petits garçons et de cette petite fille.
Qui sont les frères de Jésus-Christ.
Et pour qui Jésus-Christ est venu au monde.
Qu'est-ce que ça vous fait. Vous en avez tellement d'autres.
Qu'est-ce que ça vous fait, un de plus un de moins.
Vous avez eu le petit Jésus. Vous en avez eu tant d'autres.
(Il voulait dire dans les siècles des siècles, tous les enfants des hommes, tous les frères de Jésus, les petits frères, et elle en aura tellement dans les siècles des siècles).

Il faut que les hommes en aient un aplomb, de parler ainsi.

A la Sainte Vierge.

Les larmes au bord des paupières, les mots au bord des lèvres il parlait ainsi, par la prière il parlait ainsi.

En dedans.

Il était dans une grande colère, Dieu lui pardonne, il en frémit encore (mais il est rudement heureux d'avoir pensé à ça).

(Le sot, comme si c'était lui qui y avait pensé, le pauvre homme.

Il parlait dans une grande colère (que Dieu le garde) et dans cette grande violence et, en dedans, en dedans de cette grande colère et de cette grande violence avec une grande dévotion.

Vous les voyez, disait-il, *je vous les donne. Et je m'en retourne et je me sauve pour que vous ne me les rendiez pas.*

Je n'en veux plus. Vous le voyez bien.

Comme il s'applaudissait d'avoir eu le courage et de faire ce coup-là.

Tout le monde n'aurait pas osé.

Il était heureux, il s'en félicitait en riant et en tremblant.

(Il n'en avait pas parlé à sa femme.)

Il n'avait pas osé. Les femmes sont peut-être jalouses.

Il vaut mieux ne pas se faire d'affaires dans son ménage.

Et avoir la paix.

Il avait arrangé ça tout seul.

C'est plus sûr. Et on est plus tranquille.)

Depuis ce temps-là tout marchait bien.

Naturellement.

Comment voulez-vous que ça marche autrement.

Que bien.
Puisque c'était la Sainte Vierge qui s'en mêlait.
Qui s'en était chargée.
Elle sait mieux que nous.

TRADUCTIONS

TENNYSON, par *M. Firmin Roz* (Les Grands Ecrivains Etrangers. Bloud et Cie).

Je pense que le lecteur ignorant de l'anglais qui abordera Lord Alfred Tennyson par l'intermédiaire de M. Firmin Roz aura trouvé en lui un truchement d'une rare sûreté et d'une sensibilité juste. Il éclaire l'œuvre de Tennyson par sa vie ; cette musique des mots que nous ne saurions saisir loin du texte original, il s'applique à la faire chanter dans notre âme, par transposition, au moyen d'un accord subtil de petits faits de vie bien significatifs, qui nous replacent dans l'état lyrique où se trouvait Tennyson quand il fut amené à composer tel ou tel poème. C'est miracle de rencontrer pareille tendresse, pareille rudesse chez un poète lauréat, soit qu'il déplore la mort d'un ami *(In memoriam)*

" Où est la voix que j'aimais ? Ah ! où
Est cette chère main que je voudrais presser ?
Hélas ! les larges cieux froids et nus ;
Les étoiles qui ne connaissent pas ma détresse !

La vapeur façonne le ciel ;
Des formes indécises se meuvent dans l'ombre !
Plus grande que nature voici passer
L'ombre de l'homme que j'aimais,
Et elle joint les mains comme en prière. "

soit qu'il salue la dépouille funèbre du duc de Wellington, héros national :

" La voix d'un peuple ! Nous sommes un peuple encore
Quoi qu'ailleurs tous les hommes oublient leurs rêves de noblesse.
Désorganisés par l'aveugle appétit des foules :
Grâce à Celui qui a fait de nous une île et a rudement établi
Les Bretons au milieu des mers battues des vents et parmi les averses,
Nous avons une voix et nous pouvons nous en servir pour payer la dette
D'amour infini, de respect et de regret
A ces grands hommes qui ont combattu et nous ont conservé notre terre."

M. Firmin Roz oppose le lyrisme objectif de Tennyson au lyrisme subjectif de nos romantiques. La parenté frappante qui le rattache à notre Lamartine veut que nous nous placions sur un autre terrain ; elle est dans cette abondance, cette lenteur, cette facilité que l'art pour l'art nous aura désapprises et qu'il semble pourtant que Tennyson sut concilier avec l'art.

H. G.

* * *

LA VILLE ENCHANTÉE, de *Mrs Oliphant*, traduction *Henri Brémond* ; préface de *Maurice Barrès (Emile Paul).*

M. Maurice Barrès transfigure tout ce qu'il touche. A propos d'un roman assez curieux, même assez prenant, il vient d'écrire une belle préface qui charge l'œuvre d'un sens qu'elle n'a, j'en suis sûr, ni si lourd, ni si profond, et sans doute Mrs Oliphant eût été fort stupéfaite qu'on évoquât à son propos la religion de " la terre et les morts ". Si, dans la ville de Semur les morts s'éveillent, s'ils chassent les vivants de la ville parce qu'ils ne suivent pas la loi des morts, cette loi, honteusement violée, ne prend pas dans le livre toute l'ampleur qu'on lui souhaite. Les morts en veulent aux vivants non point parce qu'ils ont rompu avec toute tradition nationale, parce qu'ils ont fait de Semur

une sorte de Gomorrhe ; ils sont tous excellents de cœur, de fond chrétien et sans malice... Mais ils ne fréquentent plus guère l'église; ils sont non pas hérétiques, païens, mais frondeurs, trop mal pratiquants, trop peu orthodoxes. Ainsi le large fait humain devient fait clérical : c'est une histoire de clocher ! et on se trouve d'autant plus déçu de la trouver si étroite que M. Barrès nous l'a annoncée plus forte et plus ample. On lira la préface avec admiration : son romantisme est adorable.

*
* *

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

La Nouvelle Revue Française devrait bien protester contre le sans gêne de M. Georges Duval qui vient de donner une édition illustrée française de *M. Pickwick* pompeusement dénommée traduction, où il a châtré le texte original à sa fantaisie.

Ce volume comprend 172 pages en gros caractères format gr. in-8 carré, — le papier très épais peut donner illusion à l'acheteur : le volume a près de 5 centimètres d'épaisseur — tandis que dans l'édition Hachette, les deux vol. in-12 ont plus de 300 pages chacun, en texte compact.

Je m'étais réjoui à la pensée de lire enfin un ouvrage de Dickens dans une édition française convenable et j'ai été désagréablement surpris — d'autant plus que le volume est marqué 25 fr. — en voyant qu'il s'agissait d'une adaptation ou d'un recueil d'épisodes.

Il me semble qu'on pourrait traiter avec moins de désinvolture une œuvre comme celle de Dickens.

Croyez etc.

François Bellet.

*
* *

RÉPONSE A M. VARIOT.

Sous ce titre : " L'Abbaye laïque de Pontigny ", *l'Indépendance*, chronique bi-mensuelle, a publié dans son numéro du 1er novembre une diatribe contre M. Paul Desjardins...

On sait que, en se rendant acquéreur d'une abbaye où avait cessé toute vie conventuelle, M. Paul Desjardins préserva le domaine du morcellement, l'édifice lui-même d'une destruction totale. Déjà, vers 1800, des acquéreurs qui n'en considéraient que les pierres l'avaient en partie saccagé. Sans M. Desjardins car nul ne se présente pour lui disputer la lourde charge qu'il ambitionnait d'assumer — l'Abbaye allait certainement devenir, en 1906, une carrière que les entrepreneurs du pays eussent rapidement épuisée. Par le nouveau propriétaire les vestiges romans furent dégagés, restaurés, aménagés. Une inscription remémora l'antique présence des Cisterciens, au seuil du monastère abandonné. Quatre ans plus tard, M. Desjardins instituait à Pontigny ces Entretiens d'été, dont la visée principale est une " venue au contact " des personnes qui, chacune en son pays, chacune en sa fonction, " coopérant à distance et souvent sans le savoir ", peuvent trouver avantage à se connaître, à s'interroger, à s'informer mutuellement...

Qu'au nom de principes confessionnels, et pour des raisons de parti, on flétrisse sans examen cette main-mise des laïques sur un bien d'église, nous voulons l'accepter. Ceux qui tiennent pour conditions de toute vertu sociale l'impénétrabilité réciproque des groupes et des classes, la division, la violence et le choc, qu'ils attaquent un homme dont la passion est de favoriser parmi les hommes, de leur créer, de leur offrir des raisons nouvelles de se comprendre et de s'unir, et de vivre par leur union plus fortement, plus humainement aussi, — cela s'entend. Que *l'Indépendance* enfin trouve ici sujet à querelle, — soit. (Encore

a-t-elle mis du temps à s'émouvoir ! Elle y a mis, ma foi, plus d'une année... Si bien que l'on s'étonne, que l'on cherche, malgré soi, le motif véritable, la circonstance précise d'une aussi tardive attaque) Mais le ton, l'accent de cette attaque la discréditent singulièrement. L'article n'est pas de saine polémique. Il n'est même pas d'une bonne encre de pamphlétaire. A défaut d'éloquence, une médiocre malignité ne parvient pas à échauffer ces pages. On y sent la petite main, le petit cerveau, le petit monsieur. Et, quand on atteint la dernière ligne du dernier feuillet, il faut avouer que la colère, dont on se croyait saisi, se donne quelque relâche, et même se décourage un instant devant la signature de *M. Jean Variot*...

Nous ne nous donnerons certes pas le ridicule de "défendre" M. Paul Desjardins contre M. Variot. Aussi bien les accusations portées par ce dernier contre M. Desjardins sont d'une nature telle qu'il ne nous convient pas de les relever. Et, si M. Variot n'était à *l'Indépendance* qu'un collaborateur occasionnel, nous lui accorderions bien volontiers tout le bénéfice de sa petite importance. Mais M. Variot est administrateur-gérant de *l'Indépendance*. On ose donc reporter sur sa personne un peu de l'attention qu'on accorde à ce périodique. Or, précisément au sommaire du numéro où se lit la prose de M. Variot, nous distinguons des noms estimés et même de grands noms : ceux de Vincent d'Indy, de Paul Claudel, de Jérôme et Jean Tharaud, celui de M. Georges Sorel. Parmi le comité de *l'Indépendance*, nous relevons la présence très respectée d'Elemir Bourges. Et le dédain que nous réservions aux plaisanteries de M. Variot se transforme en indignation dès qu'elles usurpent un tel patronage, lui dérobant une espèce de lustre, une sorte d'autorité. Cette indignation, nous l'exprimons avec la certitude de la voir partagée par tous ceux — quelles que soient d'ailleurs leurs opinions — qui écrivent ici ; par tous ceux qui, ayant approché Paul Desjardins ou pris contact avec sa pensée, savent qui il est et ce qu'il vaut.

M. Variot, lui, sans doute afin de se permettre une plus vive attaque, feint d'ignorer qui est Paul Desjardins.[1]

M. Variot pouvait se renseigner. Il pouvait interroger plusieurs générations d'élèves, hommes ou femmes, qui doivent à Paul Desjardins, avec une vigoureuse discipline classique, l'initiation à une vie plus haute, plus consciente, plus exigeante et mieux équilibrée ; tous lui gardent un culte de reconnaissance.

Si M. Variot ne savait pas, il pouvait s'adresser à tant de jeunes écrivains — poètes, romanciers, dramaturges, critiques — dont Paul Desjardins fut le premier lecteur, et qui reçurent de lui ce premier encouragement, le plus précieux, le plus utile, de se savoir distingués, compris, aimés. Car un écrasant labeur quotidien, un *obscur* labeur quotidien — oui, M. Variot, et plus fécond, et plus beau, M. Variot, qu'une facile et futile besogne d'écrivailleur — un acharné labeur secret ne le détourne pas de s'intéresser à toutes les formes nouvelles de la pensée, de l'effort ; ne décourage pas ce *professeur* de susciter autour de lui, par sa maîtrise, par *le désintéressement de sa maîtrise*, vie, ferveur, inquiétude. Tous ceux qui connaissent Paul Desjardins l'ont maintes fois adjuré de nous donner enfin les fortes œuvres, dont la conversation et quelques trop rares écrits, son *Poussin*, sa *Méthode des classiques*, nous ont fait sentir le besoin. Mais, délibérément, il veut humilier ses ambitions d'écrivain devant une vocation pressante d'éveiller et d'accorder les esprits. Pour paraître à M. Variot ridicule, un tel rôle ne suppose pas moins de ressources morales qu'il n'exige de culture. Il commande le respect et l'admiration.

J. C.

[1] " ... Ce n'est pas que j'attache la moindre importance à son auteur, homme obscur qui se présente à nous comme *professeur à Paris* (il doit être officier d'académie ; préparation aux examens ; dessin, piano, solfège ; il s'appelle M. Desjardins.) "

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME VI (Juillet 1911 — Décembre 1911)

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. THE ST. CATHERINE PRESS LTD. Bruges (Belgique).

SOMMAIRE du No 34.

SOMMAIRE du No 35.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
" 10, Boulevard des Italiens.
" Galeries de l'Odéon.
" 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
" Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.